

LES AUTEURS EN HERBE 2014



63 HISTOIRES PALPITANTES — TOME 1



© Éditions Sivori, 2014, tous droits réservés.

www.sivori.ca

ISBN : 978-2-924228-11-1

Dépôt légal : quatrième trimestre, 2014

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

LES AUTEURS EN HERBE 2014

63
HISTOIRES
PALPITANTES
TOME 1

Présentation

Le projet Auteurs-écoles a débuté en 2011. Sa visée est de promouvoir la lecture par le biais de l'écriture, et ce tout particulièrement pour les élèves qui, pour toutes sortes de raisons ou de circonstances, conçoivent la lecture et l'écriture comme une corvée, se privant ainsi du plaisir que peut procurer la lecture et du pouvoir que procure la connaissance.

En janvier 2014, pour la quatrième année consécutive du projet, dix auteurs ont été associés à vingt-sept classes de 7e année partout en Ontario. Leur « mission » consistait à conseiller leurs élèves associés dans la rédaction d'une histoire de leur choix ayant pour thème l'intrigue policière. Il est à noter que, dans chaque classe participante, deux groupes ont été formés, un pour les filles et l'autre pour les garçons. En conséquence, les histoires sont respectivement le résultat du travail collaboratif d'une équipe de filles et d'une équipe de garçons.

Les histoires que vous allez lire ont été intégralement imaginées et rédigées par les élèves. Le rôle des auteurs était d'accompagner et de guider les élèves tout au long du processus, en leur proposant des techniques d'écriture indispensables pour la réalisation de cette écriture collective. Quant aux enseignantes et enseignants, leur

rôle, en plus de prodiguer conseils et encouragements, consistait à guider les élèves quant aux choix grammaticaux et linguistiques, particulièrement à l'étape de révision et de correction de texte.

Lors de leur publication, les récits d'intrigue policière sont toujours très bien accueillis chez les élèves auteurs ainsi que chez leurs pairs. De nombreux témoignages font valoir les impacts positifs suscités chez ces deux groupes d'élèves. D'une part, les écrivains en herbe sont enthousiastes à l'idée d'avoir participé activement à la rédaction des histoires publiées, soit à une activité signifiante pour eux. Enfin, les destinataires, l'ensemble des élèves de 7e année, démontre beaucoup d'intérêt à lire les textes écrits par leurs camarades d'école. Grâce à ce projet novateur, les élèves auront sans aucun doute développé un rapport positif à l'écrit ainsi qu'une motivation accrue pour la lecture.

Nous en sommes donc au stade ultime du projet 2014, celui qui consiste à présenter ces soixante-trois histoires à tous les élèves de 7e année des écoles de langue française de la province. Au cours de leur lecture (inutile d'attendre d'avoir tout lu), ces élèves sont invités à se rendre en ligne (voir les instructions dans les dernières pages du livre) pour y évaluer les histoires lues. Ces évaluations seront compilées électroniquement et l'équipe d'élèves qui aura composé l'histoire ayant

reçu le plus haut score recevra le Crayon d'or 2014. Il est à noter que ce sont les garçons de 7^e année de la classe de Mme Christina Shadeed, de l'école secondaire catholique Pierre-Savard, à Ottawa, qui ont remporté le Crayon d'or 2013.

Nous tenons à remercier et à féliciter, pour cette réalisation, tous les élèves participants, mais aussi les auteurs, les enseignantes et enseignants ainsi que les membres de la direction d'école qui ont participé volontairement à ce projet. Il importe également de remercier le ministère de l'Éducation de l'Ontario qui, en le finançant, rend ce projet possible.

Philippe Porée-Kurrer

Concepteur et coordonnateur du projet Auteurs-écoles

info@sivori.ca

Note 1 : Dans l'esprit du projet, ces livres sont conçus pour être donnés à chacun des élèves de 7^e année des écoles de langue française de l'Ontario. Ils sont leur totale propriété ; les élèves peuvent donc les emporter chez eux, les lire à leur guise et les placer à leur convenance dans leur bibliothèque personnelle. Ce sont leurs livres !

Note 2 : une version électronique de ce livre au format EPUB est disponible pour qui le souhaite sur le site :

AVERTISSEMENT : *La réalisation de ce projet a été rendue possible grâce à la contribution financière du ministère de l'Éducation de l'Ontario. Son contenu n'engage que ses auteurs et ne traduit pas nécessairement le point de vue du Ministère.*

TABLE DES MATIÈRES — TOME 1

Présentation : 5

L'argent secret, par les garçons de la classe de 7^e de Mme Angèle Aubin : 13

Le coup du bambou, par les filles de la classe de 7^e de Mme Angèle Aubin : 21

Jour de paie, par les garçons de la classe de 7^e de Mme Anne Léger : 27

La trahison, par les filles de la classe de 7^e de Mme Anne Léger : 33

Le tueur d'à côté, par les filles de la classe 7^eA de M. Billy Boulet : 39

Le complot des licornes, par les garçons de la classe 7^eA de M. Billy Boulet : 45

La soirée inexplicable, par les filles de la classe 7^eB de M. Billy Boulet : 51

Retraité et recherché, par les garçons de la classe 7^eB de M. Billy Boulet : 57

Le punch, par les filles de 7^eD de la classe de Mme Danika Belisle : 63

Les Casse-Têtes, par les garçons de 7^eD de la classe de Mme Danika Belisle : 73

Mauvaise décision, par les filles de 7^eB de la classe de Mme Danika Belisle : 81

Virus 53X, par les garçons de 7^eB de la classe de Mme Danika Belisle : 91

Nous avons un 134, 10-04, par les garçons de 7^e de la classe de M. Éric M. Parent : 101

Lafontaine dans la fontaine, par les filles de 7^e de la classe de M. Éric M. Parent : 109

L'apparition de Scarlett, par les filles de 7^e de la classe de Mme Francine Leblanc-Lebel : 121

Virus mortel versus l'argent du remède, par les garçons de 7^e de Mme F. Leblanc-Lebel : 129

Le nerf à vif, par les filles de la classe de 7^e de Mme Francine Vandal : 139

La vengeance de Charles, par les garçons de la classe de 7^e de Mme Francine Vandal : 147

De l'or au prix du sang, par les garçons de la classe de Mme Hélène Russel : 155

Dwouille! Dwouille! Dwouille!, par les filles de la classe de 7^e de M. Hervé Zambou Jlokeng : 163

L'enfer se déchaîne, par les garçons de la classe de 7^e de M. Hervé Zambou Jlokeng : 173

La fuite de prison, par les filles de la classe de 7^e de Mme Joëlle Boulanger : 181

Un jeu de tourmente, par les garçons de la classe de 7^e de Mme Joëlle Boulanger : 187

La viande à toi, par les filles de la classe de 7^e de Mme Kimberly Sinclair : 193

Un mystère aux Olympiques, par les garçons de la classe de 7^e de Mme Kimberly Sinclair : 201

L'os de dingaroo, par les filles de la classe de 7^e de Mme Lisa Boisvert : 209

MAL, par les filles de la classe de 7^e3, de Mme Cassia Larocque : 215

La Revanche, par les garçons de la classe de 7^e3, de Mme Cassia Larocque : 223

Émilie, par les filles de la classe de 7^e4, de Mme Cassia Larocque : 233

Le manoir d'Annabelle, par les garçons de la classe de 7^e4, de Mme Cassia Larocque : 243

Adoption illégale, par les garçons de la classe de 7^e de Mme Cristina Shadeed : 253

Évaluer les histoires : 265

L'ARGENT SECRET...

*Par les garçons de la classe de 7^e de Mme Angèle Aubin
École élémentaire catholique Saint-Joseph, à Sturgeon Falls
Écrivain-mentor : Luc Baranger*

États-Unis, 2013

Le président Obama doit prononcer un important discours à Louiseville, dans le Midwest. Vingt-quatre heures plus tôt, une bombe d'une forte puissance, déposée dans une voiture abandonnée le long d'un trottoir, explose à moins d'un kilomètre d'où le président doit s'adresser le lendemain à la Nation. Panique au sein du FBI. La sécurité du président est menacée, mais il est hors de question d'annuler la visite et le discours du lendemain. Alors on convoque dans la ville tous les policiers des comtés environnants pour qu'ils viennent renforcer la sécurité. Mais si cette explosion n'avait rien à voir avec des terroristes? Si elle n'avait servi qu'à attirer tous les policiers de la région dans la même ville?

Trois mois plus tôt, trois hommes : Colby, Fred et Samuel, qui ont purgé une longue peine de prison au pénitencier de San Quentin, en Californie, célèbrent leur liberté retrouvée à Las Vegas, au Nevada. Colby, âgé de quarante-cinq ans, est le chef d'un chapitre des Hell's Angels au Kentucky et porte un anneau sur son oreille gauche. Il porte toujours un collier contenant un médaillon avec une photo de son fils à l'intérieur et un tatouage du numéro 13 comme tous les membres des Hell's Angels pour la 13^e lettre de l'alphabet, le M pour marijuana. Le tatouage des

Hell's Angels figure sur sa poitrine et son visage est garni d'une barbichette. Fred a cinquante-six ans. Il a tué le principal de son collègue à dix-sept ans ainsi que plusieurs autres personnes. Il a une cicatrice sous son œil gauche. À trente-sept ans, lors d'une bagarre en prison, il s'est fait couper sous l'œil et a reçu des points de suture. Il se promène toujours avec un jeton de poker en or. Samuel, lui, a cinquante-neuf ans. Il est chauve et porte une petite moustache noire. Samuel est un peu plus gras que les autres. Il a été marié, mais sa femme est morte. Il porte toujours des shorts et l'on peut voir le tatouage du nom de sa femme et la date à laquelle elle est morte sur sa jambe gauche : Tammy, 02.02.22. Sa jambe droite est artificielle. Toute sa vie, Samuel a volé de la marchandise dans des magasins.

Avant d'aller en prison, les trois bandits avaient caché une importante somme d'argent qu'ils ont récupérée et qui leur permet de jouer à la roulette et au black jack. Ils ne veulent pas retourner en prison et rêvent de faire « un dernier gros coup », qui leur rapporterait de quoi vivre confortablement sous le soleil de Floride jusqu'à leur mort. Ce soir-là, au Casino, ils croisent un homme d'environ trente-cinq ans qui a l'air désespéré. Il est assis sur les marches du casino Flamingo et il pleure. Cet homme, grand et maigre, se nomme Brian. Il porte des lunettes et ses longs cheveux blonds lui tombent sur les épaules. Les trois hommes lui demandent pourquoi il pleure et Brian leur avoue qu'il est un joueur compulsif, qu'il avait promis à sa femme malade de ne plus jamais jouer, mais il n'a pas pu s'empêcher de venir à Vegas, où il a tout perdu. Il est criblé de dettes et ne voit pas comment il va pouvoir s'en sortir. Quand il raconte

qu'il est technicien sur les machines à fabriquer les billets à Fort Knox, il se fait aussitôt trois grands amis. Colby, Samuel et Fred le font boire et parler. Une fois soûl, Brian leur apprend qu'on va, dans quelques semaines, livrer une toute nouvelle machine à imprimer les billets de vingt et de cinquante dollars. Cette machine, qui est une Argentave, est fabriquée par la Swanson Print Machines company et sera installée à Fort Knox. À ce point, les trois hommes proposent à Brian de s'associer avec eux pour voler cette machine et fabriquer plusieurs millions de dollars en quelques jours avant de disparaître. Ce sera un bon moyen pour le technicien de payer les traitements médicaux de sa femme. N'ayant pas d'autre solution, Brian accepte.

Trois mois plus tard...

Pour aller de l'usine où elle a été fabriquée jusqu'à Fort Knox, l'Argentave doit traverser une bonne partie des États-Unis à bord d'un camion, un dix-huit roues International Freightliner. Il n'y a pas d'escorte armée ; on a choisi de faire voyager la machine incognito dans la remorque d'un banal poids lourd.

Les trois bandits sont très bien renseignés par leur complice, Brian, le technicien, qui connaît tous les détails du transport. Pour éviter qu'il y ait trop de policiers sur la route le lendemain, les bandits décident de faire exploser une bombe dans une ville qui se trouve sur le trajet du camion, une ville où le président Obama doit prononcer un important discours. Le FBI pense immédiatement à une menace d'Al-Qaïda et tous les policiers sont consignés et affectés à la sécurité d'Obama.

Le lendemain, à midi, le chauffeur du camion qui transporte la machine à imprimer s'arrête pour

manger dans un gros truck-stop. Pendant qu'il dîne au bar, Colby, l'un des bandits, s'assoit près de lui et lui fait la conversation pour l'occuper le plus longtemps possible. Pendant ce temps, dans le stationnement du truck-stop, Fred, Samuel et Brian le technicien ouvrent la remorque et sortent la machine avec un bulldozer qu'ils ont apporté dans un autre dix-huit roues. Ils chargent la machine dans leur remorque et le bulldozer dans celle où il y avait la machine. Ils referment le cadenas. Ainsi, avec un bulldozer à la place de la lourde machine, le chauffeur aura la sensation que son camion tire toujours une lourde charge.

Après dîner, le camionneur salue Colby et reprend la route vers Fort Knox.

De leur côté, les bandits prennent la route vers un aérodrome désaffecté où se trouvent d'immenses hangars. C'est là qu'ils doivent déposer un puissant groupe électrogène qui va alimenter la machine pendant les quelques jours où leur ami Brian, le technicien, va fabriquer les millions de vrais dollars. Cet argent leur permettra de vivre une retraite heureuse. Ils ne rencontrent pas de policier sur la route puisque le chauffeur ne s'est aperçu de rien et n'a pas donné l'alarme. Ce n'est qu'au bout de quatre heures de route, en arrivant à Fort Knox et en ouvrant les portes de la remorque du camion, qu'on va s'apercevoir que la machine neuve a disparu...

Les bandits installent l'Argentave dans le bâtiment abandonné. Des matériaux de construction rouillés reposent partout sur le sol. La poussière recouvre tous les objets et une odeur nauséabonde emplît les narines des hommes. Aucun doute, plusieurs rats morts

sont cachés sous l'équipement. Une fois la machine installée dans le hangar, Samuel part à cent cinquante kilomètres de là avec le camion et une voiture dans la remorque tandis que les deux autres bandits surveillent Brian. Après avoir parcouru cent cinquante kilomètres, il décharge la voiture, verse de l'essence sur le camion avant d'y jeter une allumette et regarde les flammes avaler le camion. Samuel part rejoindre ses complices avec la voiture en observant le spectacle dans son rétroviseur. Quand les policiers trouveront le camion, ils n'auront aucune idée de la destination qu'ont prise les bandits, et le feu aura effacé toutes les empreintes digitales et les traces d'ADN.

Une fois arrivés au hangar, les trois bandits constatent que Brian a fini de produire quatre millions de dollars. Il y a des billets de vingt et de cinquante dollars. Ils mettent tout l'argent dans quatre gros sacs de poubelles. Après, les bandits discutent afin de savoir s'ils devraient tuer le technicien, car il représente un réel danger. Sa femme Rita est malade, et s'il lui raconte comment il a obtenu tout cet argent, elle risque de poser des questions et de répéter des choses autour d'elle. Des choses qui pourraient tomber dans l'oreille des policiers. Colby et Fred décident de tuer Brian, mais Samuel refuse. Puisque la majorité a voté pour la mort, Colby s'en occupe. Après avoir étranglé le pauvre Brian, Colby attend la nuit pour aller jeter son corps dans des rapides.

Trois jours plus tard, des gens qui faisaient une randonnée aperçoivent un corps pris entre des rochers. Ils appellent la police qui vient chercher le corps. Rita, la femme de Brian, a rapporté la disparition de son mari à la police depuis plusieurs jours. Quelques

heures plus tard, les policiers de la police scientifique pratiquent des tests et démontrent que le corps retrouvé est celui de Brian. Les polices découvrent que ce dernier travaillait pour la compagnie Brinx et qu'il a disparu en même temps que la machine Argentave.

Pendant ce temps, les bandits décident de cacher leur argent dans un paradis fiscal et de se rencontrer à New York. Colby connaît le capitaine d'un cargo, le Rusty Floater, avec qui il a déjà travaillé pendant plus de 10 ans. Il lui donne 100 000 \$ de commission pour transporter leur argent. Comme le capitaine connaît très bien Colby, il ne questionne pas ce que contiennent les sacs, car après tout, mieux vaut en savoir moins. Ensuite, les trois bandits se séparent et prennent chacun la direction de New York. Ils doivent se retrouver sur le bateau dès 21 h le lendemain soir. Cependant, avant d'aller à New York, Samuel, qui a des remords, fait un détour et va voir la femme de Brian pour lui donner une grosse somme d'argent. Erreur fatale! Depuis l'assassinat de Brian, des policiers surveillaient la maison de Rita. Ils décident de prendre Samuel en filature...

Une fois à New York, les trois bandits se rencontrent dans un bâtiment abandonné. Samuel raconte à Colby ce qu'il a fait et, furieux, Colby tue Samuel d'un coup de couteau au cœur et laisse son cadavre là.

Par la suite, Fred et Colby vont boire un verre dans un bar et c'est là qu'ils se font arrêter par les policiers qui suivaient Samuel. Les policiers escortent le duo à la prison où ils attendent pour leur jugement. Une fois en cours, le jury déclare Colby coupable du meurtre de deux personnes et le juge le condamne à mort. Fred passera le restant de sa vie en prison pour avoir placé

la bombe et aidé à voler la machine à billets.

Comme Colby, Samuel et Fred sont en retard au rendez-vous. Le capitaine du Rusty Floater lève l'ancre et part sans eux vers une destination inconnue avec l'argent caché dans la cale du cargo rouillé...

LE COUP DU BAMBOU

*Par les filles de la classe de 7^e de Mme Angèle Aubin
École élémentaire catholique Saint-Joseph, à Sturgeon Falls
Écrivain-mentor : Luc Baranger*

Dans le nord de l'Ontario, à trente-sept kilomètres à l'ouest de North Bay, à Sturgeon Falls, un couple sans histoire habite au deuxième étage d'un immeuble au 280 de la rue Arbour. Il s'appelle Georgia et Dean Laflamme. Elle est blonde et mesure cinq pieds six. Elle rêvait de devenir docteur, mais les études étaient trop longues et elle est devenue infirmière. Lui mesure six pieds un et il est le chef de la police de Sturgeon Falls. Georgia n'est plus heureuse avec Dean.

C'est une soirée d'automne, ils regardent la télévision quand le cellulaire de Georgia sonne. Elle répond : « OK, j'arrive. » Elle raccroche et prévient Dean que c'est l'hôpital qui l'a appelée. Une de ses collègues est malade et elle doit partir la remplacer pour la nuit.

Après son départ, son mari se dit qu'elle lui a menti. Elle l'a déjà fait. Après le coup de téléphone, Georgia avait les joues rouges. Dean a regardé Georgia partir avec sa voiture. Elle n'est pas partie dans la direction de l'hôpital, mais de l'autre côté. Il décide de la suivre. Tout en la suivant avec sa voiture, il appelle l'hôpital et demande à parler à sa femme. On lui répond qu'elle n'est pas de service cette nuit. Dean a la preuve que Georgia lui a encore menti. Il voit la voiture de sa femme tourner dans l'entrée de James qui est son ami et son collègue policier. Dean comprend tout : sa

femme a un amant et cet amant, c'est James ! Avec son cellulaire, Dean prend une photo de la voiture de sa femme stationnée chez James. Il est vexé, humilié et se sent trahi. La jalousie monte en lui et il décide de se venger de son collègue qui lui a pris sa femme.

Quand Georgia rentre le lendemain matin, Dean lui demande :

— Comment a été ta soirée ?

— J'ai soigné un jeune qui est tombé de vélo et qui s'était blessé au visage, aux coudes et aux genoux.

— menteuse ! lui dit son mari.

Il lui apprend qu'il sait tout, qu'il a vu sa voiture dans l'allée de son collègue (il lui montre la photo de la voiture prise dans l'entrée) et que continuer à mentir est inutile. Une grosse chicane éclate et ils commencent à parler de divorce...

Après la chicane, Georgia décide de retourner chez sa mère à Azilda. Son père est mort.

Le vendredi matin, Dean décide de tuer James. James a quarante ans. Il est petit, musclé et il a la tête rasée. Cela fait onze ans qu'il est dans la police. Avant, il était dans l'armée. James vit avec son chien Bingo. Il est divorcé depuis deux ans. Il est triste, car il aurait voulu avoir des enfants.

Dean va à North Bay au magasin Pier Import. Dans le stationnement, il trouve une adolescente qui fait du skateboard devant le magasin. Pour ne pas être filmé par les caméras de surveillance du centre d'achats, il demande à l'adolescente d'aller lui acheter des morceaux de gros bambous dans le magasin et il lui donne 20 \$. Dean retourne à Sturgeon Falls. Chez lui, il va dans son garage. Il met un masque de protection et coupe les morceaux de bambous pour ramasser la

poussière qui se trouve à l'intérieur. Dean sait que cette poussière est faite de petits morceaux qui coupent comme des lames de rasoir microscopiques. Dean a lu les rapports secrets sur le bambou poison. Pendant trois jours, si on met de la poussière de bambou dans une boisson, la personne qui le boit va mourir d'une septicémie. Un empoisonnement du sang. Dean jette le reste des bambous dans la poubelle de son garage.

L'après-midi, Dean invite James dans son bureau à la station de police. Il lui dit qu'il est au courant de la liaison que Georgia a avec lui. Il apprend à James que Georgia est partie chez sa mère à Azilda. Dean dit qu'il ne veut pas avoir de chicane avec James, car ils sont forcés de travailler ensemble. Dean offre un café à James. Il a mis trois petites boulettes de poussière de bambou dans le breuvage.

Le samedi, après le travail, Dean et James vont dans un bar : « La Taverne ». James sort fumer une cigarette et Dean en profite pour remettre du poison dans son whisky.

Le dimanche, Dean invite James à souper et il l'empoisonne pour la troisième fois puis il ajoute un somnifère dans son bol de soupe. À la fin du repas, James commence à avoir mal au ventre et s'évanouit. James meurt dans son sommeil. Dean met le corps de James dans son camion, un Ford F150D. Le garage est attaché à la maison et les voisins ne peuvent rien voir. Dean écrase le cellulaire de James avec un marteau et le jette dans la poubelle. Il part avec son camion dans le bois. Il roule longtemps pour aller dans un cul-de-sac. Il croise des voitures de police et a peur. Il roule lentement pour ne pas se faire arrêter. Une fois arrivé dans le bois, il met une lampe sur son front pour

s'éclairer. Avec une pelle, il creuse une fosse de trois pieds de profondeur.

Il a enterré le cadavre à seulement trois pieds sous terre parce qu'il sait qu'un ours va venir le déterrer et le dévorer. Un ours peut sentir une proie à quinze kilomètres. Après avoir enterré le corps, Dean remonte dans son camion et rentre chez lui. Il va se coucher.

Le lundi matin, Dean va au travail à la station de police dans le centre-ville, rue Holditch. Les policiers s'étonnent de l'absence de James. Ils ont essayé de l'appeler sans succès. Tout le monde cherche James pendant trois semaines.

Les policiers mettent des affiches « Personne disparue » dans les magasins. Ils interrogent les parents, les amis et les voisins de James. Aucun résultat. Quand ils vont chez James, ils trouvent le chien Bingo et l'emportent à la SPCA. C'est Dean qui cherche le plus. Il dit qu'il est inquiet, qu'il est triste, qu'il veut savoir ce qui est arrivé à James.

Trois semaines plus tard, le cadavre de James a dû être déterré par un ours; une main sort de la terre. Un homme de vingt-cinq ans qui fait son jogging arrive avec son chien et fait la macabre découverte. Il appelle aussitôt les autorités. La police scientifique arrive dans le bois et identifie James Archambault. Pour déterminer le jour de la mort de James, ils étudient les insectes qui sont sur le corps. Le médecin légiste qui fait l'autopsie déclare qu'il est mort de septicémie. James est donc décédé de cause naturelle. La question que se posent les polices est : comment le cadavre de James est arrivé dans le bois? Qui a enterré le cadavre dans le bois?

L'enquêtrice du dossier de la disparition de James

s'appelle Katlyn Brennan. C'est une jeune femme de trente-deux ans qui avant, était policière en uniforme en Colombie-Britannique. Elle était une amie proche de James qui lui a confié un secret quelques semaines avant de mourir : « J'ai une aventure amoureuse avec Georgia, la femme du patron. Ça fait trois mois que ça dure. C'est assez sérieux. » Katlyn réfléchit et se dit que si Dean a découvert que Georgia le trompait, il avait un motif de tuer James qui était l'amant de sa femme.

Pendant l'heure de lunch, Katlyn va fouiller dans le bureau de Dean. Elle a peur, mais elle doit le faire. Dans les papiers sur le bureau, elle trouve des documents sur la poussière de bambou! Elle les lit et apprend qu'on peut empoisonner les gens avec la poussière de bambou. Elle prend les clés de maison de Dean et en fait une empreinte avec de la pâte à modeler. Elle l'emporte chez le serrurier et lui dit que c'est pour une enquête. Le serrurier lui fabrique une copie de la clé de la maison de Dean et Katlyn va chez le chef de la police. Après quelques minutes de recherches, elle trouve un cellulaire écrasé et des morceaux de bambou coupés en deux dans la poubelle du garage. Elle les ramasse dans un sac en plastique. Katlyn demande une nouvelle autopsie du corps de James au médecin légiste. Avec un microscope à balayage électronique, on trouve des traces de bambou dans l'intestin de James. Les pathologistes comparent le bambou du garage avec le bambou trouvé dans le corps de James. C'est le même bambou! Le meurtrier de James est bien Dean Laflamme.

À la station de police, Katlyn parle de ce qu'elle a trouvé avec ses collègues.

— Ça ne se peut pas ! disent les policiers.

Mais le motif et les preuves existent. Les policiers vont tous voir Dean dans son bureau pour l'arrêter. Il nie et dit qu'il est innocent. Il n'a pas tué James.

Le procès a eu lieu à Toronto. Dean Laflamme, le chef de la police de Sturgeon Falls, est condamné à vingt-cinq ans de prison pour le meurtre de son collègue.

JOUR DE PAIE

*Par les garçons de la classe de 7^e de Mme Anne Léger
École Béatrice-Desloges, à Orléans
Écrivain-mentor : Francis Chalifour*

C'était une journée régulière dans la petite ville tranquille de Pointe-Verte, située au Nouveau-Brunswick. Robert et Bob, deux bons amis, étaient sévèrement endettés puisqu'ils avaient tout perdu en jouant à des jeux de hasard.

Croyant avoir découvert une solution à leur problème, Robert rencontra Bob pour lui proposer un vol de banque ! Les complices planifièrent leur crime et achetèrent des armes effrayantes.

Vint le « grand jour ». À l'aube, les deux hommes se précipitèrent vers un édifice municipal. Ils y masquèrent l'objectif des caméras puis installèrent des charges explosives au sous-sol. Malgré leur projet douteux, ils ne voulaient surtout pas blesser personne et ils s'assurèrent que l'explosion aurait lieu lorsque l'édifice était vide. Les deux criminels retournèrent vers leur maison, puis Robert demanda à son ami :

— Que feras-tu avec tout cet argent, Bob ?

— Je m'achèterai une Ferrari rouge, un avion privé et je ferai installer une piscine gigantesque dans mon nouveau château ! Et toi ?

— Moi, je m'achèterai une île privée, un yacht et même un char d'assaut !

Les deux rirent, révisèrent le plan puis se reposèrent un peu. À l'heure convenue, Robert appuya sur le bouton rouge. Tout à coup, au loin, des centaines

de personnes réveillées et secouées appelèrent le 9-1-1 pour signaler une gigantesque explosion. Les policiers firent évacuer le quartier immédiatement, les pompiers éteignirent les flammes et les ambulanciers soignèrent les blessés.

Peu de temps après, le centre d'urgence reçut un appel de la Banque acadienne RBC : il y avait eu un vol durant la soirée.

En route vers la banque, l'enquêteur en chef réfléchissait : « Est-ce que

L'explosion ne serait pas une façon de nous détourner du vol de banque ? Qui serait assez fou pour faire une telle chose ? Je dois demander du renfort ! »

— Allo, ici Delta 123. J'ai besoin d'assistance à la banque RBC, sur la rue Bronald.

— Ici, poste central, répondit le répondeur du centre d'urgence. Message reçu, Delta 123. On vous envoie de l'aide le plus tôt possible.

Malheureusement, une auto-patrouille, roulant trop vite, heurta de plein fouet un homme âgé qui traversait la rue. L'homme était encore en vie, mais était inconscient. Le policier conducteur, très désolé, appela une ambulance pour secourir le blessé. Cinq minutes plus tard, les ambulanciers arrivèrent et emmenèrent le vieillard à l'hôpital. Le conducteur le regarda tristement partir dans l'ambulance et le suivit.

Peu après, tous les policiers de la région se rendirent sur les lieux du vol. En entrant dans la banque, ils trouvèrent des indices, tels qu'une cartouche ornée d'or et de rouge. Les policiers regardèrent les caméras de surveillance, mais constatèrent qu'elles avaient été aveuglées. Cependant, le gérant leur montra une caméra cachée sous le lustre central, et voilà ! Ils virent

les deux individus armés. Un collant de Green Tire, ainsi que le numéro d'identification du revolver était visible. Ces bandits ne sont pas si malins ! s'exclamèrent les policiers.

— Alors nous avons de bons indices ! remarqua un policier bien musclé.

— Mais il y a un tout petit problème, dit l'enquêteur en chef. Il est impossible de voir le dernier numéro de série sur le revolver. Je vois un 9087711, mais pas le dernier chiffre.

Les policiers consultèrent quelques spécialistes qui examinèrent attentivement toutes les pièces à conviction et en vinrent à la conclusion que le dernier numéro sur l'arme était le chiffre neuf.

Le policier musclé monta dans sa voiture et se rendit au Green Tire. Malheureusement, son véhicule manqua d'essence, et il dût marcher douze kilomètres pour se rendre à une station-service. Puis il retourna à sa voiture, remplit le réservoir et continua son chemin. Il se promit, à l'avenir, de vérifier régulièrement son réservoir, surtout durant les heures de travail.

Une fois arrivé au magasin, le policier, d'humeur massacante, demanda au patron de l'aider afin de trouver l'identité d'un certain propriétaire d'arme à feu. Heureusement, grâce à la facture VISA et aux dossiers détaillés du magasin, il obtint les informations nécessaires. Par la suite, un groupe d'agents se rendit chez les suspects pour les arrêter.

Quelques jours plus tard eut lieu la déclaration formelle du crime devant le juge Alain M. Christian.

— Monsieur l'Enquêteur en chef, vous pouvez exhiber les preuves.

Le policier respira profondément, puis commença à

parler : « Votre honneur, le poste de police de Pointe-Verte vous a remis des preuves fortes et convaincantes. Premièrement, nos enquêteurs ont récupéré les vidéos de la banque et elles montrent clairement deux hommes de la taille des suspects.

— Il n’y a aucune preuve que c’était nous ! interrompit Robert.

— Silence ! cria le juge. Vous pouvez continuer, Monsieur le policier, indiqua le juge Christian.

— Dans une des vidéos, on voit le revolver et à la suite de l’enquête, le gérant de Green Tire nous a donné toutes les informations personnelles du propriétaire de l’arme en question. Après une fouille de leur maison, nous avons trouvé l’arme et nous avons conclu que nous tenions les deux malfaiteurs.

— C’est faux ! crièrent les deux bandits.

— Maîtres, indiqua le juge Christian, faites taire vos clients, sinon ils devront quitter immédiatement la salle.

— Oui, votre honneur. »

Les deux avocats de la défense essayèrent de calmer les accusés, mais cela ne fonctionna pas. Les deux criminels étaient trop agités.

— Levez-vous, Messieurs Bob et Robert, ordonna le juge. Vous êtes déclarés coupables d’être entrés par effraction dans l’édifice municipal et de l’avoir fait sauter ! De plus, vous êtes aussi coupables du vol de banque RBC et des nombreuses blessures de vos victimes. Vos crimes sont tout simplement impardonnables. Vous êtes, tous les deux, condamnés à la prison à vie !

Les coupables contestèrent le verdict en criant et frappant sur les tables. Mais tous ceux présents dans

la salle du tribunal furent soulagés, car ils savaient très bien que, ce soir, il y aurait deux malfaiteurs de moins dans la ville pittoresque de Pointe-Verte.

LA TRAHISON

*Par les filles de la classe de 7^e de Mme Anne Léger
École Béatrice-Desloges, à Orléans
Écrivain-mentor : Francis Chalifour*

Vendredi soir. Cinq amis se rencontrent dans une maison à Cumberland, en Ontario, afin de travailler sur un projet scolaire. Le groupe d'adolescents se compose de trois garçons et de deux filles : Amélie, Brigitte, Phil, Léo et Émile. Ils s'appêtent à se rendre à l'extérieur de la maison d'Émile pour faire une expérience scientifique lorsque Brigitte s'exclame :

— Attendez ! On devrait vérifier la météo, pour savoir si l'on doit prendre des vêtements imperméables !

— Oui, mais nous n'avons pas commencé notre projet. Beau temps, mauvais temps, il faut aller dehors !

— OK, allumez la télé, dit Léo, agité.

Les ados s'installent devant la télévision et Brigitte, qui a apporté des bouteilles de boisson gazeuse pour ses amis, en offre à chacun. Phil appuie sur le bouton de la télécommande, aussitôt, un reporter annonce qu'il y a un meurtrier en série en cavale dans la région de Cumberland ! Le tueur est non seulement recherché par la police de la région d'Ottawa, mais aussi par la Gendarmerie royale canadienne !

Surpris et horrifiés, les amis se regardent. Quelques secondes plus tard, un portrait-robot du meurtrier apparaît à la télé. Le suspect, chauve et musclé, présente un serpent tatoué sur son cou. Émile ferme immédiatement la télé et soupire bruyamment. Sa copine, Amélie, se ronge les ongles et ne veut plus

aller à l'extérieur. Leur devoir de science, selon elle, peut bien attendre !

Toutefois, les cinq amis en discutent et la plupart décident d'aller de l'avant avec leur expérience, mais ils savent qu'ils devront demeurer en groupe en tout temps. Amélie accepte la décision du groupe à contrecœur. Les amis remettent donc leurs souliers, leur sac à dos et se dirigent vers le parc du quartier.

Après quelques minutes, dans le calme et la noirceur, Brigitte s'arrête brusquement. Elle se penche et regarde lentement sa chaussure. Elle recule avec dégoût et demande à Phil d'éclairer le sol avec sa lampe de poche. Les amis ont subitement la nausée en découvrant ce qu'il y a par terre : un corps ensanglanté ! Après le choc initial, les ados regardent de plus près.

— Son visage me dit quelque chose, déclare Phil.

— À moi aussi, répond Émile.

— Mais c'est le criminel recherché par la GRC que nous avons vu à la télé tantôt ! s'exclame Phil.

— Je vais aller voir si je peux trouver des indices, dit Léo en courant.

Les amis lui crient de revenir, mais il est déjà trop loin. Ils ont toujours pensé que Léo était différent, mais en ce moment, il est particulièrement étrange ! Quant à Émile, il regarde sa blonde et note qu'elle est blême.

— Est-ce que tout va bien ? demande Émile à Amélie.

— Oui ! répond-elle, avec de grands yeux apeurés.

— Ça va aller. Je suis là, moi.

Durant ce temps, Phil sort son téléphone cellulaire et met de la musique dramatique pour effrayer ses amis.

— Franchement, Phil ! hurle Brigitte. Donne-moi

ton téléphone! Je vais appeler la police pour les avertir! Elle lui arrache le téléphone cellulaire de ses mains, mais en regardant l'écran, elle constate qu'il n'y a pas de réception. Misère! Elle essaie de trouver une autre solution à son problème. Tout à coup, elle dit à ses amis de se diriger avec elle vers un arbre gigantesque, situé un peu plus loin. Brigitte place le téléphone dans sa poche et grimpe jusqu'à la plus haute branche. Elle sort le téléphone, vérifie encore l'écran, mais malheureusement, il n'y a toujours pas de signal. Très déçue, elle redescend de l'arbre.

C'est à ce moment que Léo s'approche d'eux en haussant les épaules et leur dit qu'il n'a pas trouvé d'indices. Les jeunes, qui ne savent plus quoi faire, se penchent vers le corps et l'observent silencieusement. Tout à coup, grâce à sa lampe de poche, Phil découvre un objet scintillant taché de sang. En recouvrant sa main droite de sa manche, il le prend avec précaution et l'essuie à l'aide de son chandail.

Brigitte roule ses yeux, car elle sait qu'en touchant l'objet, Phil vient de contaminer la scène du crime. Voulant montrer sa découverte à ses amis, Phil se retourne vers eux et il constate que Léo a encore disparu! Il poursuit toutefois son inspection et remarque que c'est un téléphone cellulaire orange.

— Il me semble que l'étui m'est familier, dit Émile d'un ton intrigué.

— Oui... Est-ce que tu peux l'allumer? interroge Brigitte.

Phil ouvre le téléphone et tous sont stupéfaits.

— Oh, regardez, on dirait...

— Léo! s'exclament-ils d'une même voix.

— On doit le retrouver, dit Phil.

— Mais c'est dangereux! répond Amélie. Il faut retourner chez Émile tout de suite.

Brigitte remarque les traces des souliers de Léo qui se dirigent vers le petit lac. Toutefois, ils décident de retourner à la maison d'Émile afin de partager leurs informations avec la police.

Soudain, Léo réapparaît avec une hache à la main. Émile s'avance vers son grand ami Léo pour tenter de le calmer, mais ce dernier tremble et a les yeux vitreux.

— Ne criez pas, leur ordonne Léo.

— Tu as pris de la drogue? lui demande Amélie.

— Peut-être..., mais je ne me ferai pas attraper, répond Léo.

Il s'approche d'Émile qui se fige.

— Léo, que se passe-t-il? Pourquoi nous trahis-tu? lui demande Phil. Nous sommes tes amis!

— Le meurtrier était mon beau-père! Vous savez que mon enfance était difficile, mais c'était horrible! Il me battait! Il faisait du mal à tout le monde! Je ne lui pardonnerai jamais. Je ne veux pas aller en prison et il ne faut rien dire.

— Mais Léo, voyons donc! Il faut informer la police. Ils comprendront...

— Non! Vous avez tous eu la vie facile, alors que moi, il m'a torturé pendant des années! Pis, là, vous alliez m'abandonner!

Léo attrape Émile et le retient. Les amis hurlent d'effroi, car ils ont véritablement peur pour Émile. Phil essaie de parler à Léo, mais son ami n'écoute plus. Il parle plutôt à lui-même. Alors, discrètement, Brigitte ouvre son sac, prend trois bonbons et les dépose dans une bouteille de boisson gazeuse. Elle place le tout le plus loin possible d'eux. Soudain, une gerbe de mousse

surgit du sol! Léo se retourne quelques instants vers le geyser improvisé et c'est à ce moment que les agents de police arrivent sur les lieux. Un policier très agile saute sur Léo et sauve ainsi Émile. Les agents passent des menottes aux poignets de Léo et lui disent : « Tu es en état d'arrestation... Tu as le droit à un avocat... »

Par la suite, les quatre amis informent les policiers de leur macabre découverte et embarquent dans deux véhicules de police. Ils appellent leurs parents et ils savent déjà ce qu'ils présenteront lundi matin à leur cours de chimie! Ouf! Quel projet scientifique inoubliable!

LE TUEUR D'À CÔTÉ

*Par les filles de la classe 7^eA de M. Billy Boulet
École secondaire catholique Saint-Charles-Garnier, Whitby
Écrivain-mentor : Benoît Bouthillette*

Un vendredi soir, quatre amies se retrouvent chez l'une d'entre elles pour une soirée-pyjama. Tout en mangeant de la pizza, les filles se racontent des potins. À la mi-soirée, elles décident de faire de faux appels. Kailey sort son téléphone et compose un numéro au hasard parmi ses contacts. Elle prend soin d'appuyer sur l'étoile pour camoufler son nom. Elle passe l'appareil à Brooke et Mackenzie. Les filles rigolent. Ensuite, Chanelle compose un numéro complètement au hasard en oubliant d'appuyer sur l'étoile et passe le téléphone à Kailey. Ça sonne... Après quelques sonneries, la ligne se décroche et une voix rauque demande : « Qu'est-ce que vous voulez ? » Kailey répond : « On sait ce que tu as fait hier soir. » Derrière elle, les filles rient de la blague et Kailey coupe la ligne. Les amies continuent la soirée comme si de rien n'était. Mais, de l'autre côté de la ligne, l'inconnu raccroche le téléphone à la fois en colère et inquiet, car, la veille, il a commis un meurtre. Il s'interroge sur la façon dont celles qui l'ont appelé peuvent être au courant de son crime. Il décide de les retrouver.

Il consulte la section d'appels récents et retrace le numéro recherché. Il décide d'appeler chez Kailey. Le téléphone sonne alors qu'elles regardent un film, donc elles n'entendent pas la sonnerie. Le meurtrier décide alors de rechercher le numéro sur Canada 411.

Lorsqu'il le trouve, il s'aperçoit que l'adresse est près de chez lui. Il décide de s'assurer que les filles ne le dénonceront pas.

Il rend à l'adresse. Dans son sac à dos se trouve tout son équipement : une arme à feu, un couteau, une hache, des sacs supplémentaires, des crayons-feutres et des drogues. Lorsqu'il sort de chez lui, le tueur, vêtu de noir, porte des gants et une cagoule. Quand il arrive à la maison, il entre dans la cour arrière et aperçoit une lumière à l'étage. Il grimpe à un arbre pour s'en approcher et tenter de voir sa cible. Au moment où il pénètre par la fenêtre, la jeune fille quitte la pièce. Sur le comptoir de la salle de bain, le tueur trouve un rouge à lèvres et s'en sert pour écrire un message sur le miroir.

Kailey s'apprête à redescendre rejoindre ses amies qui s'occupent au salon. Elle sort de la salle et marche calmement vers l'escalier. Elle s'arrête en entendant des pas dans le corridor. Croyant qu'une des filles lui joue un tour, elle sourit et dit : « Je n'ai pas peur. » Elle revient à la salle de bain et regarde le miroir. Elle halète violemment en voyant le message écrit avec du rouge à lèvres sur le miroir : « Oubliez ce que vous savez, sinon vous allez payer. » Elle lit à voix haute et au moment où elle a fini de lire, elle reçoit un coup de couteau dans le dos. Elle tombe par terre pendant que le meurtrier sourit.

Pendant ce temps, au salon, Chanelle et Mackenzie sont en train de lire des magazines, tandis que Brooke regarde une partie de hockey. Soudain, Mackenzie s'inquiète de l'absence prolongée de Kailey. Elle décide de monter à l'étage pour vérifier si tout va bien. Lorsqu'elle ouvre la porte de la salle de bain,

Mackenzie voit le corps allongé par terre qui baigne dans une mare de sang. Elle pousse un cri puis elle se ressaisit, se penche et retire le couteau. Mackenzie retourne en bas avec l'arme dans sa main pour le montrer à ses amies. Brooke et Chanelle, surprises, courent à la salle de bain et découvrent que le corps de Kailey a disparu. Les filles commencent à s'inquiéter. Mackenzie montre à ses deux amies le message sur le miroir. Les filles, terrifiées, se précipitent en bas pour appeler la police. Elles composent le 911 et elles expliquent ce qui est arrivé. La personne au téléphone leur dit de ne pas paniquer, une patrouille sera sur place dans peu de temps.

Lorsque Mackenzie ouvre la porte, elle se trouve devant un homme costaud avec un air rassurant. L'officier de l'IPP (International Professional Police) se présente. Il se nomme Zach Hart. Il est tellement beau que les filles en perdent le souffle et oublient le corps disparu de leur amie. Le policier leur demande de lui montrer le corps. Les filles répondent que le corps a disparu. Zach demande où le meurtre a été commis et les filles l'emmènent à l'étage. En entrant dans la salle de bain, il voit que la fenêtre est ouverte. Il constate la flaque de sang au sol ainsi que le message sur le miroir. Il prend des échantillons de sang et les met dans une pochette de plastique en l'identifiant comme « Exhibit A ». Il cherche des empreintes digitales sur le rouge à lèvres, mais n'en trouve pas.

Pendant que Zach Hart cherche des indices, Brooke sort de la maison sans avertir personne pour aller inspecter elle-même les alentours. Elle se rend dans la cour arrière et trouve Kailey, pendue dans l'arbre. Une note est accrochée sur sa poitrine : « Dans 24 heures,

vous serez toutes mortes. » Brooke veut pousser un cri, mais une main se pose sur sa bouche et un bras s'enroule autour de son cou pour l'étrangler.

Dans la maison, les deux filles et le policier s'aperçoivent de l'absence de Brooke. Ils s'approchent de la fenêtre et voient le cadavre de Kailey suspendu dans l'arbre. Ils descendent et se précipitent pour la décrocher. Arrivés au pied de l'arbre, ils voient un téléphone tombé dans les hautes herbes. Ils le ramassent et constatent qu'il n'appartient à aucune des quatre filles. Zach essaie de le débarrer, suspectant qu'il appartient au criminel. À ce moment, Chanelle aperçoit des traces dans l'herbe, deux longues traînées qui mènent jusqu'à la rue. Là, Chanelle et Mackenzie s'aperçoivent que la bouche d'égoût est à moitié ouverte. Elles l'ouvrent au complet et découvrent le corps de Brooke. Chanelle a des hauts le cœur; l'odeur est épouvantable. Le corps de Brooke est accroché sur l'échelle, les deux amies le sortent de l'égoût. Brooke est morte. Mackenzie appelle Zach qui arrive en courant.

Caché dans les bois, le tueur observe la scène. Il se penche pour prendre une dose de drogue qui lui donnera plus d'acuité et de l'énergie pour terminer son travail. Il lui reste deux filles à éliminer.

Mackenzie voit des traces de pied qui partent de l'égoût et qui mènent à la forêt. Elle les suit et entre dans les buissons. La voyant s'approcher, le tueur retire sa cagoule et la laisse traîner sur une roche pour attirer Mackenzie. Lorsque celle-ci voit l'objet, elle s'approche, intriguée. Elle se penche pour la ramasser et tout à coup, une hache vient se planter dans son cou. Chanelle, qui la suivait, aperçoit le tueur qui s'enfuit.

En un éclair, elle revient le décrire à l'officier Hart et lui indique la direction dans laquelle il s'est sauvé. Zach part à la course sur les traces du meurtrier. Il court dans la forêt, reçoit des branches dans le visage. Avec sa lampe de poche, il cherche son chemin, des animaux s'enfuient devant lui. Soudain, il reçoit un violent coup en plein visage. Il s'effondre sur le sol. La dernière chose qu'il voit avant de mourir, c'est le tueur penché au-dessus de lui, avec une grosse roche entre ses mains, et qui l'abat sur son visage.

Le tueur revient sur ses pas, en direction de la maison, à la recherche de Chanelle. Celle-ci se tient au milieu de la cour, sous l'arbre où Kailey a été pendue. Le tueur s'approche. Chanelle ne frémit pas. Elle le salue :

— Bonsoir Keagan.

L'homme imposant approche son visage à moins d'un centimètre de celui de Chanelle et lui demande :

— Où est l'argent ?

— À l'intérieur de la maison, si tu veux bien me suivre.

Chanelle précède le tueur en direction de la porte arrière. Ils grimpent l'escalier. Elle sent le souffle du tueur dans son cou. Chanelle ouvre la porte, pénètre dans la cuisine en compagnie de Keagan. Elle se retourne et regarde le tueur droit dans les yeux et celui-ci demande :

— Es-tu satisfaite de mon travail ?

— Oui. Mais le travail n'est pas fini.

— Je ne comprends pas ?

— Tu n'as pas besoin de comprendre.

Chanelle sort la main de derrière son dos et lui plante un couteau dans le cœur. Les yeux de Keagan sont remplis de stupeur :

— Mais, pourquoi? bredouille-t-il avant de s'effondrer au sol.

— Pour avoir tué mes amies...

— Mais, c'est toi qui m'avais engagé pour le faire...

Chanelle le regarde avec dédain et lui répond :

— Je sais ce que tu as fait hier soir, mais personne ne saura ce que, moi, j'ai fait ce soir.

Elle se penche au-dessus de Keagan qui est en train de pousser son dernier soupir.

— Ainsi rien ne sera jamais dévoilé, imbécile! lui souffle-t-elle en se préparant à appeler le 911 une nouvelle fois.

LE COMLOT DES LICORNES

*Par les garçons de la classe 7^eA de M. Billy Boulet
École secondaire catholique Saint-Charles-Garnier, Whitby
Auteur mentor : Benoît Bouthillette*

C'est 3 à 3, en troisième période. C'est le match pour la médaille d'or aux Olympiques d'hiver de 2022. Le joueur vedette de l'équipe américaine, T. J. Oshie, gagne la mise au jeu et passe la rondelle à Phil Kessel qui lance au filet. Le gardien de l'équipe canadienne, Carey Price, arrête la rondelle, mais celle-ci rebondit et tombe en possession de l'équipe américaine. Kessel prend son propre rebond et brise son bâton en tirant la rondelle à nouveau. Le gardien du Canada effleure la rondelle, mais celle-ci pénètre dans le but.

La foule dans l'aréna à Stockholm crie de joie. Les supporters canadiens sont déçus, puis lèvent les bras en disant : « Eeeeh ! » Les Américains remportent la victoire. En regardant la reprise au ralenti, tous les spectateurs voient que Carey Price a fait exprès de laisser passer la rondelle. Les Canadiens se demandent ce qui a pu pousser Carey à agir de la sorte. Après de nombreuses recherches, on découvre que ses origines sont américaines. Tout le pays accuse Carey Price de tricher. Les États-Unis, indignés, répondent qu'ils n'ont pas besoin de tricher pour gagner, et ils profitent de l'occasion pour envahir le Canada.

Les Canadiens ripostent, ce qui déclenche une guerre. L'armée de terre des États-Unis s'installe sur la frontière avec ses canons et tire. Les premiers Canadiens meurent. Les États-Unis franchissent la

frontière et des forces armées descendent de l'Alaska pour encercler le Canada. Le Canada est en état de siège. Pour prendre le contrôle de chaque province, les États-Unis se servent d'une nouvelle arme de destruction massive : ils envoient des licornes !

Les licornes tuent les soldats canadiens en les transperçant de leur corne et en libérant un canon greffé sur leur ventre qui lance des bigmacs. Les Canadiens s'enferment dans des bunkers. C'est de cette manière que l'équipe de scientifiques M. A. N. s'est formée pour tenter de contrer les États-Unis.

L'équipe tire son nom des initiales des trois scientifiques en chef : Marc, Alex et Nick. Marc est le plus grand, il s'avance avec un café Tim Hortons à la main et il tend l'autre à Alex. Le petit biologiste aux cheveux de renard agrippe la main de Marc et lui demande comment avancent les défenses du bunker. Nick, le zoologue de l'équipe, arrive sur l'entrefaite en disant qu'il a déjà développé une défense en cas de guerre : il a génétiquement créé une race de castor capable de bâtir un barrage antiaméricain sur toute la frontière du Canada. Nick demande à Marc son expertise en fabrication d'armes afin de créer des animaux en les combinant avec des armes. Le but est de rivaliser avec les licornes. Alex mentionne alors à l'équipe que pour cela ils devront avoir accès à son laboratoire secret, situé sous les chutes du Niagara.

L'équipe M. A. N. se déplace vers les chutes du Niagara dans un convoi de camions « empruntés » à McDonald's pour passer inaperçus de l'armée américaine. Lorsqu'ils arrivent aux chutes, Marc et Nick cherchent le laboratoire, mais ne voient que de l'eau. Alex leur dit : « Attendez, je vais activer la

passerelle. » Il ouvre la main, appuie sur sa paume et l'écran de son iPhone 14b apparaît. Il appuie sur l'écran et une passerelle sort de la chute. Le convoi de camions l'emprunte et disparaît sous la chute. Aussitôt, les scientifiques entrent dans leur laboratoire et se mettent au travail.

Leur première recherche vise à croiser un castor et un ours polaire. L'ourstor qui en résulte est un échec : les scientifiques ont procédé trop vite, ce qui a donné un animal gluant avec des yeux qui clignent tout le temps, mais qui n'a ni queue ni dents. La seconde tentative entre un orignal et un écureuil a le même résultat. Les scientifiques inspectent leur équipement et découvrent un fil qui causait un court-circuit. Ils ne se découragent pas et à leur troisième tentative ils réussissent le croisement entre un ours polaire et un orignal, ce qui donne un immense grizzly blanc avec un panache translucide et pointu. On le nomme l'ourignal et il deviendra la première arme de destruction massive véritablement canadienne. Devant un si bon résultat, Marc a l'idée de génie de faire lancer des canettes de Molson Canadian par des aigles à tête blanche. Ils présentent leurs résultats à l'armée canadienne. Encouragés par leurs résultats, ils lancent la production de milliers d'ourignaux et commencent à préparer les aigles.

Les Canadiens sont prêts à retourner l'attaque des Américains. Marc prend l'initiative et lance les aigles contre l'armée de terre américaine. Les champs de bataille sont inondés de Molson Canadian. Les canettes qui tombent sur la tête des soldats les assomment et causent des problèmes de cerveaux. Pour contrer les aigles, les Américains fabriquent

des filets de pêche, mais ce n'est pas suffisant. Ils essaient de créer des toiles d'araignées génétiquement modifiées, mais les toiles demeurent trop petites. Lorsque quelqu'un suggère d'utiliser des clôtures de baseball, les aigles sont maîtrisés.

Alex lance ensuite les ourignaux contre les licornes. Les ourignaux qui arrivent à capturer les licornes les déchirent en deux. D'autres les maîtrisent avec leur panache. Mais les licornes sont trop rapides. Elles évitent les ourignaux, les contournent et les transpercent avec leur corne.

Nick, resté dans ses laboratoires, a continué de tenter de fabriquer la machine de guerre ultime. Pour briser les filets des Américains, ils auront besoin d'animaux avec des griffes et, pour contrer la vitesse des licornes, ils doivent trouver un animal rapide. Nick pense donc à croiser un carcajou avec un lynx. Le carcalynx est créé, il libère les aigles et permet aux ourignaux de prendre le dessus sur les licornes et, allié au barrage des castors sur la frontière des États-Unis, le Canada est sauvé. La guerre cesse, mais les États-Unis continuent leur menace. Ils veulent envahir le Canada à tout prix, même si la guerre est terminée.

L'équipe M. A. N. se réunit et tente de trouver la raison de cette menace : quelles sont les intentions réelles des Américains. Nick, Marc et Alex pensent qu'une diplomate surqualifiée pourrait les aider.

— Mais qui a assez de pouvoir de persuasion pour faire avouer le président américain ? demande Nick.

— Kate Bock, rétorque Alex. C'est une amie d'enfance qui voulait devenir espionne, mais qui n'a pu devenir que top-modèle.

— Penses-tu pouvoir la convaincre ? demande Marc.

À ce moment-là, les portes du laboratoire s'ouvrent et une superbe jeune femme entre, tout sourire, vêtue d'une robe magnifique. Elle s'avance vers Alex et lui dit :

— Je suis disponible, nous pouvons aller de l'avant.

L'équipe M. A. N., lorsqu'ils l'aperçoivent, ressentent une irrésistible envie d'organiser un souper aux chandelles sous un arc-en-ciel avec des feux d'artifice. Kate Bock marche au ralenti, les cheveux dans le vent et sa démarche est très gracieuse.

Alex reprend ses esprits le premier et tend un dossier à son amie d'enfance.

— Le nouveau président américain, Ronald McDonald, a décidé de se faire appeler le Burger King et a donc pris possession de la compagnie. C'est donc là qu'il a accepté de nous rencontrer pour poursuivre les négociations. Ton rôle sera de découvrir les raisons pour lesquelles il veut toujours envahir le Canada.

Kate Bock embarque dans le jet privé du Premier ministre canadien, un F-69 administré par Air Canada, et se rend à la nouvelle maison jaune et rouge du gouvernement américain au Madison Square Garden. Lorsqu'elle entre dans le bureau du président Ronald McDonald, il a ses immenses chaussures rouges posées sur son bureau et est en train de manger un Big Mac.

Kate Bock s'avance vers lui. Lorsque le président l'aperçoit, ses cheveux défrisent, son nez se met à clignoter et sa mâchoire se décroche, laissant tomber sur son torse des cornichons et de la sauce blanche. Kate Bock demande alors au président quelles sont les raisons pour lesquelles il souhaite toujours envahir le Canada. Le président l'invite à s'asseoir. Kate Bock

prend place sur une chaise :

— Mes raisons sont comme la recette de la sauce à Big Mac : elles demeurent secrètes.

Il fait chaud dans le bureau ovale de la maison jaune et rouge. Kate Bock regarde à la fenêtre.

— Que pourrais-je faire pour vous convaincre de me donner vos raisons ? demande-t-elle.

Le président se rajuste sur sa chaise en répondant :

— Vous pourriez faire la publicité pour nos nouveaux burgers

Kate Bock accepte. Le président lui révèle alors que, la population américaine ne cessant de grossir, le pays a besoin de plus grandes frontières pour héberger ses citoyens obèses et comme les Américains préfèrent le bœuf Angus canadien aux tacos, il était normal d'envahir le Canada avant le Mexique.

Pendant qu'elle écoute le président, Kate ouvre discrètement son sac à main et un étrange animal, conçu par l'équipe M. A. N., sort du sac en rampant. Le croisement du perce-oreille et de la grenouille grimpe lentement le long du corps du président et vient pénétrer dans sa bouche.

Le président s'étouffe et tombe au sol. Avec ses gants blancs, il essaie de sortir l'animal de sa bouche. Sa voix est étranglée.

— Pourquoi ? demande-t-il péniblement à Kate.

Celle-ci sort son passeport canadien et montre les armoiries du pays où figure une licorne. Elle regarde le président droit dans les yeux et lui dit :

— Ne touchez jamais aux symboles canadiens ! Ne touchez pas à ma licorne !

LA SOIRÉE INEXPLICABLE

*Par les filles de la classe 7^eB de M. Billy Boulet
École secondaire catholique Saint-Charles-Garnier, Whitby
Écrivain-mentor : Benoît Bouthillette*

C'est la première journée d'école à l'école secondaire de Whitby. Les quatre meilleures amies du monde commencent aujourd'hui même leur neuvième année scolaire. Sur leur chemin, elles croisent Angéline. La « clique », ainsi qu'elles se nomment entre elles, est prête à commencer une autre année d'intimidation envers la pauvre Angéline. Elle a toujours essayé de se joindre au groupe, mais les quatre amies l'ont toujours rejetée. Au contraire des quatre filles, Angéline est pauvre, porte des lunettes démodées et est terriblement timide. En l'apercevant dans le corridor, elles la poussent contre le casier et l'insultent. Elles disent : « beurk! » puis elles poursuivent leur chemin. C'est un regard rempli de haine qui les accompagne alors qu'elles s'éloignent en riant à tue-tête.

Les quatre filles entrent dans la salle de bain. Elles décident d'organiser un « chiche! » pour bien commencer l'année. Elles en discutent et Julie suggère une première idée. Selon elle, leur premier « chiche! » serait qu'elles passent une nuit à l'école durant le week-end. Ses amies s'objectent en disant qu'elles n'ont pas les clés de l'école, mais Ariane, la meneuse du groupe, dit qu'elles devront trouver un moyen. Holly, discrète comme à son habitude, suggère qu'on pourrait prendre le trousseau de clés du concierge. Les filles se regardent et hochent la tête : elles sont d'accord. Elles

sortent de la salle de bain, fières et se sentant cool. Derrière elle, une porte de cabinet s'ouvre. Quelqu'un était à la toilette et a tout entendu de leur conversation.

Les quatre amies se retrouvent à la cafétéria. Elles se demandent comment obtenir le code du système d'alarme de l'école. Angéline s'approche timidement de la table. Elle dit qu'elle connaît un moyen de voler les clés du concierge. Elle va tout simplement renverser son jus sur le tapis de la bibliothèque et pendant que le concierge l'épongera elles lui voleront ses clés. Alors que le concierge sera à l'extérieur de son local, une des filles devra simplement fermer la porte et le concierge devra la débarrer en utilisant son code pendant que les filles observent. Les filles mettent leur plan à exécution et constatent que le code qu'utilise le concierge est le 6435. Elles ont donc tout ce qu'il faut pour mettre leur défi à exécution. Quand Angéline s'approche pour demander quand aura lieu le « chiche ! », Émilie lui répond en riant : « Qui t'a dit que tu étais invitée ? » Angéline, triste et découragée, s'éloigne.

Le vendredi soir, vers 21 h, les quatre amies se présentent à l'école. Elles ferment le système d'alarme et se rendent au gymnase avec leurs affaires. Julie suggère de jouer à cache-cache. Comme c'est elle qui a eu l'idée du jeu, c'est elle qui va compter. Elle sort dans le couloir et compte jusqu'à cent. Pendant ce temps, ses amies vont se cacher. Julie fait le tour de l'école et décide d'inspecter les vestiaires. Lorsqu'elle entre dans les douches, elle pousse un cri d'horreur. Ariane s'y trouve pendue. Son visage est pâle et bleuté. Ses yeux sont tout blancs. Julie pousse un cri. Elle cherche son cellulaire pour appeler la police, mais ne le trouve pas.

Elle essaie de décrocher Ariane, mais n'y arrive pas et se sauve en courant.

Elle hurle le nom de ses amies. Elle entend une porte se fermer et remarque que la lampe est allumée dans la bibliothèque. Elle y va en espérant y trouver ses deux autres amies. Lorsqu'elle entre dans la bibliothèque, elle perçoit une forte odeur désagréable qui provient de derrière le bureau de la bibliothécaire. Elle s'avance et aperçoit une flaque de sang au sol. En contournant le bureau, elle aperçoit Holly, morte, un couteau dans le cœur. Du sang sort de sa poitrine. Julie s'approche alors du visage de Holly pour voir si elle respire encore, mais plus rien. Julie est traumatisée. Elle tremble de tout son corps, transie de peur. Des larmes montent à ses yeux. Alors qu'elle se lève pour se sauver, les lumières de la bibliothèque s'éteignent. Julie entend des pas qui se rapprochent. Elle se précipite vers la porte de l'école, essaie de l'ouvrir, mais elle est barrée. Elle agrippe l'extincteur de fumée et frappe de toutes ses forces dans la fenêtre, mais n'arrive pas briser les vitres de sécurité. Elle cherche un endroit où elle pourrait se réfugier et pense au local du concierge. Elle s'y rend aussitôt, entre la combinaison et s'effondre à l'intérieur en barrant la porte derrière elle. Alors qu'elle marche de reculons pour aller se cacher dans un coin, elle trébuche sur le sceau de la vadrouille. Surprise, elle se retourne pour découvrir la tête d'Émilie plongée dans le sceau.

Émilie est morte elle aussi et Julie est en état de choc. Alors qu'elle croit que tout est fini, qu'elle ne survivra pas à la nuit, une main se pose sur sa bouche. Elle pousse un cri étouffé par la main qui l'entraîne avec elle dans le coin du local. Une bouche s'approche de

son oreille qui murmure : « N'aie pas peur, ce n'est que moi. » Et Julie reconnaît la voix d'Angéline. Elle n'en croit pas ses yeux, elle bafouille :

— C'est toi qui as tué mes amies ?

— Comme d'habitude, tu as tout mal compris. J'étais venu ici pour me venger de vous, mais je ne suis pas une meurtrière. J'ai seulement pris vos téléphones. Et en vidant vos casiers, j'ai aperçu une silhouette d'homme qui sortait des vestiaires. En me rendant sur les lieux, j'ai vu le corps d'Ariane. Je me suis cachée et j'ai trouvé un couteau suisse tombé sur le plancher et j'ai tout de suite reconnu celui du concierge. Ce n'est qu'en me rendant à la bibliothèque et en constatant la mort de Holly que j'ai été persuadée de la culpabilité du concierge : son insigne d'identité était tombé sur le plancher. Je me suis donc précipitée ici, en espérant que tu me rejoindrais. Maintenant, nous devons trouver le moyen de sortir d'ici !

Des coups violents retentissent à la porte. Les deux filles reconnaissent la voix grave et rauque du concierge qui leur dit : « Alors mes petits anges, qui sera la prochaine victime ? » Et il ouvre la porte avec son code. Julie se précipite vers lui et tente de le frapper entre les jambes. Le concierge avait prévu le coup et l'éloigne d'un violent coup de bras. Angéline profite de l'altercation pour se sauver du local. Elle sort son cellulaire et appelle le 9-1-1 en courant le plus vite qu'elle peut. Elle entend, derrière elle, Julie pousser un cri de mort. Elle se retourne et voit le concierge apparaître à l'autre bout du corridor. Il court en sa direction en proférant des propos hargneux : « Pourquoi les as-tu défendues ? Ce sont ces mêmes petites pestes que j'ai vues t'intimider. Ne comprends-

tu pas que je souhaitais simplement te venger et débarrasser la terre de toutes ces petites garces? »

Angéline court. Elle sait que si elle se rend sur le toit les secours qui arrivent pourront la voir. Ses pas retentissent dans l'escalier qu'elle monte à une vitesse effrénée. Le concierge est toujours derrière elle. Lorsqu'elle arrive sur le toit, elle a à peine quelques mètres d'avance. On entend les sirènes de la police au loin. Arrivée sur le rebord du toit, Angéline doit cesser sa course. Elle ne peut sauter, car le toit est trop haut. Elle se retourne et voit le concierge qui l'a rejointe. Il lève les bras pour l'agripper par le cou et, au moment où ses doigts vont s'enrouler autour de sa nuque, Julie arrive et elle le pousse dans le vide.

RETRAITÉ ET RECHERCHÉ

*Par les garçons de la classe 7^eB de M. Billy Boulet
École secondaire catholique Saint-Charles-Garnier, Whitby
Écrivain-mentor : Benoît Bouthillette*

La foule du Centre Air Canada est en délire. La 3^e période tire à sa fin et les Maple Leafs mènent par un point. Soudain, Phil Kessel s'empare de la rondelle, tire et marque un but contre Montréal. La foule crie sa joie. Un drapeau géant de Toronto flotte dans les airs. Parmi les partisans qui font la vague, l'ancien policier Dwayne Carter aperçoit la lumière rouge derrière le but et se rappelle un événement terrible. Sa peau est parcourue de frissons. Son cœur bat plus vite. Gravé dans sa mémoire, il revoit la scène qui l'a marqué à vie. La sirène du but marqué lui rappelle les gyrophares des voitures de police et le bruit des applaudissements lui rappelle la pluie qui tombait ce soir-là.

Il se revoit mettre les menottes à Vladimir Makarov après l'avoir arrêté dans une descente de drogue. Le coéquipier de Carter aperçoit un sniper et le prévient trop tard. Carter se retourne et n'a pas le temps de dégainer, une balle lui transperce le dos en déchirant la chair et en faisant exploser ses os. Carter tombe au sol. La dernière chose qu'il voit avant de s'évanouir est le visage moqueur de Makarov qui lui crache au visage : « meurs, sale chien de policier ! » Un policier se penche sur Carter et le secoue : « Réveille-toi Carter ! » et lorsque Dwayne ouvre les yeux, il est dans le Centre Air Canada et la foule célèbre la victoire des Maple Leafs.

En rentrant chez lui, Carter conduit sa voiture. Lorsque le feu de circulation devient vert, il avance sa voiture à mi-chemin de l'intersection dans l'intention de tourner à gauche. Tout à coup, sur sa droite, apparaît un immense camion-remorque qui frappe violemment son véhicule. La voiture de Carter vole dans les airs et atterrit à l'envers. Il sort de son véhicule. Le chauffeur du camion débarque. Il pointe son fusil sur Carter. Il tire. Son fusil se bloque. Carter se lève et donne un coup de poing violent à son adversaire. En se relevant, son adversaire sort une matraque, l'assomme et se sauve en courant. Un visage familier se forme dans la tête de Carter. Il reconnaît son adversaire : Vladimir Makarov. C'est un des criminels qu'il a envoyé en prison et qui devrait encore s'y trouver.

Revenu à la maison, Carter appelle à la prison et demande à parler au directeur. Celui-ci prend l'appel et informe Carter que trois détenus se sont échappés.

Dwayne décide de faire appel à son ancienne partenaire, Sarah Lane Griffin, agente d'infiltration pour la brigade des stupéfiants. Il lui donne rendez-vous dans un Starbucks, à côté de la gare Union Station comme c'était leur habitude lorsque Dwayne travaillait encore pour la police. Sarah Lane arrive, elle est vêtue d'une jupe bleue et d'une camisole assortie, ses cheveux roux sont ramenés en queue de cheval sur le dessus de sa tête, ses bras sont à la fois forts et féminins. Dwayne est toujours aussi époustoufflé par Sarah. Lorsqu'elle se penche pour rajuster son talon Dwayne constate à nouveau sa grande flexibilité. Lorsqu'elle arrive à la table, elle sourit à Dwayne de tout l'éclat de ses yeux bleus. Depuis qu'il la connaît, Sarah Lane n'a jamais cessé de gagner en beauté.

Dwayne est ravi de travailler avec elle.

Dwayne explique à sa partenaire les éléments entourant l'évasion des trois criminels. Depuis que la voiture l'a frappé, Dwayne explique qu'il se sent visé par un complot. Il croit avoir reconnu le conducteur du camion et, selon lui, c'est Vito Alonzo, un dur à cuir au service de Nicolai Makarov, qui a tenté de le tuer. Ils décident que Dwayne continuera sa vie normale tandis que Sarah le protégera en restant discrète.

Le lendemain, Dwayne se rend au marché. Alors qu'il remplit son panier, il aperçoit une tête qui dépasse au-dessus des étagères et il reconnaît Marcus Blake, une montagne de muscles avec beaucoup de tatouages et un bandeau noir sur la tête. Dwayne Carter sait que Blake devrait être encore en prison pour une dizaine d'années. Dwayne s'accroupit en faisant semblant d'attacher son soulier. Il contourne l'allée et suit Blake discrètement. Il active son oreillette Bluetooth et appelle sa collègue. À l'extérieur du commerce, longeant le mur de brique qui donne sur la ruelle, Dwayne rejoint Blake et l'accote violemment sur le mur. La tête de Blake frappe contre la brique. En le tenant par son collet, Dwayne demande, furieux : « Qu'est-ce que tu me veux ? » Blake rejette Dwayne comme une mouche. Il l'agrippe par les épaules et le lance au sol. Alors qu'il s'apprête à frapper le policier du pied, Sarah Lane apparaît en un éclair et lui décroche une savate d'enfer. Blake est repoussé. Sarah prend son élan, saute et projette un pied au visage de Blake. Elle le frappe si violemment qu'il en perd des dents. Lorsque Blake se relève, Dwayne lui décroche un coup de poing au visage qui l'assomme. Sarah s'approche. Quand Dwayne l'observe, penchée au-

dessus de la scène, il aperçoit son sourire coquin. Elle lui fait un clin d'œil.

Sarah et Dwayne emmènent le bandit au sous-sol de chez Dwayne pour l'interroger. Ils le réveillent en lui versant de l'eau dans la bouche avec un entonnoir. Blake crache de l'eau en se réveillant. Il est attaché à une chaise. Il essaie de se déprendre. Dwayne lui dit que c'est inutile de se débattre et que s'il ne répond pas à leurs questions sa collègue se fera un plaisir de... À ce moment, Sarah se présente avec une pince dans une main et un pistolet Taser dans l'autre. À la vue du pistolet, Blake se met à trembler. Il bafouille en regardant Dwayne : « il y a une alliance qui se forme que tu ne pourras pas contrer... » Dwayne fronce les sourcils et demande : « Que veux-tu dire ? » Blake lui raconte que Nicolai Makarov a recruté une équipe pour venir l'éliminer. Dwayne demande au bandit où il peut trouver Makarov. Blake lui dit que personne ne trouve Makarov, que c'est Makarov qui vous trouve. Sarah Lane se penche à l'oreille de Blake et lui dit : « Il y a de l'électricité dans l'air, tu sais » et elle fait cliquer le pistolet Taser. Blake, terrorisé, lui révèle alors que les frères Makarov sont réfugiés dans un entrepôt qui donne sur le lac Ontario. Sarah appelle ses collègues policiers pour qu'ils viennent cueillir Blake et, avec Dwayne, ils se rendent inspecter le port.

Ils stationnent la corvette rouge de Sarah Lane aux abords de l'aéroport Billy Bishop et parcourent le port. Ils reconnaissent sur la porte de l'un des bâtiments le même logo qu'ils ont vu sur le bras de Blake. Dwayne devient hyper vigilant et détaille tout le bâtiment. Il aperçoit des tireurs d'élite sur le toit et retient sa partenaire d'un mouvement du bras. « Attention »

dit-il en pointant le toit. Les deux policiers restent immobiles pour s'assurer qu'ils n'ont pas été détectés. Dwayne dit alors à Sarah : « Fais une diversion, pendant que je rentre dans le bâtiment. »

Pour attirer l'attention des snipers, Sarah Lane marche dans la lumière. Dwayne s'assure que les tireurs sont attirés par Sarah Lane et, lorsque le chemin est libre, il s'infiltré dans l'entrepôt. Quand il arrive à l'intérieur, Dwayne aperçoit un troisième sniper qu'il n'avait pas détecté. Par Bluetooth, Dwayne avise Sarah Lane et constate que le garde se tient par des cordes. Il sort son fusil et tire sur deux des cordes qui, en rompant, le font chuter du haut des deux étages. Dwayne scrute l'obscurité et entend une voix qui provient du haut du bâtiment. Un éclat de voix hurle : « Tu as failli pour la dernière fois ! » Dwayne voit une vitre voler en éclats alors qu'un corps passe à travers et va s'échouer au sol, deux étages plus bas. Dwayne a reconnu la voix de Nicolaï Makarov. Il se précipite dans les escaliers. Arrivé à la porte du local, il sort son Glock 17, y fixe le un silencieux, puis, son couteau tactique dans l'autre main, il entre dans le local. La porte était débarrée. En entrant, Dwayne aperçoit Nicolaï Makarov assis derrière son bureau, son cellulaire à la main. Sans même regarder Dwayne, il le salue :

— Bonjour, Dwayne, je t'attendais.

Dwayne reçoit un violent coup sur sa clavicule qui le paralyse et lui fait perdre son arme : Vladimir Makarov était caché derrière la porte. Dwayne est à la merci des deux bandits. Vladimir Makarov agrippe Dwayne par les cheveux et lui fracasse la tête contre le bureau.

Nicolaï se lève et il rapproche sa bouche de l'oreille ensanglantée de Dwayne et murmure :

— Parmi les centaines de policiers qui ont essayé de m'arrêter, tu es le seul qui a réussi. Puis, se rapprochant jusqu'à ce que ses dents touchent le lobe de l'oreille de Dwayne, il grommelle : Et en plus, tu te souviens, lorsque tu m'as arrêté, non seulement tu as brisé ma vie, mais en plus ma femme est morte dans l'échange de coups de feu.

À cet instant, deux jambes apparaissent dans le champ de vision de Dwayne, c'est Sarah Lane qui, après avoir fait une roulade, a enserré le cou de Vladimir entre ses genoux et, en poursuivant son mouvement, éjecte le frère de Nicolai contre le mur. Dwayne en profite pour se relever et se précipite sur Nicolai. Il le lance au sol, dépose le talon de sa botte contre sa tempe et dit :

— Nicolai Makarov, au nom de la loi, je vous arrête!
Makarov ricane :

— Tu n'es même plus policier.

— Moi je le suis ! dit Sarah.

En passant à proximité, Sarah Lane, qui vient tout juste de terminer de mettre des menottes aux mains de Vladimir, « trébuche » et en voulant garder son équilibre, elle lève sa jambe et décroche un violent coup de pied sur la mâchoire de Nicolai :

— Oups, désolée !

Le sourire qu'elle fait à ce moment-là réussit à faire disparaître toutes les douleurs de Dwayne. Il sait que Sarah et lui seront partenaires pour toute la vie.

— Toujours partante pour un café ? demande-t-il.

Pour toute réponse, Sarah Lane donne un baiser à Dwayne alors que les renforts de la police arrivent.

LE PUNCH

Par les filles de 7^eD de la classe de Mme Danika Belisle

Pavillon intermédiaire, Embrun

Écrivain-mentor : Denis Sauvé et Jean-Claude Larocque

Il est 22 heures quand Florence se prépare pour s'échapper finalement de sa chambre. Ce matin même, ses parents lui ont dit qu'avec les mauvaises notes qu'elle avait reçues, elle n'aurait pas le privilège de se rendre à la danse d'Halloween qu'elle attendait depuis deux mois. En se préparant néanmoins pour cette soirée, elle reçoit un texto de son amoureux Cédric, disant : « Je t'attends depuis 30 minutes à l'entrée de l'école, viens-tu ? »

La semaine auparavant, Florence et Cédric s'étaient acheté des costumes de fantômes ensemble. Elle prend le temps de répondre au texto de Cédric : « Je suis finalement prête. Je viens tout de suite. Xoxo. » Elle enfle son costume et sort par la fenêtre sans faire de bruit. Après une marche de quinze minutes, elle arrive à l'entrée de l'école Ste-Marguerite.

— Finalement, tout est correct ? demande Cédric.

— Oui. Je suis prête à danser et à m'amuser.

Cédric la prend par la main et l'amène sur la piste de danse. Après une heure, ils se rendent à la table de rafraîchissements.

— Je suis vraiment content que tu te sois échappée de ta chambre, Flo, lui chuchote Cédric à l'oreille

— Oui, moi aussi. Assez parlé, viens avec moi, on retourne danser, j'adore cette chanson.

Florence s'avance sur le plancher de danse. Elle sent

des bras entourer sa taille et une voix lui crier :

— Ah! Flo, je ne savais pas que tu venais ce soir! Je croyais que tu étais punie?

— Adelia! crie joyeusement Florence en se tournant pour voir sa meilleure amie, déguisée en momie. Comment as-tu fait pour me reconnaître?

— C'est facile, j'ai reconnu ton collier à travers ton costume.

Florence et Adélia vont retrouver Cédric à la table de rafraîchissements.

— Tenez, les filles, du punch, dit Cédric en distribuant un verre à Adélia puis à Florence.

— Cédric! Viens ici! Crie un de ses amis qui lui fait signe de l'autre côté du gymnase.

— J'arrive! répond Cédric en laissant les filles.

Les filles retournent danser et Cédric les retrouve plus tard.

— Avez-vous déjà terminé le verre de punch? Il est vraiment bon, hein?

Florence lève son verre pour lui montrer qu'il est terminé, puis Adélia va chercher son verre qu'elle a laissé sur la table.

Une demi-heure plus tard, Adelia a une drôle d'expression sur son visage.

— Je ne me sens pas bien.

Cédric et Florence lui demandent si elle veut retourner chez elle.

— Non, c'est juste que j'ai mal au cœur, dit-elle avec un sourire forcé.

— D'accord... répond le couple en hésitant.

Ils retournent danser et profitent de la belle soirée. Florence regarde l'heure sur son téléphone : 23 h 15.

— Cédric, je dois partir. Il est très tard. Mes parents

vont se rendre compte que je ne suis pas là.

Les jeunes partent sans dire au revoir à leurs amis. Vingt minutes plus tard, la danse se termine et tous les jeunes sont partis. Dans un coin du gymnase, sur le sol, il y a un cadavre d'une fille déguisée en momie... Adélia.

Samedi matin, à 8 h, le téléphone sonne au poste de police 237. Un grand homme, habillé d'un costume noir, entre et répond :

— Inspecteur Michel Martin à l'appareil. Que puis-je faire pour vous ?

— Oui bonjour, je suis Nathalie Lauzon, la mère de Cédric Lauzon. Hier, il est allé à une danse à l'école Ste-Marguerite avec son amie Florence St-Amour. Il devait revenir vers minuit, mais n'est jamais revenu. J'appelle pour signaler sa disparition, je suis vraiment inquiète, dit-elle en sanglotant.

— Je comprends votre inquiétude, Madame. J'ai moi aussi deux enfants. Pouvez-vous me donner plus de détails ?

En reprenant son souffle, Mme Lauzon décrit qu'il est allé à la danse d'Halloween vers 21 h et qu'il lui avait envoyé un message à son arrivée. L'inspecteur la rassure en lui disant qu'il ira vérifier à l'école. Avant d'aller à l'école Ste-Marguerite, Michel Martin replace tout son bureau et essuie ses lunettes. Il sort et prend son chapeau noir. Arrivé à l'école, il se dirige vers le gymnase. En entrant dans le gymnase, il a un choc en voyant le désordre. En se promenant, il voit une silhouette dans un coin. Il s'approche et découvre un corps inerte. Il vérifie les signes vitaux et s'aperçoit que la personne est morte. Le cadavre est déguisé en momie et porte un collier de meilleure amie.

Il appelle au poste pour signaler sa découverte. Une équipe va se rendre sur les lieux. Michel décide d'aller rencontrer les parents de Cédric et de Florence. Chez la demoiselle, les parents pleurent et se disent qu'ils ont été trop sévères, que c'est de leur faute. L'inspecteur leur demande s'ils savent qui était déguisé en momie, car malheureusement elle est morte. Les parents disent que c'est probablement Adélia, car Florence leur avait dit que son amie allait se déguiser ainsi. Chez le garçon, la réaction est pratiquement la même et on affirme aussi que c'est Adélia. Chez Adélia, tout le monde est triste et malheureux.

Quelques heures plus tard, Michel reçoit les données de l'autopsie : Adélia a été empoisonnée. C'est bien ce qu'il croyait, un meurtre ! Michel Martin se rend à l'école pour obtenir plus de renseignements. Il rencontre tous les enseignants et le directeur pour les interroger :

— Où étiez-vous la soirée du meurtre ? demande-t-il au directeur.

Le directeur, Paul Goulet réplique d'un ton nerveux et en jouant avec ses mains :

— J'étais... euh, à la danse d'Halloween en train de... euh, distribuer des billets... euh pour un tirage spécial pour la fin de la soirée. Je n'avais pas le temps de porter attention... euh à ce qui se passait aux alentours.

— Quand avez-vous vu Adélia Charlebois pour la dernière fois ?

— Dans mon bureau, hier, pendant la troisième période, répond le directeur.

L'inspecteur poursuit son enquête en interrogeant tout le personnel. Après avoir rencontré tous les

suspects possibles, Michel se dit que s'il trouvait Cédric et Florence, le mystère du meurtre serait probablement résolu. Soudain, une pensée lui vient à l'esprit. Il se rappelle que les parents de Cédric lui avaient dit qu'ils avaient souvent essayé de l'appeler sur son cellulaire, mais que leur fils n'avait pas répondu. Il décide alors d'appeler son collègue de travail, François

— Oui, bonjour.

— Allo, François, j'ai besoin que tu localises le cellulaire d'un enfant disparu. Voici son numéro de téléphone : 555-7777

— Parfait, je m'y mets tout de suite.

Quelques minutes plus tard, Michel reçoit un appel de François :

— Michel, nous avons retracé le téléphone cellulaire de Cédric Lauzon. Il est quelque part, tout près de l'école Ste-Marguerite.

— Bien, je m'y rends. Dans dix minutes, appelle constamment le numéro de téléphone pour que je puisse le localiser.

Michel ne perd pas une seconde et se rend rapidement à l'école. En marchant dans le stationnement, il entend une sonnerie. Il se dirige vers la source et se trouve devant une voiture noire, Honda Civic. À l'intérieur, il aperçoit alors un téléphone noir avec une tête de squelette. Michel appelle François pour lui dire qu'il a trouvé le téléphone.

Michel se dirige vers sa voiture et attend pour voir à qui elle appartient. Après quelques minutes, une silhouette s'approche de la Honda. L'inspecteur n'en croit pas ses yeux. « C'est le prof de gym ? Éric Marleau ! » se dit-il. Éric Marleau prend place dans l'auto et sort du stationnement. L'inspecteur le suit à

distance jusqu'au chemin Laforest, un peu à l'extérieur du village. La Honda s'arrête et, quelques instants plus tard, Michel ouvre sa portière et se met à la poursuite d'Éric jusqu'à une petite cabane isolée. Il s'approche et aperçoit Éric Marleau à l'intérieur.

Il marche silencieusement vers la fenêtre et aperçoit, près de la porte, deux jeunes attachés sur des chaises. Ils ont la bouche recouverte d'un ruban adhésif afin de les empêcher de crier. Ils sont pâles et ont l'air faibles. Michel remarque qu'ils portent encore leur costume d'Halloween, déchiré et plein de sang. Il en déduit donc qu'ils ont été kidnappés le soir de la danse d'Halloween.

Soudain, Éric arrache brutalement le ruban des bouches et met le fusil à la tête de Florence.

— La lettre de suicide, elle doit être signée, maintenant! crie Éric en tendant un papier aux deux jeunes.

— Mais pourquoi? murmure Cédric

— Je veux qu'ils pensent que vous êtes les coupables!

Tour à tour, il les détache afin qu'ils signent la lettre. Il les ligote à nouveau puis Éric lit la lettre à voix haute pour juger de l'effet :

Chers maman, papa et ami(e) s,

Nous n'avons plus besoin de vivre, car il ne reste rien pour nous. Nous avons tué Adélia, c'est pourquoi nous voulons mourir. Nous nous excusons. Il faut que nous partions...

Florence se met à pleurer. Éric Marleau met la lettre sur le sol avec le fusil de chasse à la main.

— C'est votre dernier mot! dit Éric.

À ce moment, Michel entre secrètement dans la cabane et frappe de toutes ses forces sur la tête de

l'enseignant avec une pelle en métal trouvée près de la porte d'entrée. Éric tombe inconscient et laisse échapper le fusil. Michel lui passe les menottes et les serre fortement sur les poignets.

Ensuite, il détache les adolescents.

— Vous êtes sains et saufs! dit-il. J'appelle les ambulanciers!

Le couple se donne une caresse en pleurant.

— Je t'aime! dit Cédric en serrant Florence très fort dans ses bras.

— Moi aussi! dit Florence avec des larmes aux yeux.

Par la suite, Michel appelle des renforts et les ambulanciers pour emmener Florence et Cédric à l'hôpital. Quelques minutes plus tard, les policiers et les ambulanciers arrivent.

— Je te félicite! dit François lorsqu'il arrive en courant vers Michel et lui tape sur l'épaule. Michel sourit fièrement. Éric est conduit jusqu'à l'auto de police et placé à l'arrière. Peu après, les ambulanciers emmènent les deux jeunes à l'hôpital. Michel appelle les parents de Cédric.

— Avez-vous trouvé mon bébé? demande Nathalie après la deuxième sonnerie.

— Oui, nous l'avons trouvé. Florence et lui seront à l'hôpital dans quelques minutes. Vous pouvez vous y rendre immédiatement.

La mère de Cédric raccroche. Il appelle les parents de Florence. Ils ont la même réaction et remercient amplement l'inspecteur.

Trois jours plus tard, à 13 h, Michel appelle les parents des victimes et ceux d'Adélia pour se réunir. À 14 h, Michel arrive dans la chambre de Florence et Cédric à l'hôpital.

— Comment allez-vous ? Vous semblez mieux.

— Oui, mieux qu'avant, répondent-ils, un peu vasouillards.

— J'ai des nouvelles pour vous. Pendant notre recherche pour retrouver vos enfants, nous avons prouvé que le vrai nom de M. Marleau est Joseph Clément. Il a volé l'identité d'un enseignant qui est mort depuis quelques années. Il a aussi d'autres antécédents criminels. Il est aussi coupable d'avoir tué Adélia.

— Pourquoi a-t-il tué ma fille ? demande la mère d'Adélia.

— Bien, ce n'est pas facile à vous dire, mais Adélia savait qu'il était alcoolique et l'avait vu frapper un passant dans la rue, le tuant sans s'arrêter pour le secourir. C'est pour ça qu'il l'a tuée. Il l'a empoisonnée durant la danse en mettant du poison dans le punch.

— Mais alors, pourquoi kidnapper Cédric et Florence ? Demande Nathalie. Ils n'ont pas d'affaires avec ça !

L'inspecteur se tourne vers Florence :

— Veux-tu lui dire ? Tu étais là.

Florence regarde ses parents et dit :

— Cédric et moi avons été témoins de ce crime. Nous étions là lorsqu'il a mis le poison dans le punch. Nous n'avons pas eu le temps d'empêcher Florence de le boire, elle avait déjà fini son verre lorsque nous sommes arrivés. Éric Marleau nous a vus. Nous avons commencé à courir, mais j'ai trébuché dans mon costume de fantôme. Cédric a voulu m'aider à me relever, mais Éric Marleau est arrivé très vite. Il nous a piqués dans le dos avec une sorte de morphine, je suppose, qui nous a endormis. Lorsque nous nous

sommes réveillés, nous étions attachés sur une chaise dans une cabane. Il nous a battus. Il voulait que nous soyons trouvés coupables du meurtre d'Adélia. Il nous a même fait signer une lettre de suicide !

— Nous avons eu très peur de mourir, mais Michel nous a sauvés. C'est un vrai héros ! dit Cédric.

Les parents remercient encore l'inspecteur pour son bon travail.

Ce soir-là, Florence et Cédric retournent chez eux et tentent de se reposer.

Aujourd'hui, ce sont les funérailles d'Adélia, c'est une journée très intense. Tous les gens de la ville de Sainte-Marguerite y assistent. Les parents d'Adélia sont assis dans le premier banc et ses amis dans le deuxième banc. Le prêtre commence à parler et tous les gens ont les larmes aux yeux. Ensuite, tous les gens se dirigent au cimetière.

— Elle va vraiment me manquer, dit Florence en pleurant

— Tu n'es pas la seule, dit Cédric, aussi avec des larmes aux yeux

— Elle était quelqu'un d'extraordinaire, elle était ma meilleure amie, je n'ai plus personne maintenant, dit Florence

— Florence, je vais être toujours là pour toi, n'oublie jamais ça ! s'exclame Cédric

Florence embrasse Cédric.

LES CASSE-TÊTES

Par les garçons de 7^eD de la classe de Mme Danika Belisle

Pavillon intermédiaire, Embrun

Écrivain-mentor : Denis Sauvé et Jean-Claude Larocque

Par un bon matin ensoleillé, où l'on peut entendre les beaux chants d'oiseaux dans les arbres, Robert, un excellent membre de la GRC, maintenant à la retraite, se dirige vers son fauteuil brun. Les rayons du soleil, passant par la fenêtre, réchauffent son siège. Il s'installe immédiatement après son bon déjeuner de crêpes au chocolat. Confortablement assis, il allume son téléviseur de 50 pouces et sélectionne son poste préféré : « Les Nouvelles de RDI ». Un jeune journaliste dans la vingtaine est en train de parler d'un crime ayant eu lieu il y a 4 ans, en 2010. Une importation d'armes illégales par une mafia inconnue. Le journaliste déclare que quelque chose de semblable est sur le point de se reproduire. Robert remarque que le jeune homme semble faire une fausse accusation, car l'image présentée sur son écran à haute définition n'est pas celle d'un criminel, mais c'est une photo de lui-même faisant partie d'un crime d'une mafia inconnue. Robert clignote des yeux et regarde une autre fois. C'est encore une illustration de lui. Il court vers sa salle de bain et se lance de l'eau dans la figure. Il retourne vers la télévision et voit encore sa photo. Robert, confus, voudrait poser des questions au journaliste à propos des images qu'il vient de voir à l'écran. Il se dépêche donc de mettre son manteau, ses souliers bruns en cuir, son chapeau et un foulard

noir. Il prend les clés de son camion Ford F-150 et se dirige vers la maison du journaliste. En arrivant à la résidence du journaliste, Robert se stationne et observe la maison de l'extérieur. Rien ne bouge. Il ne semble pas y avoir quelqu'un à l'intérieur. De plus, il ne voit pas d'auto dans l'entrée. Robert sort de son camion en s'assurant que personne ne pourra le reconnaître et cherche une façon d'entrer dans la maison. Sous une roche, il trouve une clé. Il cogne à la porte et n'obtient aucune réponse. Robert n'a pas le choix, il entre par effraction dans la maison et commence à chercher des indices pour savoir qui l'a mis dans le pétrin. Dans le salon, l'ordinateur est allumé avec un document ouvert. Il croit avoir trouvé une piste, mais le document ne donne aucune information. Il se déplace vers la cuisine et ne trouve rien d'anormal. Il aperçoit un bouillon de soupe et remarque que la soupe est encore chaude. Cela signifie que quelqu'un est aux alentours ou même dans la maison. C'est à ce moment qu'il entend un bruit très fort, venant du garage.

« C'est sûrement une voiture ! » se dit-il, surpris.

Il se dépêche et se dirige vers la fenêtre, mais trouve une note dans un tiroir disant : Port de Montréal — 19 h 56. Il prend la note et s'enfuit. Robert court vers son camion et part. Après avoir repris son souffle, il décide de contacter la GRC pour faire des recherches au sujet du message qu'il a trouvé. Il explique à l'agent de la GRC qu'il a trouvé une note. Il ne mentionne pas qu'il est entré par infraction dans la maison du journaliste. L'agent lui répond :

— Merci, Monsieur Robert.

— Je peux poursuivre l'enquête ?

— Certainement! Désormais, vous n'êtes plus à la retraite, vous travaillez maintenant à l'enquête et vous avez un nouveau partenaire, Gaëtan Tanguay.

Robert appelle Gaëtan sur son téléphone cellulaire pour lui dire de se rendre au port de Montréal immédiatement. En arrivant sur les lieux, les deux hommes se rencontrent et se présentent. Ils voient qu'il y a encore un bateau dans le port. Ils montent à bord du navire pour faire une recherche. Après avoir fouillé partout, ils se rendent à l'évidence que le navire est vide. Par contre, ils trouvent de la poudre à fusil sur le plancher du navire.

— S'il y avait des armes ici, ça ne doit pas faire longtemps qu'elles sont parties, dit Robert.

— Je suis d'accord avec toi, répond Gaëtan.

Soudain, les deux hommes observent une voiture rouge dans le stationnement qui décolle à toute vitesse. Gaëtan dit à Robert :

— Divisons-nous la tâche, je vais aller à la poursuite de la voiture.

— Tu as lu dans mes pensées. Je vais rester ici afin de trouver d'autres indices, répond Robert.

Gaëtan saute dans sa voiture et démarre vif comme l'éclair. Après dix minutes de poursuite, il aperçoit au loin un vieil entrepôt à l'intérieur duquel se dirige la voiture rouge. Tout à coup, Gaëtan voit deux hommes sortir. Un des hommes porte un veston avec des lunettes fumées et l'autre porte un masque. Ils se dirigent vers la voiture de Gaëtan. « Oh non! Ils m'ont vu! » pense-t-il. Les deux hommes tiennent une chaîne sur laquelle il y a des clous. Ils courent et l'installent devant la voiture de Gaëtan. Aussitôt, Gaëtan appuie sur la pédale pour s'enfuir, mais

ses quatre pneus restent coincés dans le piège et éclatent. Les deux hommes traînent Gaëtan hors de sa voiture et l'emportent dans le bâtiment abandonné. Ils l'attachent à une chaise et le questionnent : — Qui es-tu ? Que fais-tu ici ?

Gaëtan ne répond pas, il ne fait que mentionner qu'il est agent à la GRC. Pendant ce temps, sur le bateau, Robert trouve un local dans lequel a été reconstruit à l'identique un studio où le reportage RDI a été tourné cette même journée. Après cinq minutes de recherche pour d'autres indices, il trouve le scénario du bulletin de nouvelles. Il décide d'appeler Gaëtan. En sortant son téléphone de sa poche, il laisse tomber le scénario dans un trou d'eau. En se penchant pour le reprendre, il voit apparaître un symbole familier. Robert se demande où il a vu ce symbole auparavant. Il est curieux. Il fait une recherche sur son téléphone intelligent et trouve que c'est le symbole de la bande de rues : les Casse-Têtes. « Je savais que j'avais déjà vu ce symbole ! »

À l'entrepôt, Gaëtan réfléchit et se demande comment il va se détacher et s'enfuir. Son téléphone sonne. C'est Robert qui l'appelle pour partager ses découvertes, mais Gaëtan ne peut pas répondre. La sonnerie capte cependant l'attention des deux gardes qui lui confisquent son téléphone. Robert rappelle à nouveau, sans réponse. Il appelle une troisième fois sans succès. Il soupçonne alors que Gaëtan est en danger et que les Casse-Têtes ont dû le capturer. Il décide donc de localiser son téléphone et de se rendre à cet endroit. Aussitôt, il quitte le Port de Montréal. Une fois arrivé à l'endroit indiqué sur le téléphone, il est certain que son ami est quelque part à l'intérieur. Il

se stationne à une distance éloignée, et se dirige à pied vers l'entrée. Il ouvre la grande porte et voit les deux hommes qui s'approchent vers lui.

— Que fais-tu ici, lui demande un homme d'un ton menaçant ?

— Je fais partie de la bande des Casse-Têtes, ment Robert.

— Tu dois le prouver, répond l'homme qui porte un masque !

Robert réfléchit et montre le symbole sur le morceau de papier qu'il a trouvé sur le bateau. Les deux hommes n'ont pas l'air convaincus, mais l'un d'eux dit :

— Ah oui ! Je me souviens de son visage, il était à la télévision. Il est bel et bien membre des Casse-Têtes.

— Je viens chercher les armes, dit Robert.

Les deux hommes se regardent et lui font ensuite signe de la tête qu'il peut entrer. Nerveux, Robert entre dans l'entrepôt. Il pense au pire ; ces types pourraient le tuer. Il tente d'avoir l'air confiant et demande à voir les armes.

— Il est un peu trop tôt pour ça, dit l'un des deux hommes.

Robert observe les lieux. Il cherche son partenaire, mais il ignore que Gaëtan vient de s'enfuir. Les deux hommes paniquent en voyant que Gaëtan a disparu.

Robert devient de plus en plus nerveux. Il demande à nouveau aux deux hommes de lui remettre les armes.

— Très bien, mais avant, on doit recevoir l'argent.

Robert n'a pas d'argent et il sait que les Casse-tête doivent être en route. À ce même moment, on entend un bruit qui vient de l'extérieur. Les deux vendeurs amènent Robert dehors pour accueillir la voiture qui arrive. Ce sont les Casse-Têtes. À la grande surprise de

Robert, il voit Gaëtan sortir de la voiture, accompagné de trois autres hommes. Robert demande à Gaëtan si les Casse-Têtes lui ont fait du mal, mais il est étonné de sa réponse :

— Ils ne m'ont pas fait mal, dit Gaëtan. Ils m'ont aidé.

La prochaine phrase de Gaëtan surprend d'autant plus Robert :

— Je fais partie des Casse-Têtes depuis très longtemps.

Robert se sent trahi. Il essaie de ne pas montrer ses émotions, car ceci pourrait ruiner son plan et les deux hommes découvrirait son identité.

Les deux hommes sont confus. Ils veulent avoir leur argent et se débarrasser des armes. En regardant Gaëtan et Robert, l'un d'eux dit :

— Qui est le vrai chef de la bande des Casse-Têtes ?

— C'est moi, dit Robert, vous m'avez vu à la télévision et je vous ai montré le symbole.

Un des membres de la bande des Casse-Têtes dit :

— Tu as peut-être un symbole, mais as-tu le tatouage officiel des Casse-Têtes ?

À ce moment, tous les hommes qui accompagnent Gaëtan montrent leurs tatouages. Les deux vendeurs en ont assez et demandent simplement à Gaëtan et Robert d'entrer un code bancaire à l'ordinateur. L'un des deux hommes dit :

— Celui qui entrera le bon code sera celui qui va recevoir les armes, l'autre...

Robert fait croire aux vendeurs qu'il entre un code de banque, mais c'est en fait un message de détresse qu'il envoie à la GRC. Les deux hommes voient que la transaction n'est pas acceptée et l'attachent sur une

chaise. Gaëtan entre le bon code et les vendeurs lui remettent les armes.

— Qu'allons-nous faire avec lui? demandent les deux hommes.

— Vous pouvez vous en débarrasser, dit Gaëtan.

Robert n'en croit pas ses oreilles. Au même moment, un groupe de policiers fracassent les fenêtres et entrent dans l'entrepôt. En criant, les policiers ordonnent à Gaëtan, aux Casse-Têtes et aux deux hommes de déposer leurs armes. Ils arrêtent les vendeurs et les Casse-Têtes. Finalement, Robert est reconnu comme un héros, c'est lui qui a résolu le crime et a empêché la transaction d'armes illégales.

MAUVAISE DÉCISION

*Par les filles de 7^eB de la classe de Mme Danika Belisle
Pavillon intermédiaire, Embrun
Écrivain-mentor : Denis Sauvé et Jean-Claude Larocque*

La jeune Océane Poulin se regarde dans le miroir. Elle peigne ses cheveux bruns jusqu'à ce qu'elle soit satisfaite de son apparence, puis elle passe son collier favori autour de son cou. Suite à cela, elle se rend au bureau de son père, à pied puisque son automobile ne démarre pas. Cette situation ne fait qu'empirer sa position actuelle. Elle est déjà énormément inquiète en raison de ses examens finaux. Une fois à destination, elle demande à son père :

— Papa, pourrais-je emprunter ta voiture? La mienne est tombée en panne.

Son père secoue la tête.

— Océane, tu es capable de prendre l'autobus. De toute façon, j'ai besoin de ma voiture. L'adolescente quitte le bureau de son père. En chemin, elle croise un employé qui semble déçu, mais elle décide de ne pas laisser cela la déranger. Océane se rend misérablement à l'arrêt d'autobus et elle attend impatiemment. Lorsque l'autobus arrive, elle prend place dans le véhicule. Elle se sent intimidée, dégoûtée par les senteurs et les gens bizarres.

Un jeune homme musclé, beau et grand entre à son arrêt. Il s'assoit en face d'Océane. Elle lui fait des beaux yeux avec ses grands yeux bleus. Elle joue avec ses longs cheveux bruns pour attirer son attention. Au prochain arrêt, une vieille dame qui a de la difficulté à

marcher, entre dans l'autobus. Le beau jeune homme se lève et donne sa place à la vieille dame. Il va s'asseoir à côté d'Océane, qui devient toute rouge. Ses yeux bleus brillent comme des étoiles.

— Bonjour, je me nomme Eduardo, et toi ?

— Moi, Océane. Tu aimes prendre l'autobus ?
Moi, je déteste ! Je ne voulais pas être ici, mais mon automobile est brisée.

— Moi, ça ne me dérange pas vraiment, dit Eduardo. Je n'ai pas le choix. Je n'ai pas d'auto. Par contre, je suis mécanicien. Je pourrais réparer ta voiture.

— Oui, ça me ferait plaisir, tu pourrais venir chercher ma voiture chez moi à cette adresse ce soir.

Océane lui donne un bout de papier avec son adresse et son numéro de téléphone.

Après une longue journée d'apprentissage à l'université, Océane se rend à l'arrêt d'autobus pour retourner chez elle. Elle retrouve Eduardo assis sur la banquette arrière. Ils continuent la conversation du matin. En sortant de l'autobus, Océane se met à marcher et se sent suivie. Elle regarde aux alentours, mais il n'y a rien. Arrivée à la maison, elle trouve un papier dans son sac qui dit : « Ça s'en vient, c'est ton tour ». Paniquée, elle appelle son amie Marilou pour lui parler de la note.

— Il y avait une note... AH !

— Allô ? Tu es là ? demande Marilou.

Mais la ligne est coupée et Marilou décide de se rendre chez Océane. Son amie n'est pas là, mais elle trouve la note. Elle recherche le numéro du père d'Océane et l'appelle.

En ouvrant ses yeux, Océane est en état de choc en voyant où elle se trouve : un lieu sombre et poussiéreux avec seulement une petite lumière. En cherchant des indices, elle remarque un petit bouton près d'elle. Mains attachées derrière la chaise, elle s'étire pour le rejoindre. Lorsqu'elle appuie sur le bouton, il déclenche un diaporama sur le mur juste devant elle qui fait défiler des photos d'elle datant des douze derniers mois. Elle se pose mille questions. « Qui est cette personne ? Depuis quand me suit-elle ? Que me veut-elle ? »

À la fin du diaporama, elle crie de toutes ses forces, mais après quelques minutes, elle perd tout espoir qu'on l'entende ou qu'on la retrouve.

Pendant ce temps, son père, M. Poulin appelle la police pour les mettre au courant de l'enlèvement de sa fille. Il explique qu'il a vu dans le vidéo de la caméra de surveillance un homme masqué entrer dans la maison. La police commence immédiatement les recherches. On commence l'enquête en faisant paraître dans les médias sociaux un message pour recueillir de l'information.

M. Poulin reçoit un appel quelques jours plus tard. Son afficheur montre que celui-ci est un appel privé. Inquiet, il prend le téléphone et demande :

— Allô ? Qui est là ?

— J'ai ta fille. Si tu veux la revoir vivante, envoie-moi un million de dollars dans l'enveloppe que je t'envoie. Je veux l'argent dans 48 heures sinon...

L'inconnu lui raccroche la ligne.

Bob Gagné, un homme bien bâti, membre de la GRC spécialisé dans les enlèvements arrive avec son assistant Mathéo, spécialisé dans les fraudes et

l'informatique. Plus tard dans la journée, M. Poulin reçoit un colis. Dans une enveloppe, il y a une photo, des cheveux et un collier. La photo est celle de sa fille, de même pour les cheveux et le collier. Aussi, il y a quelque chose de gribouillé au bas de la page : « C'est maintenant à ton tour de souffrir comme tu fais souffrir les autres ! » Au même moment, M. Poulin reçoit un appel de Mathéo.

— M. Poulin, on a une bonne et une mauvaise nouvelle. Nous avons retracé celui qui vous a appelé. La mauvaise, il n'est pas celui qui a enlevé votre fille. C'est un fraudeur. Il veut vous parler, il est détenu au poste de police.

— D'accord, j'arrive.

Une heure plus tard, M. Poulin rencontre l'homme nommé Samuel. Au bout de trente minutes, M. Poulin remarque que Samuel pouvait tirer avantage de la situation à partir de l'information qu'il avait reçue dans les médias sociaux. Il avait appelé chez lui avec un numéro privé pour recevoir l'argent. Samuel est prêt à faire un marché pour retrouver qui a kidnappé Océane, parce qu'il pourrait les aider puisqu'il est spécialiste en informatique. M. Poulin parle avec les policiers et ils croient que ceci ne serait pas une mauvaise idée !

3 jours plus tôt

Dans la grange, on peut entendre des pas bruyants. Un homme surgit dans la chambre. Océane l'entend et la jeune fille est figée de peur. Il s'approche d'elle.

— Qu'est-ce qui te prend à crier ainsi ? crie-t-il en lui donnant une gifle en plein visage.

Océane a des larmes aux yeux, mais n'ose pas pleurer.

Elle s'efforce de demander :

— Qui es-tu ?

— Yvan.

— Yvan... répète-t-elle, Yvan Grégoire ?

L'homme hoche la tête. La peur de l'adolescente se change en colère. Elle s'écrie :

— Mais c'est quoi ton problème ? Tu ne peux pas...

Elle se fait couper la parole par une violente claque dans la figure. Elle se sent étourdie, une goutte de sang coule sur son visage. Océane demande à son kidnappeur :

— Pourquoi m'as-tu enlevée ?

— Je travaille pour ton père depuis déjà six ans. Au début de ma carrière, tout allait plutôt à mon goût, mais plus il me connaissait plus ça allait mal...

— Ça va. Je ne t'ai pas demandé de me raconter ta vie, dit Océane qui s'impatiente.

— Arrête de me parler sur ce ton ! crie-t-il.

Océane comprend maintenant que ceci n'est pas une blague, mais un conflit sérieux. Elle s'excuse immédiatement.

— Bon, reprend Yvan, je travaillais plusieurs heures de surplus sans récompense, mais ce n'est que le début. Plus tard, nous avons... ou plutôt j'ai développé une drogue révolutionnaire. Nous avons changé le monde comme tu l'as sûrement vu dans toutes les publicités de ton père. Et voilà le problème... ton père a toujours eu une vie facile. Il a eu tout le crédit et le succès que JE méritais. Mes inventions ne sont connues que sous son nom, alors, je prends ma revanche...

Après avoir examiné la photo envoyée par le kidnappeur, Samuel remarque un indice plutôt intéressant : un rétroprojecteur. En l'examinant

davantage, il découvre le code de l'appareil qui est indiqué sur le côté. Il en fait part à Bob qui peut faire des recherches afin de trouver où le kidnappeur a fait ses achats. Finalement, c'est au magasin Aux Électros. Bob et son assistant vont y faire une visite pour trouver d'autres indices. Ils demandent à la caissière la date de l'achat du ce rétroprojecteur et qui a fait l'achat.

Après avoir recueilli les informations, Bob connaît le nom du kidnappeur et son adresse. Il est prêt à retrouver la jeune fille.

Arrivé à l'adresse, il voit une petite voiture rouge quitter l'entrée de la maison. Il soupçonne que c'est le ravisseur qui se dirige à l'endroit où se trouve Océane. En suivant cette voiture discrètement, il se retrouve bientôt dans un boisé sombre. Bob longe un petit sentier qui se rend vers une grange. « Cette grange est sûrement abandonnée », se dit-il. Elle a l'air malpropre et mal entretenue. Bob décide alors d'appeler pour des renforts. Peu de temps après, les policiers arrivent. L'un d'eux crie :

— Sortez! On sait que vous êtes là!

Aucun bruit, seulement le vent qui fait danser les branches et les petits sifflements d'oiseaux. Quelques minutes après, les policiers décident d'entrer pour découvrir ce qu'il y a à l'intérieur. Dès leur entrée, ils entendent des pas l'arrière du bâtiment. Ils se dirigent vers le bruit et trouvent une fenêtre entre-ouverte. Ils voient des traces à l'extérieur de la fenêtre et décident de les suivre. De son côté, Bob entend des cris pas très loin de la grange. Il se faufile rapidement vers l'endroit. Il trouve le même véhicule rouge qu'il a suivi plus tôt. Près de celui-ci, il aperçoit un homme avec Océane. Il fait tout de suite appel aux policiers qui

arrivent aussitôt et crient :

— Vous êtes en état d'arrestation !

Le jeune homme se retourne vers les policiers avec un visage effrayé. Il saute dans sa voiture laissant Océane avec les policiers. Ces derniers s'empressent d'aller l'aider alors que d'autres se précipitent à leur voiture pour intercepter le véhicule rouge. La poursuite n'est pas longue et le kidnappeur se fait arrêter. Pendant ce temps, Océane, tremblante de peur, sort de la forêt avec Bob. Elle aperçoit son père et accourt dans ses bras.

Quelques semaines plus tard, l'inspecteur Bob Gagné se rend au centre de police avec le rapport d'enquête. Rendu là, il téléphone Océane :

— Bonjour, Océane, ici l'inspecteur Bob Gagné. J'ai recueilli toute l'information au sujet de l'enlèvement et je suis prêt à vous rencontrer à mon bureau pour tout vous expliquer.

— D'accord, je serai là dans une heure avec mon père.

Quelques minutes plus tard, Océane prend son sac à main, son manteau blanc et gris en laine et démarre sa nouvelle voiture en compagnie de son père. Ils entrent et sont accueillis par l'inspecteur Bob Gagné.

— Vous avez de l'information pour nous ? demande le père.

— En effet, M. Poulin, l'homme qui a kidnappé votre fille se nomme Yvan Grégoire, un de vos employés, je crois. Il n'avait pas de dossier criminel avant cet enlèvement. Il a kidnappé votre fille pour vous rendre malheureux. Il voulait se venger. Il a comparu devant le juge de paix et il devra rester en prison jusqu'à son procès.

— Je pense qu'il le mérite vraiment, dit Océane.

— Avez-vous des nouvelles de Samuel? demande M. Poulin.

— Oui, le juge a tenu compte de sa collaboration dans ce dossier et sa peine a été réduite. Pour l'instant, il est libre, par contre, il doit faire beaucoup de travaux communautaires.

— Merci pour tout, dit Océane.

— Merci, c'est grâce à vous qu'on a retrouvé ma fille, je vous en suis très reconnaissant, dit M. Poulin

Un an et demi plus tard.

Océane et son père se rendent en cour pour répondre à plusieurs questions. Le juge n'est pas convaincu qu'Yvan a vraiment commis le crime et n'a d'autres choix que de le déclarer non coupable. Océane ne peut s'empêcher de crier à tue-tête :

— Non, c'est injuste! C'est lui le vrai coupable!

Océane se réveille en sursaut. Elle est couchée dans un lit d'hôpital.

— N'ayez pas peur, Mademoiselle. Vous étiez dans le coma depuis plusieurs semaines. Vous avez pris une surdose de médicaments pour gérer votre stress, dit le docteur d'un ton rassurant

— Vraiment? dit-elle, effrayée et encore endormie. J'ignorais l'effet de ces médicaments. Elle peut lire le nom sur le sarrau du docteur et voit qu'il se prénomme Yvan. Il s'approche pour prendre sa température.

— Ne me touchez pas! Ne me touchez pas! crie-t-elle.

— Qu'est-ce qu'il y a? demande le docteur.

— C'est vous qui m'avez kidnappée! répond Océane.

— N'oubliez pas que vous venez de vous réveiller

d'un long coma, répondit doucement Yvan.
— Je suis sûre que c'est vous qui m'avez kidnappée!
reprend-elle.

— Reposez-vous, Mademoiselle. Ça doit être encore
l'effet des médicaments que vous avez pris, dit Yvan.

Océane se réveille tranquillement et reprend ses
esprits. Toutes les images lui reviennent : Eduardo,
l'autobus, Yvan, Samuel, Bob, la grange, la note, son
père... Elle comprend alors que toute cette histoire
n'était qu'un mauvais rêve.

VIRUS 53X

Par les garçons de 7^eB de la classe de Mme Danika Belisle

Pavillon intermédiaire, Embrun

Écrivain-mentor : Denis Sauvé et Jean-Claude Larocque

Une foule scande des cris d'encouragement et un annonceur se fait entendre :

— Bonjour et bienvenue à la grande finale de patinage de vitesse courte piste des Olympiques d'hiver de Sotchi! Les quatre coureurs sont : Bob King, des États-Unis, Adolf Heinz, de l'Allemagne, Charles Hamelin, du Canada et Dimitri Poutine, de la Russie.

La foule en délire crie le nom du dernier coureur. Le coup de feu se fait entendre et les quatre coureurs s'élancent. L'annonceur poursuit :

— Bob King prend une bonne avance avec son départ... mais hélas! Il trébuche! Dimitri le dépasse et prend maintenant une longue avance sur les autres compétiteurs. La course tire à sa fin. Dimitri semble perdre de l'énergie. Adolf Heinz le rattrape ainsi que Charles Hamelin... Que se passe-t-il? Oh! C'est Dimitri qui réussit à passer la ligne d'arrivée le premier, mais de justesse.

Igor Poutine, chef policier de la sécurité des Jeux olympiques de Sotchi 2014, qui regardait attentivement la course de son frère Dimitri, remarque qu'il n'agit pas normalement et cela éveille des soupçons chez lui. Il rejoint son frère et le félicite. Il voit bien que son frère n'a pas retrouvé toute son énergie.

Dimitri se rend chez lui pour prendre un repas avant

de se coucher. Le lendemain, il déjeune et lorsqu'il sort de son appartement, il se fait accueillir par une grande foule d'admirateurs, des journalistes et son frère Igor. Les journalistes l'accueillent avec leurs mille et une questions. La question qui revient le plus souvent est :

— Que s'est-il passé durant la course ?

Dimitri répond toujours :

— J'ai mal dormi avant la course.

Après avoir signé des autographes, Dimitri part prendre un repas avec son frère qui l'interpelle :

— Que s'est-il passé ?

Dimitri répond :

— Je vais te l'avouer... je ne le sais pas plus que toi.

Dimitri arrive à la grande cérémonie, où il y a des feux d'artifice et les drapeaux des gagnants. La remise des médailles commence et Dimitri se retrouve sur la plus haute marche du podium. À sa droite, Adolf, un homme bien bâti à la tête lisse reçoit la médaille d'argent. À sa gauche, Charles Hamelin, un autre homme bien bâti à la chevelure noire et bouclée reçoit celle de bronze. Lorsque vient le tour de Dimitri, il tombe en bas du podium et s'évanouit. Igor accourt sur l'estrade et est bouleversé de voir son frère dans un tel état. Il sait que quelque chose de louche vient de se passer. Dimitri est transféré immédiatement à l'hôpital. Tout en accompagnant son frère, Igor sait qu'il aura à mener une enquête.

À l'hôpital, Igor s'inquiète pour son frère. Il se promène d'un bout à l'autre du corridor. Il veut commencer son enquête, mais il ne veut pas quitter son frère. Il décide d'appeler son assistante pour de l'aide. Trente minutes plus tard, elle se présente à l'hôpital.

— Bonjour Alexandra, dit Igor. Merci d'être venue aussi rapidement.

Alexandra Popov est une très, très belle jeune femme de 25 ans avec de longs cheveux roux. Elle est grande et a de très belles dents.

— Je suis désolée d'apprendre ce qui vient d'arriver à votre frère, dit Alexandra chaleureusement. Je vais commencer l'enquête en me dirigeant tout de suite au vestiaire des athlètes pour trouver des indices.

En arrivant sur les lieux, elle se dirige immédiatement vers les douches, mais elle ne voit rien d'anormal. Elle se rend ensuite au casier de Dimitri. Elle ouvre la porte et se met à fouiller. Sur son chandail de compétition, elle trouve des cheveux noirs frisés. Alexandra place délicatement les cheveux dans un petit sac de plastique et le rapporte à l'hôpital.

Pendant ce temps, Igor discute avec un médecin au sujet de Dimitri :

— Que pouvez-vous me dire au sujet de l'état de santé de mon frère ? Va-t-il survivre ? demande Igor.

— Nous ne sommes pas certains de connaître les raisons de son état. Nous allons analyser son sang et faire plusieurs tests.

Igor se fâche. Alexandra Popov entre dans l'hôpital pour voir son chef et lui donne l'indice qu'elle a trouvé dans le vestiaire des athlètes. Igor lui demande ensuite d'aller inspecter dans le village olympique pour essayer de trouver d'autres indices.

Rendue au village olympique, elle se demande à quel endroit chercher. Elle décide d'aller fouiller dans la chambre de Dimitri, mais les portes sont verrouillées. Elle se rend au bureau de l'hôtel. Puisqu'elle est policière, elle réussit à obtenir la permission d'avoir la

clé maîtresse. Quand elle se rend au cinquième étage de l'hôtel, où se trouve la chambre de Dimitri, elle débarre la porte et entre discrètement. Elle commence à chercher partout. « Il doit bien y avoir quelque chose ici qui puisse m'aider », pense-t-elle. Elle fouille dans tous les endroits. Presque découragée, elle passe la main sous l'oreiller et trouve une seringue. Alexandra appelle Igor :

— Igor, j'ai trouvé une seringue dans la chambre de Dimitri.

— Une seringue ! Il a donc peut-être été injecté avec une substance douteuse ! Merci Alexandra. Essaie de trouver autre chose si tu peux et rencontre-moi au laboratoire scientifique de l'hôpital, répond Igor.

Au moment où Alexandra termine son appel, elle remarque qu'il y a un verre sur le comptoir de la cuisine. En l'observant de plus près, elle y voit des traces de doigts. Elle dépose ces deux indices dans un sac et se rend au laboratoire scientifique. Elle donne un compte-rendu à Igor qui remet les indices aux scientifiques pour les faire analyser. Pendant ce temps, Igor et Alexandra se parlent :

— Merci de ton excellent travail, Alexandra.

— Il n'y a pas de quoi. Comment va Dimitri ?

— Les médecins n'ont rien trouvé et il est encore inconscient.

À ce moment, les scientifiques se rapprochent d'eux.

— Il n'y avait pas d'empreintes sur la seringue, mais nous sommes en train d'analyser celles trouvées sur le verre, dit le scientifique.

L'autre scientifique explique :

— Nous avons trouvé la présence du virus 53X dans la seringue. Nous croyons que votre frère a été infecté.

Surpris par la nouvelle, Igor se précipite à la chambre de son frère pour le regarder de plus près. En effet, il voit une petite rougeur sur la main de Dimitri. Les scientifiques entrent dans la chambre pour lui donner plus de renseignements :

— Votre frère est infecté avec le virus. C'est pour ça qu'il s'est évanoui lors de la cérémonie de remise des médailles. Il a dû être infecté environ 14 heures auparavant donc un peu avant la course. Les gens atteints de ce virus ont une moyenne de 53 heures à vivre.

— Dimitri s'est évanoui il y a environ 10 heures, dit Igor.

— Donc ça fait 24 heures qu'il s'est fait injecter le virus. Il lui reste peut-être 29 heures à vivre...

À ce moment, Alexandra entre dans la chambre de Dimitri à toute vitesse :

— Les empreintes digitales trouvées sur le verre sont celles de Charles Hamelin!

— Envoyez des policiers à sa recherche tout de suite, dit Igor! Alexandra, il faut savoir ce qui s'est passé juste avant la course.

— Oui, patron, je vais aller visionner la vidéo de la pratique des athlètes juste avant la course.

Alexandra se rend à l'aréna pour obtenir les vidéos. Elle observe ce qui s'était passé.

24 heures plus tôt...

Adolf, Charles, Dimitri et Bob s'entraînent à la patinoire avant la grande course. Durant l'entraînement, on aperçoit Adolf qui décide de partir avant les autres. Lorsque Bob et Dimitri prennent leur tour pour patiner, Charles demande à son entraîneur :

— Où est parti Adolf?

— Aux toilettes.

Charles patine à son tour. Quelques minutes plus tard, Adolf revient avec des breuvages. Après une grande séance d'entraînement, les garçons prennent une pause pour se réhydrater. Bob King, l'américain, quitte la patinoire avant les autres. Dimitri est prêt à partir. Il ne se sent pas très bien, mais c'est probablement parce qu'il a faim. Son entraîneur lui dit qu'ils vont dîner à son restaurant préféré en présence de son frère avant la grande course. Tous les coureurs quittent l'aréna et Alexandra arrête le visionnement de la vidéo.

De retour à l'hôpital...

Igor discute avec les policiers pour savoir s'ils ont trouvé Charles Hamelin. À la grande surprise de tout le monde, Adolf Heinz arrive dans le couloir. Un garde de sécurité est là pour assurer le bien-être de tous les patients. Le garde demande à Adolf qui il est.

— Mon nom est Adolf Heinz, répond-il d'une voix douce. Je suis un autre patineur olympique. Je viens voir si Dimitri va mieux.

Le garde laisse Adolf aller dans la chambre d'hôpital de Dimitri. En se rendant dans la chambre située à l'autre bout de l'hôpital, plusieurs personnes reconnaissent Adolf et lui demandent des signatures et des photos. Il arrive enfin dans la chambre de Dimitri. Il voit qu'Igor est debout à côté du lit de son frère. Adolf remarque que Dimitri a les yeux fermés; il est encore inconscient. Le docteur explique à Adolf que la santé de Dimitri détériore de plus en plus. Adolf demande alors au médecin :

— Combien d'heures lui reste-t-il à vivre?

Cette question éveille les soupçons d'Igor. Avant que le médecin puisse lui répondre, Igor lui coupe la parole et décide de lui tendre un piège :

— Adolf, on a identifié tes empreintes sur la seringue qu'on a trouvée sur la scène du crime.

Adolf, stupéfait, lui répond aussitôt :

— C'est impossible, je portais des gants!

Adolf se rend compte qu'il vient juste de se dénoncer. Maintenant, Igor Poutine connaît l'identité du criminel et quelques pas pour se rapprocher d'Adolf. Ce dernier réagit tout de suite et commence à fuir. Adolf aperçoit une intersection dans les corridors, il décide de tourner à droite. Au même moment, il entre en collision avec Alexandra qui revenait vers la chambre de Dimitri. Igor rejoint rapidement Adolf et Alexandra qui sont tous les deux écroulés sur le sol. Igor menotte Adolf et aide Alexandra à se relever. Igor lui demande d'appeler les policiers pour les prévenir qu'ils ont capturé le criminel, Adolf Heinz! Igor et Alexandra, son assistante, accompagnent le criminel vers l'auto-patrouille afin qu'il soit escorté vers le poste de police. Une fois Adolf dans l'auto, Igor se tourne vers Alexandra et lui dit en souriant :

— Bon travail, nous avons attrapé le coupable.

Alexandra lui réplique d'un ton bas :

— Mais pourquoi ce sourire, l'antidote à la maladie de ton frère n'a pas été trouvé. Si nous voulons une vraie fin à cette enquête, notre objectif est de guérir ton frère. Pendant ce temps, Charles Hamelin décide d'aller fouiller chez Adolf. Avec un peu de chance, il pourra se faire remercier pour avoir contribué à l'enquête. Charles se dit : « Mais où vais-je trouver l'information au sujet de l'adresse d'Adolf? » Quelques minutes plus

tard, une idée lui vient d'aller chercher pour le dossier d'Adolf au conseil d'administration des Olympiques. Alors, le jeune homme se précipite vers le bureau. Une fois rendu dans la pièce, Charles fouille, trouve le dossier d'Adolf et repère son adresse : 145, rue Marila, chambre 32. L'athlète se précipite vers l'adresse et se retrouve devant la résidence d'Adolf Heinz. Une fois dans l'appartement, Charles commence à chercher dans la salle. Il ouvre chaque tiroir, mais rien hors de l'ordinaire n'attire son attention. Charles se dirige vers le lit et jette les couvertures par terre. Il lève les deux oreillers et les secoue de toutes ses forces. Tout à coup, une bouteille de petite taille et de forme bizarre tombe d'un des oreillers. Sur l'objet étrange, il est écrit : Antidote-53X. À cet instant, Charles réalise qu'il est en possession de l'antidote du virus qu'a contracté Dimitri. Il sort donc son téléphone cellulaire et compose le numéro d'Igor pour lui raconter la bonne nouvelle. Igor répond :

— Oui allo ?

— Oui, M. Poutine ? Ici Charles Hamelin. Je sais que vous êtes à ma recherche, mais j'ai l'antidote pour guérir votre frère Dimitri.

— Ah ! Merci M. Hamelin. Vous n'avez aucune idée à quel point je suis content d'apprendre cela. Il ne lui reste qu'une heure à vivre. Rendez-vous immédiatement à l'hôpital.

— J'arrive tout de suite !

Charles monte à bord de son véhicule et se dirige vers l'hôpital à toute vitesse. Une fois rendu, Charles entre dans la chambre de Dimitri, l'antidote en main. Il aperçoit Igor qui lui donne tout de suite la permission d'administrer l'antidote à son frère. Charles ouvre

lentement la bouche de Dimitri et laisse tomber le liquide. Igor et Charles attendent avec impatience. Après quelques instants, Dimitri Poutine se réveille de son coma. Igor se lance vers son frère et le serre très fort dans ses bras.

— Que m'est-il arrivé ? Demande Dimitri.

— Adolf Heinz t'a infecté avec un virus nommé 53X et tu es tombé inconscient avec 53 heures à vivre, dit Charles. J'ai trouvé l'antidote dans sa maison et je te l'ai donné.

En signe de reconnaissance, Charles et Dimitri échangent leurs médailles. Dimitri, épuisé et encore sous l'effet des médicaments se rendort. Les deux hommes le laissent reprendre ses forces.

En sortant de l'hôpital, Igor demande à Charles :

— Où as-tu trouvé l'antidote ?

— Dans la demeure d'Adolf.

— Mais où as-tu trouvé l'adresse ?

— Je me suis infiltré dans le bureau du conseil d'administration des Olympiques et j'ai trouvé le dossier d'Adolf... Vais-je aller en prison ?

— Certainement pas !

NOUS AVONS UN 134, 10-04

*Par les garçons de 7^e de la classe de M. Éric M. Parent
École La Citadelle, Cornwall
Écrivain-mentor : Jean-Claude Larocque et Denis Sauvé*

«Maintenant, et pour cette semaine seulement, nous sommes très fiers de vous présenter ce célèbre tableau en provenance du Louvre à Paris! » s'exclama le directeur du musée.

Il examina le tableau, stupéfait par sa beauté et estomaqué par sa valeur. Il quitta le musée et retourna chez lui pour se préparer pour le spectacle. Il doit se rendre au Vieux-Port de Montréal pour le spectacle du Cirque du Soleil. Une fois arrivé, il prit sa place et fixa un regard sur sa future victime. Il est désormais convaincu de ce qu'il doit faire. Le temps presse.

Michel Lebrun, l'homme mystérieux, est toujours tiré à quatre épingles. Il est un collectionneur de tableaux célèbres. Sa figure grassouillette est bronzée, résultat de plusieurs croisières dans les Caraïbes.

Deux heures auparavant, il avait lu dans la Presse que des œuvres d'art venant du Louvre étaient prêtées au Musée des Beaux-Arts de Montréal. Il est passionné des œuvres d'art et est prêt à tout faire pour les collectionner. Il a également découvert dans sa lecture qu'une œuvre avait disparu et que l'enquêteur chargé de l'enquête se nommait Serge Major. Toujours dans le même article, la journaliste l'avait questionné sur les événements :

- Pourriez-vous nous dire ce qui est arrivé?
- Quelqu'un a volé une œuvre appartenant au

Louvre. On ne sait pas qui, mais on sait qu'il a fait appel à une équipe spécialisée afin de déjouer le système de sécurité. L'enquête suit son cours.

Alors que Serge est en route vers son domicile après une longue journée de labeur, son téléphone portable sonne :

— Serge Major à l'appareil.

— Serge, nous avons besoin de vous au quai Jacques-Cartier, rue de la Commune Est, dans le Vieux-Port, dit Paul Larivière. Quelque chose ne va pas. Nous allons vous donner les détails à votre arrivée.

— N'est-ce pas là où est érigé le Cirque du Soleil ?

— Affirmatif sergent !

— J'y vais tout de suite. 10-4 !

Immédiatement, Serge Major met en marche ses gyrophares afin de se rendre à destination le plus rapidement possible, car c'est l'heure de pointe sur l'île de Montréal et les voitures sont alignées pare-chocs à pare-chocs sur l'autoroute Décarie.

Après avoir zigzagué à travers des nombreux obstacles de la métropole, Serge arrive finalement au pied de la majestueuse tente jaune et bleu, symbole du Cirque du Soleil. Il demande alors :

— Expliquez-moi ce qui s'est passé ?

— Eh bien, Serge, durant la première partie du spectacle, Jia Liu était là pour présenter son numéro de contorsion.

— Oui, et alors ?

— Et bien, elle n'était plus là pour la deuxième partie du spectacle. On l'a cherchée partout. Elle a disparu, personne ne peut la trouver. On pense qu'elle a été enlevée, car ce n'est pas dans son habitude de s'absenter

ainsi en plein cœur d'une représentation.

— Un deuxième enlèvement dans la même journée ? Ceci est très étrange ! Peut-être que quelqu'un a vu Liu quitter les lieux ? demande Serge.

— D'accord Serge, allons interroger tous les membres du personnel.

Les deux policiers entrent sous le chapiteau pour s'informer sur l'enlèvement.

— Avez-vous vu Jia Liu ? demande Serge.

— Oui, répond le témoin, j'étais dans la salle de bain et j'ai regardé par la fenêtre. Jia Liu était dans une voiture. Elle était accompagnée de deux hommes. Elle a été forcée d'entrer dans la voiture. Ensuite, ils sont partis à toute vitesse.

— Merci pour votre aide. Est-ce que vous pouvez nous dire de quelle couleur était la voiture des ravisseurs ?

— C'était un sport utilitaire blanc.

Serge se retourne en direction de son partenaire et lui demande :

— Paul, ça va ? Tu n'es pas dans ton assiette ?

— Euh... oui, je pense à la... contorsionniste... et les enlèvements... je dois partir... au revoir...

— D'accord, on se revoit.

Serge retourne chez lui après cette longue journée de travail et s'endort rapidement.

Le lendemain matin, Serge se réveille à la sonnerie de son téléphone, une heure plus tôt que son heure habituelle.

— Serge Major à l'appareil...

Il répond sur un ton teinté de fatigue. Son superviseur l'informe qu'il est affecté à l'enquête du vol de l'œuvre survenu la veille à Musée des Beaux-Arts et qu'il y

est attendu. À son arrivée au musée, Serge rencontre Mme Angèle Leblanc qui l'attend à la porte de l'entrée. Elle porte une robe noire, ses cheveux foncés sont attachés en tresse et elle chausse des talons hauts. Ses lunettes carrées noires lui donnent un air sophistiqué.

— Bonjour, Monsieur Major, mon nom est Angèle Leblanc, je suis la directrice du musée. J'attendais avec impatience votre visite.

En lui serrant la main il lui dit :

— Serge Major, je suis chargé de l'enquête.

— Suivez-moi, s'il vous plaît, je vais vous accompagner sur les lieux.

En entrant dans une grande salle, elle lui annonce :

— C'est ici qu'un garde de sécurité a constaté que le tableau avait disparu.

— Selon nous, le vol a été commis par quelqu'un qui est entré par la bouche d'aération, car on a retrouvé le grillage sur le sol à l'extérieur du bâtiment. Le voleur est sûrement un professionnel doté d'une très grande flexibilité. Il faut être un vrai contorsionniste pour être en mesure de déjouer notre système de sécurité.

L'enquêteur ne peut s'empêcher de penser à l'enlèvement de la contorsionniste du Cirque du Soleil survenu plus tôt la veille. Une fois retourné au poste, il demande que l'on entame une recherche concernant Jia Liu. Il est urgent de la retrouver.

Serge et trois autres détectives sont rassemblés autour d'un tableau avec tous les indices étalés en ordre chronologique. Finalement, ils ont un premier suspect : Jia Liu. On en vient rapidement à la conclusion qu'il n'y a pas d'autres suspects pour le moment. Mais pourquoi aurait-elle commis ce crime ? Il devient évident que les recherches pour la

retrouver deviennent la priorité des enquêteurs. Le temps presse.

Deux jours plus tard, une jeune femme appelle au bureau d'un exterminateur, car il y a une odeur désagréable dans sa maison; probablement une bestiole morte sous le patio. Arrivé à destination, l'exterminateur sort de sa fourgonnette, sort son équipement et cogne à la porte.

Elle lui ouvre la porte de son domicile et dit :

— La puanteur est infernale, je crois que ça vient de sous le patio.

Il marche jusqu'à l'endroit désigné par la propriétaire et s'accroupit et rampe sous le patio. Tout en combattant les toiles d'araignées, il découvre un chandail rouge, le prend dans ses mains et, à la lueur de sa lampe de poche il peut lire : « Cirque du Soleil ».

Quelques mètres plus loin, pour sa plus grande frayeur, il découvre un cadavre. Il rebrousse rapidement chemin en se heurtant la tête contre les planches de bois. Il attrape son téléphone portable et appelle le 911. Témoin de la scène qui vient de dérouler sous ses yeux, la jeune femme devient hystérique :

— Il y a un ca... cadavre sous... sous mon patio !

— Oui, madame, sous votre patio.

Arrivés sur les lieux, les policiers interrogent l'exterminateur et la jeune femme. Quand les agents spécialisés dans l'analyse de la scène du crime ont finalement récupéré le cadavre, un agent constate que la victime porte un bracelet avec le symbole du Cirque du Soleil sur lequel on peut lire : Jia Liu.

Le corps de la jeune victime a été transporté à la morgue pour effectuer une autopsie et déterminer

la cause du décès. Après examen, le médecin légiste affirme aux autorités que la jeune femme a été poignardée à plusieurs reprises. Les deux enquêteurs Serge et Paul semblent bouleversés par cette nouvelle. L'enquête est de retour à la case départ. Quelqu'un d'autre est donc responsable et il faut le démasquer au plus vite.

— Je n'ai pas de suspect pour l'instant, mais je crois qu'il y a un lien entre la mort de cette jeune fille et le vol au Musée des Beaux-Arts. Qu'en penses-tu, Paul ?

— Qu'est-ce qui te fait croire cela ?

— Eh bien, la jeune contorsionniste est enlevée et elle disparaît. Le même jour, on vole un tableau au musée. C'est sûrement l'œuvre de quelqu'un de très agile et très flexible, a dit la directrice du Musée. Ensuite, on retrouve morte une personne très agile et très flexible. C'est logique, non ?

Serge remarque alors que Paul est mal à l'aise et il lui demande :

— Est-ce que tout va bien, Paul ?

— Oui, oui... tout va bien pourquoi ? répond Paul d'un ton maladroit.

— Tu n'es pas toi même... Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Rien... rien, je me demande simplement, qui est responsable de ce dégât et où est ce fameux tableau ?

— Le tableau est sûrement entre les mains sanglantes de la personne qui a fait ceci. Ainsi, notre seule option pour l'instant est de retrouver le tableau, ce qui nous mènera sans aucun doute sur les traces du meurtrier, ou inversement.

— Je pense que tu as raison. Poursuivons nos recherches !

L'enquête suit son cours et Serge tente de trouver

tous les indices possibles pour l'aider à résoudre cette affaire. Il en vient à la conclusion qu'il y a un lien direct entre le tueur et l'œuvre volée.

Après quelques semaines de recherches exhaustives, il soupçonne de plus en plus Michel Lebrun. Ce collectionneur pourrait avoir un lien avec cette histoire, car il est doté d'une mauvaise réputation dans le monde des Beaux-Arts. Surtout lorsqu'il est question de se procurer un nouveau tableau. Les rumeurs courent à son sujet sur le fait qu'il utilise parfois des méthodes peu morales pour obtenir ce qu'il désire.

Serge décide de faire sa propre enquête sans en parler à Paul. Une semaine plus tard, caché dans sa voiture, à sa grande surprise il aperçoit Paul qui entre dans la boutique du collectionneur.

« Qu'est-ce qu'il peut bien faire là à cette heure-ci ? »

Serge décide de le suivre jusqu'à la boutique. Paul ouvre la porte d'un vigoureux coup de pied, sort son fusil et se dirige vers Michel. Toujours en pointant son arme en direction du collectionneur, il lui demande de façon agressive

— Dis-moi où est la peinture ou bien tu es un homme mort !

— Jamais !

Sans attendre, Paul lui tire une balle dans la jambe. Michel tombe en hurlant de douleur :

— Je vais te le demander encore une fois : où as-tu caché l'œuvre ?

— J'aime mieux mourir ! Tu ne le sauras jamais !

À ce moment, Serge tente de désarmer Paul. Celui-ci se retourne et tire un coup en direction de Serge, mais il le rate. Serge fait feu à son tour et atteint l'épaule de

Paul qui tombe sur le sol et perd connaissance.

Paul et Michel sont conduits à l'infirmierie pour recevoir les premiers soins. Serge leur rend visite pour connaître tout le fond de l'histoire. Il demande à Michel :

— Pourquoi avez-vous volé la peinture, et pourquoi avoir tué Jia Liu ?

— C'est lui qui m'a forcé à voler la peinture. Si je refusais, il aurait tué ma famille ; je n'avais pas le choix !

— Alors, pourquoi Paul voulait-il te tuer ?

— Il voulait me faire disparaître, car je refusais de lui donner la peinture. C'était la seule façon que j'avais de rester en vie.

— Et Jia Liu dans tout ça ?

— Elle a été enlevée pour voler le tableau ; elle seule pouvait accomplir ces acrobaties, c'est tout.

— Je comprends tout maintenant.

Serge observe toutes les preuves qu'il a réunies contre son partenaire. Encore maintenant, il a du mal à croire que son collègue, un très bon détective, puisse être capable d'une telle chose. Il se dirige à la salle où Paul est détenu. Il laisse tomber tous les documents sur le pupitre devant lui.

— Paul, la contorsionniste Jia Liu, était ma fille adoptive. J'espère que tu passeras le reste de ta vie en prison.

Serge se rend à la salle mortuaire où est exposée sa fille. Il se rend au pied du cercueil et récite une prière. Il verse une larme, fait le signe de la croix et lui dit au revoir pour la dernière fois.

LAFONTAINE DANS LA FONTAINE

Par les filles de 7^e de la classe de M. Éric M. Parent

École La Citadelle, Cornwall

Écrivain-mentor : Jean-Claude Larocque et Denis Sauvé

La voix claire, et féminine retentit dans l'interphone, pour nous avertir de nous préparer pour la descente.

— On atterrit dans dix minutes. N'oubliez pas vos effets personnels. Merci d'avoir choisi Air Canada et passez une belle journée, dit l'agent de bord.

L'avion de Air Canada était assez beau, avec des sièges bleus comportant un téléviseur à l'arrière de l'appuie-tête. Les hublots étaient assez grands pour que les passagers puissent voir le ciel en se penchant la tête. Les agents de bord étaient polis, sophistiqués, patients et donnaient un excellent service.

Le voyage en Italie était terminé, la semaine de relâche du mois de mars se terminerait dans trois jours, et le couple d'Ottawa, Josée et Érik Lafontaine avec leur jeune fils de trois ans, Jacob, étaient très fatigués. Le voyage de huit heures était long et fatigant. Aussitôt que Josée, Érik et Jacob arriveront à la maison, ils se coucheront. Jacob est déjà endormi à côté de Josée, mais Érik commence un travail pour lundi.

Quand l'avion atterrit à l'aéroport d'Ottawa, Jacob est avec son père et il se rend à la gigantesque fontaine au centre de l'aéroport.

— Érik, je vais aller vérifier dehors si un taxi est arrivé, d'accord. Garde Jacob, dit Josée à Érik.

Josée se dirige vers la porte. Elle remarque le grand nombre de personnes qu'il y a à sept heures du

matin. C'est une belle journée, le soleil brille. Elle peut entendre le chant mélodieux des oiseaux. Josée cherche un taxi, mais n'en trouve aucun. Elle se tourne pour ouvrir la porte et entre dans l'édifice, quand un grand nombre de personnes sortent de l'aéroport en courant. Au même moment, une alarme stridente se fait entendre. Josée a commencé à paniquer. L'alarme d'incendie est déclenchée.

L'agent Eugène déteste être dérangé à sept heures pour une enquête. Mais, comme détective en chef du poste de police d'Ottawa, il se doit d'y aller. Quand il arrive à l'aéroport, il aperçoit le ruban jaune de sécurité qui contourne la porte qui empêche les personnes non autorisées d'entrer. Lorsqu'il entre, il voit des investigateurs et plusieurs policiers qui gardent la porte. Eugène se dirige vers un groupe de policiers pour demander ce qui se passe, mais quelque chose attire son attention : un objet rouge dans la fontaine au milieu de la salle. Eugène se dirige vers la fontaine et voit le jeune garçon d'environ trois ans qui flotte, la tête immergée. Il porte un chandail rouge, a les cheveux brun pâle avec des reflets roux. Ses yeux sont fermés. Eugène se tourne vers un ambulancier, en criant :

— Par ici ! Vite ! il y a un enfant dans la fontaine !

Deux ambulanciers tirent l'enfant de l'eau, un autre vérifie son pouls. Il fronce les sourcils. L'agent Eugène ferme les yeux. L'enfant est mort...

Josée cherchait Érik et Jacob. Elle voit Érik seul dans la foule. Son cœur arrête de battre, Josée court vers son mari et lui dit :

— Érik ! Où est Jacob ? Où est notre fils ?

— Tu m’as dit que tu prenais Jacob avec toi. Il a couru vers toi, où est notre fils ?

Leurs cœurs battent de plus en plus vite. Des larmes se forment dans les yeux de Josée. Son fils est perdu, elle doit le retrouver. Le couple cherche leur enfant. Ils courent partout dans la foule. Josée devient très inquiète. Elle marche avec son mari et dit :

— L’agent là-bas cherche ce qui a déclenché l’alarme. On pourrait lui demander s’il peut nous aider à retrouver notre fils.

— NON ! On n’a pas besoin d’aide ! Viens, on va le trouver nous-mêmes ! dit le mari de façon agressive.

— Regarde Érik ! Je m’en fiche de ce que tu penses, mais je veux le plus d’aide possible ! répond la femme en colère.

Josée marche vers l’agent Eugène.

— Est-ce que je peux vous aider, madame ? demanda Eugène avec un carnet dans ses mains laissant voir une belle écriture cursive.

— Oui, j’ai besoin de votre aide pour retrouver notre fils !

— Pouvez-vous me le décrire, dit l’agent Eugène ?

Alors Érik se rapproche de l’agent et le regarde en colère.

— Il a des cheveux brun pâle avec des reflets rouges, il portait un chandail rouge sur lequel il y avait un ours noir, dit Josée.

— Bien, autre chose ?

— Non, pas vraiment.

La femme donne une photo de son fils à l’agent. Eugène regarde la photo de l’enfant qui semble être le jeune garçon que l’agent a trouvé dans la fontaine. Il regarde la femme, la photo et la femme une seconde

fois. Il éprouve une grande tristesse. Il prend son courage à deux mains, et explique la situation au couple :

— Je suis désolé, mais malheureusement votre enfant ressemble beaucoup à un enfant qu'on a retrouvé sans vie dans la fontaine. Je suis vraiment désolé.

Josée s'écroule sur le plancher et fond en larmes. Elle crie le nom de son fils et se sent comme perdue dans le monde. La vie de Jacob passe devant ses yeux, quand il avait deux ans, qu'il était tombé des escaliers et s'était brisé le bras. Elle pense à sa naissance, à la première fois qu'elle a tenu son bébé. Sa peau douce et le sentiment d'amour qui l'envahissait.

Doucement, Érik prend le bras de Josée et la relève. Il murmure quelques mots d'une voix apaisante. Il se tourne vers l'agent Eugène,

— Nous allons rentrer à la maison. Merci M. l'agent. Érik se dirige vers la porte avec Josée.

Les parents sont partis, Eugène cherche des indices. Il décide d'aller dans la salle où on peut regarder l'enregistrement des caméras de surveillance. À l'ordinateur pour regarder des segments du vidéo de cette journée, il avance à la partie de l'arrivée des Lafontaine. Rien hors de l'ordinaire. Quand il regarde Josée, la lumière frappe ses longs cheveux blonds frisés et lui donne l'apparence d'un ange. Tout à coup, un homme passe devant la caméra. Agent Eugène ne peut pas voir son visage, mais l'homme porte un habit de concierge avec un badge qui affiche le nom « Pascal ». Il portait un chapeau vert, avec « Mexique » écrit en jaune.

L'agent Eugène se dit que Pascal est un suspect. Il part à la recherche de Pascal, mais sans succès. Il va

donc chercher l'horaire de travail des concierges dans le bureau des employés. Mais il se rend compte que Pascal n'était pas à l'horaire d'aujourd'hui. Il décida d'aller rendre visite à Pascal.

Arrivé à l'appartement de Pascal, il cogne à la porte, mais personne ne répond. Il cogne encore plus fort et Pascal, encore en pyjamas, ouvre la porte en gardant la chaînette attachée. « C'est qui ? » demande Pascal avec suspicion.

— Je suis l'agent Eugène de la station 215.

Pascal lui ouvre la porte et l'invite à entrer dans la pièce où il trouve beaucoup de désordre.

— Voulez-vous un café, M. Eugène ?

— Oui s'il vous plaît, deux sucres et deux laits.

Pascal tend le café à Eugène. En le goûtant, Eugène se sent malade. En gardant l'horrible café dans sa bouche, il donne un signe d'approbation avec son pouce en l'air. Pascal se dirigea vers la cuisine pour chercher un autre café. Eugène recrache le sien dans sa tasse. Il commence à poser des questions à Pascal au sujet de son travail.

— Où étais-tu aujourd'hui ?

— Je suis resté à la maison toute la journée.

En voyant Pascal dans son pyjama, Eugène se dit que ce doit-être vrai, mais il le soupçonne encore, car il était libre tout la journée.

— J'ai vu que c'était ton quart de travail aujourd'hui. Qui t'a remplacé ?

— J'ai appelé Albert Beaulieu, ce matin, pour me remplacer, car je ne me sentais pas bien.

— Est-ce qu'il y a des témoins de ta présence, ici, à la maison toute la journée ?

— Non, j'étais seul aujourd'hui, dit Pascal avec

frustration.

— Merci d'avoir répondu mes questions.

Le lendemain matin, Eugène va au poste de police pour poursuivre son enquête. De son bureau, il entend une chicane dans la salle à côté. Il va pour régler cette contrariété et voit Josée en train de crier à Érik :

— C'est de ta faute ! Tu étais responsable de notre fils.

— Ne me parle pas sur ce ton. Ne me blâme pas, c'est de ta faute autant que la mienne...

L'agent Eugène intervient :

— Ne vous accusez pas l'un et l'autre. Toutes ces querelles ne vont pas ramener votre fils.

— Vous avez raison. Érik et moi ne sommes pas ici pour vous causer des problèmes. On voulait simplement des nouvelles au sujet de notre garçon.

— On avance dans l'enquête.

La femme recommence à pleurer, Eugène lui donne la main.

Érik et Josée remercient Eugène et sortent de l'édifice. L'agent se dirige donc vers le bureau du médecin légiste. Lorsqu'il entra dans la salle d'autopsie, il voit le médecin en train d'examiner le corps du jeune Jacob.

— Bonjour, George, avez-vous des nouvelles sur la cause du mort ?

— Oui, il semble qu'il a reçu un coup à la tête. Il a des bleus sur le front et sur les joues, des coupures à l'arrière de la tête et les poumons remplis d'eau. Ce garçon a été poussé dans la fontaine et s'est noyé.

— Qui oserait faire cela à un pauvre petit enfant innocent. Je dois trouver le meurtrier ! Merci beaucoup, George.

Par la suite, l'agent Eugène va rencontrer le

remplaçant du concierge Pascal pour lui poser des questions.

— M. Albert, est-ce que je peux vous poser quelques questions au sujet de ce qui s'est passé hier ?

— Bien sûr, je n'ai absolument rien à cacher.

— Je me suis fait dire que tu étais le dernier à sortir de l'aéroport.

— Oui, mais seulement pour m'assurer que les gens ont pu sortir sans danger.

— Oui, bien sûr. Puisque tu es concierge, tu as accès à tout dans l'édifice, incluant les alarmes ?

— Oui... Qu'est-ce que vous essayez de dire ?

— S'il n'y avait pas de feu, comment les alarmes ont-elles pu être déclenchées ?

— Bien, il a un dispositif d'alarme à feu près de la fontaine.

Les deux hommes se rendent au dispositif d'alarme à feu. L'agent Eugène cherche pour des empreintes digitales, mais sans succès. Albert cherche autour pour d'autres indices et trouve le chapeau vert sur lequel est écrit en jaune le mot « Mexique » avec un petit papier à l'intérieur.

Local 232, indique la note. Les deux hommes s'y rendent au local et trouvent l'habit du concierge Pascal au milieu de la salle. L'agent Eugène cherche pour d'autres indices dans l'habit et trouve une clé USB. Il l'insère dans l'ordinateur, mais aucun document n'apparaît. La seule chose que l'on voit à l'écran ce sont des nombres.

Eugène prend son téléphone.

— Oui, allô ? Peux-tu descendre à l'aéroport dans cinq minutes ? J'ai besoin que tu décodes quelque chose pour moi, merci !

— Qui avez-vous appelé? demande Albert.

— Un technicien en informatique, qui est un vieil ami. Il devrait être ici dans moins de cinq minutes.

Le temps passe et Samuel Lapensée arrive.

— Eugène, il y a longtemps qu'on s'est vu!

— Samuel, je suis tellement content de te voir!
répond Eugène.

— Qu'est-ce que tu as pour moi, aujourd'hui?
demande Samuel avec curiosité

— J'aimerais que tu décodes cette clé USB.

— N'importe quoi pour mon bon ami.

Samuel s'assoit, et commence son travail. Quelques minutes plus tard, il annonce :

— Voilà! C'est un jeu d'enfant, dit-il en souriant.

— Merci Samuel!

Eugène prend la souris et clique sur le signe « play » pour faire jouer une vidéo retrouvée sur la clé USB. Sur le vidéo, il y a un homme portant un masque noir.

— Remets-moi mon cinquante mille dollars ou subis-en les conséquences, dit l'homme mystérieux.

L'agent Eugène prend son téléphone puis appelle Josée et Érik pour savoir s'ils peuvent le rencontrer au poste de la police.

Érik et Josée embarquent dans leur auto. Josée se tourne vers Érik et lui dit :

— La vérité est ce qui est important, dit-elle d'une voix calme.

Érik a un signe d'approbation. Tous les deux se tiennent la main en entrant dans le poste. Ils voient Eugène appuyé sur son bureau, avec une tasse de café.

— Êtes-vous prêt pour l'entrevue? demande Eugène.

Josée et Érik font signe que oui. Eugène appelle Josée dans la salle d'interrogatoire en premier. Josée

entre et s'assoit en regardant l'agent Eugène.

— Bonjour, Josée, je vais vous poser quelques questions au sujet de votre fils. Où étiez-vous quand l'alarme a été déclenchée, demande-t-il ?

— J'étais à l'extérieur de l'édifice en train de chercher un taxi. Jacob était avec Érik. D'après Érik, Jacob était avec moi !

Eugène prend un moment pour réfléchir.

— Où était Érik quand vous êtes partie, demande Eugène ?

Le visage de Josée devient très pâle, comme de la neige.

— Je ne suis pas certaine, mais d'après moi, il devait être assis sur le bord de la fontaine, c'est là ou je l'ai laissé, répond Josée.

Eugène se penche sur la table avec un regard sérieux. Il regarde directement dans les yeux verts de Josée. Elle rougit.

— Est-ce qu'il y a autre chose que vous pourriez nous dire, pour faire avancer l'enquête ? Il n'y a que moi ici, ajoute-t-il avec un sourire.

Josée veut dire la vérité, mais elle n'est pas certaine, il n'y a qu'Eugène ici, après tout. Il semble être une personne honnête.

— Jacob n'était pas le fils d'Érik, dit-elle très bas.

L'agent n'a pas entendu, il lui demande de répéter.

— Jacob n'est pas le fils d'Érik. L'année où j'ai rencontré Érik, j'étais déjà enceinte de mon ancien amoureux. Je lui ai dit que le bébé était de lui. Érik voulait partir, je l'ai obligé à rester pour le bébé.

— Où est le père ? Le père de Jacob ? Où est-il, demande Eugène calmement ?

— Il est en Roumanie, avec sa nouvelle épouse. Ils

ont une belle petite fille de 2 ans. Je ne lui ai pas parlé depuis un an, mais il m'a invitée à son mariage l'année passée.

— Merci Josée, dit l'agent avec un sourire.

Le comportement réconfortant d'Eugène aide Josée à se sentir un peu mieux.

— Une autre chose, Eugène, je pense qu'Érik sait que Jacob n'était pas de lui, dit Josée.

Josée et Eugène sortent de la salle d'interrogation. Elle va s'asseoir et accepte un café d'une des réceptionnistes. Eugène appelle Érik dans la salle d'interrogatoire.

Après vingt minutes d'interrogation, utilisant les mêmes questions demandées à Josée, la dernière question revient :

— Est ce qu'il y a d'autres choses que vous pourriez nous dire pour aider à l'enquête ?

Érik hésite, il sait que s'il dit la vérité, il deviendra un suspect du meurtre de Jacob.

— Jacob n'est pas mon fils. J'ai fait faire un test ADN sans que Josée le sache. Quand il est revenu négatif, j'étais enragé.

— Et pourquoi voulais-tu avoir un test d'ADN ? Qu'est-ce qui t'en a donné l'idée ?

— Il y a un an passé, mon cellulaire était mort et j'ai eu besoin de faire un appel, alors j'ai utilisé le cellulaire de Josée. Quand j'ai allumé le téléphone, je voulais imprimer une photo de famille. Je cherchais à trouver la photo quand une autre photo m'a attrapé le regard ; c'était Josée avec un autre homme. Un homme qui ressemblait beaucoup à Jacob. Je m'étais toujours demandé où Jacob avait pris ses yeux bleu pâle, et ses cheveux brun pâle avec des reflets roux. Moi et Josée,

nous avons tous les deux des yeux verts et des cheveux blonds. Cela m'inquiétait. Alors je suis allé chercher plus loin. Je suis entré dans ses messages et j'ai vu qu'elle parlait beaucoup avec cet homme mystérieux. Il s'appelle Richard et ses messages disaient que cet enfant n'était pas à moi.

— Donc, qu'est-ce que tu as fait, demande Eugène ?

— J'ai fait la seule chose possible, pour que Josée oublie Richard : j'ai tué Jacob ! Pour deux raisons. Premièrement pour la vengeance. Et aussi, car j'ai plusieurs dettes à payer. Le fonds d'assurance de Jacob contient plus de 750 000 \$ placé là par Richard. Si l'enfant meurt, toute la somme revient aux parents. Mes dettes seraient payées, et il resterait une somme de 500 000 \$ pour Josée et moi...

— Tu sais que tu iras en prison, pour meurtre au premier degré. Tu y passeras le reste de ta vie, dit Eugène.

Érik est escorté par un policier à l'extérieur de la salle.

Les yeux de Josée trouvent ceux d'Érik, menotté. Il est escorté par un gros policier et Eugène. Il regarde Josée et là elle comprend qu'Érik est le meurtrier. Eugène se dirige vers Josée, qui est en larmes et lui explique la situation.

Josée est blanche comme neige et son cœur est brisé. Elle remercie l'agent.

— Merci Eugène, dit-elle.

Quand Josée recule en prenant son sac à main, elle aperçoit le visage écarlate d'Eugène. Elle se tourne pour qu'il ne voie pas que ses joues deviennent aussi rouges que celles d'Eugène...

L'APPARITION DE SCARLETT

Par les filles de 7^e de la classe de Mme Francine Leblanc-Lebel

École St-Joseph, Blind River

Écrivain-mentor : Philippe Porée-Kurrer

Je suis une adolescente comme tant d'autres. Je m'appelle Scarlett, je suis âgée de dix-sept ans, avec des longs cheveux blonds et des beaux yeux bleus comme l'océan. Ma famille élargie est très grande, et j'ai de nombreux amis. Je souhaite, durant ma vie, réaliser autant de mes rêves que possible. Je désire participer aux Olympiques en patinage artistique. En ce moment, je pratique avec ma meilleure amie Chantelle. Nous sommes des amies depuis l'âge de cinq ans. Peu de temps après notre douzième anniversaire, nous avons suivi notre cours de motoneige et l'ayant passé avec succès, nous sommes détentrices d'un permis d'utilisateur de motoneige. Depuis ce temps, Chantelle et moi conduisons nos motoneiges régulièrement en soirée, dans des sentiers avoisinants. C'est notre nouveau passe-temps, ou devrais-je dire notre passe-temps préféré!

Ça, c'est le récit de mon passé. Maintenant, je suis l'apparition de Scarlett. Tous mes rêves, et mon futur ne se réaliseront jamais. Tout est fini, tout a changé. Chaque fois que j'y repense, je revis cet incident fâcheux. Je revois cette soirée de tempête d'hiver, tous ces mauvais souvenirs reviennent me hanter. Aujourd'hui, je souffre tellement de tout ce qui est arrivé! Je n'arrive pas à comprendre la situation. Que s'est-il passé? Qui était-il? Pourquoi est-ce moi? Je cherche constamment des réponses.

Finalement, le 8 janvier 2013, le dix-septième anniversaire de Chantelle était arrivé! Pour fêter, nous avons planifié de faire une randonnée de motoneige à Iron Bridge, le village voisin, pour souper au restaurant. Après tout, un dix-septième anniversaire ne devrait pas passer inaperçu. Je me souviens que c'était une belle nuit étoilée et que peu à peu, le ciel s'était recouvert de gros nuages. Une légère neige s'était ensuite manifestée. Tout à coup, sans aucun avertissement, le ciel s'était assombri et nous nous étions retrouvées en pleine tempête. En peu de temps, nous avons perdu tous nos points de repère. Le mauvais temps nous avait forcées d'arrêter. Que faire? Des frissons s'étaient emparés de nous et nous avions peur, très peur. Plein d'idées nous tournaient dans la tête. Nous avons essayé de raisonner. Nous devons faire vite! Nous avons repensé à ce que nous avons appris durant nos cours de motoneige. Il fallait surtout rester calme et garder notre sang-froid. Il fallait tenter d'évaluer notre situation. Où étions-nous précisément? Quelle distance nous restait-il à parcourir avant d'arriver à notre destination? La neige continuait à tomber de plus en plus fort. Ces gros flocons ne nous semblaient plus aussi beaux, ils nous aveuglaient, nous avions de la difficulté à voir devant nous. Tout à coup, nous avons cru apercevoir une silhouette sombre, le profil d'une personne se dessinait au loin.

Je me suis levée et j'ai marché dans la direction de l'homme. Il avait des cheveux noirs et une cicatrice sur la joue gauche. Je ne le connaissais pas, mais je lui ai demandé :

— Excusez-moi, Monsieur, pouvez-vous nous indiquer le chemin qui nous mènera à Iron Bridge ?

— Oui, quand vous arriverez à la fourche droit devant, vous n'aurez qu'à tourner à la droite et demeurer sur ce sentier.

— Merci beaucoup pour votre aide, Monsieur !

— Pas de quoi, on se revoit plus tard !

Nous sommes reparties, Chantelle en avant. La visibilité était réduite, nous avançons à la vitesse d'une tortue. Ma seule préoccupation était de demeurer sur le sentier devant moi. Lorsque je suis arrivée à la fourche, je ne pouvais plus voir les traces de la motoneige de Chantelle. La tempête avait brouillé toutes ses pistes. Cette poudrerie blanche m'aveuglait. Malgré tout, j'ai gardé la droite, comme l'homme me l'avait dit. Après un bout de temps, à peine un demi-kilomètre, j'ai réalisé que Chantelle n'était pas devant moi. J'ai ralenti et j'ai fait clignoter le phare avant de ma motoneige. J'étais aveuglée par la blancheur de la neige. Je ne voyais que du blanc jusqu'au bout du faisceau illuminé. Alors, je me suis arrêtée et j'ai éteint le moteur. Ayant retiré mon casque j'ai réalisé que j'étais seule. La peur s'est emparée de moi et j'ai crié de façon hystérique ! « Chantelle ! Chantelle ! Où es-tu ? » Ma voix se perdait dans cet univers blanc. J'ai commencé à marcher dans la direction où j'avais vu Chantelle la dernière fois. Ensuite, j'ai aperçu une silhouette, qui me semblait familière. Cette fois, la silhouette semblait avoir un fusil en main. Prise de panique, j'ai commencé à courir dans l'autre direction. Je courais à toute allure sans regarder derrière. Mes battements de cœur étaient si forts que je pouvais les entendre dans mes oreilles. Puis j'ai entendu une

détonation assourdissante et tout est devenu noir.

Quelques mois plus tard...

Scarlett avance dans les corridors de sa vieille école, personne ne peut la voir. Elle voudrait bien rencontrer son amie Chantelle. Elle décide de se rendre aux toilettes des filles et elle y trouve Chantelle. Celle-ci semble triste. Scarlett pense que Chantelle ne peut pas la voir jusqu'au moment où celle-ci s'exclame :

« SCARLETT ? » en échappant son rouge à lèvres.

— Chantelle ! Chantelle ! Peux-tu m'entendre ? s'étonne tout haut Scarlett.

Chantelle fait quelques pas vers elle et touche sa main. Elle pense avoir des hallucinations, mais elle peut sentir la présence de son amie.

— J'ai besoin de ton aide ! lui demande Scarlett.

— Oh mon Dieu ! Comment es-tu ici ? Tu es décédée ! Je ne comprends pas !

— Chantelle ! Écoute, je n'ai que six jours pour trouver qui m'a tuée avant de descendre aux enfers. Si je trouve le tueur, je pourrai monter aux cieux.

— D'accord, je vais t'aider, mais, Scarlett, comment es-tu arrivée ici ? Qui d'autre peut te voir ? Qu'est-ce que tu veux que je fasse ?

— Je répondrai à toutes tes questions. Viens avec moi, après l'école, rencontre-moi au parc proche de la maison de ma grand-mère.

Comme entendu, Scarlett et Chantelle se rencontrent au parc. Scarlett commence à pleurer. Chantelle est confuse, elle cherche à comprendre ce qui se passe. Elle regarde tout autour et aperçoit l'ancien « chum » de Scarlett, Damien, ainsi que son ami Jason. Comme Scarlett retrouve son calme, elle dit :

— Je sais peut-être qui m'a tuée!

— Qui? demande Chantelle.

— Jason... Il m'avait menacé quelques jours avant cette fâcheuse nuit.

— Qu'est-ce qu'il t'avait dit?

— Il m'avait dit que si je n'arrêtais pas de sortir avec Damien, des mauvaises choses m'arriveraient. Chantelle devient extrêmement fâchée, elle crie :

— Jason! Viens ici!

Les gars font quelques pas vers elle. Damien dit :

— Jason, pince-moi. Réveille-moi de ce rêve!

— De quoi parles-tu?

— Scarlett, est-ce que c'est toi? demande Damien incertain.

— Damien! j'ai bien entendu et vu, tu peux voir Scarlett aussi? s'étonne Chantelle.

— Pourquoi est-ce que je ne peux pas la voir? demande Jason, confus.

Chantelle et Damien ignorent la question de Jason. Scarlett court dans les bras de Damien.

— On cherche des indices, des pistes pour nous aider à retrouver la personne qui m'a assassinée.

— Si tu as besoin d'aide, on est ici, dit Damien.

— J'ai vu un avis de recherche affiché sur un poteau près de l'école. Ça pourrait nous aider, dit Jason.

Les quatre décident que ça peut être une piste et ils se rendent à l'école. Chaque membre du groupe dit qu'il ne reconnaît pas cette personne. Mais après quelques secondes de réflexion, Scarlett s'écrie :

— Je reconnais cette cicatrice! C'est l'homme qui m'a donné des directives lorsque j'étais perdue.

— On devrait aller inspecter les sentiers où tu étais perdue, dit Chantelle.

Le lendemain, ils marchent dans le sentier et se retrouvent devant un vieux chalet inhabité.

— Penses-tu qu'on devrait entrer ? demande Damien en tenant la main de Scarlett.

— Je vais entrer la première, rien ne peut plus m'arriver, répond Scarlett.

Elle lâche la main de Damien, et avance de deux pas. Elle ouvre la porte doucement et entre. Mais le plancher s'écroule sous ses premiers pas. Scarlett lâche un cri de surprise en atterrissant sur le ciment. Damien et Chantelle courent dans le chalet. Jason les suit. Damien saute par dessus le trou et glisse sur un tapis. Il perd l'équilibre et tombe se cognant le front sur l'anneau d'une trappe de plancher. Jason ouvre la porte secrète et Chantelle descend l'échelle la première. Pendant ce temps, Scarlett a commencé à fouiller dans un pupitre. Damien l'aperçoit. Elle lui explique qu'il y a deux tiroirs verrouillés. Chantelle crochète la serrure avec sa pince à cheveux et réussit à la débarrer. À l'intérieur du premier tiroir, ils découvrent des photos de filles et dans le deuxième tiroir ils trouvent un fusil. Toutes les photos représentent des jeunes filles adolescentes aux cheveux blonds et aux yeux bleus qui ressemblent à Scarlett. D'ailleurs, ils trouvent bientôt une photo de Scarlett. Damien et Chantelle commencent à examiner le fusil et les photos des jeunes filles. Jason conclut que toutes ces jeunes filles ont peut-être été tuées comme Scarlett.

— On doit aller voir la police, dit Damien.

— Non ! Comment est-ce qu'on va leur expliquer que Scarlett est un fantôme ? dit Chantelle.

— On pourrait toujours appeler la police et leur dire de venir inspecter le pupitre dans la chambre secrète,

dit Scarlett

— Bonne idée!

— 911, police, pompier ou ambulance? Quelle est l'urgence?

— Nous avons besoin de la police. On a trouvé un fusil et des photos douteuses dans un chalet sur un sentier proche d'Iron Bridge.

— Nous avons vos coordonnées, on envoie une patrouille maintenant.

Les amis demeurent sur place en attendant les policiers. Lorsqu'ils entendent un bruit de véhicule, ils espèrent que ce sont les policiers. Mais l'auto fait un bruit bizarre, une vieille voiture. Scarlett voit l'homme à la cicatrice depuis la fenêtre du salon. Inquiets, les amis se cachent derrière le divan. L'homme entre en évitant le trou dans le plancher. En tenant une photo, il va directement à la trappe et descend l'échelle. Il s'aperçoit alors que les tiroirs sont ouverts et que les photos et le fusil sont sortis. Scarlett, Chantelle, Damien et Jason entendent des sirènes, mais avant que les polices puissent entrer l'homme est reparti en courant. Les polices entrent et les quatre sortent de leur cachette.

— Nous sommes entrés dans ce chalet, car nous avons vraiment froid, explique Chantelle en lançant un clin d'œil à ses amis.

— Comment avez-vous trouvé le fusil et les photos?

— Quand je suis tombée dans ce trou, mes amis sont descendus par l'échelle pour m'aider et nous avons trouvé le fusil et toutes les photos des jeunes filles.

— D'accord, nous ferons des tests sur ces objets

Quatre jours plus tard, Chantelle court vers le téléphone qui sonne en espérant que c'est la police.

— Bonjour, est-ce que je pourrais parler à Chantelle, s'il vous plaît ?

— Oui, c'est moi. Puis-je savoir qui me parle ?

— C'est le poste de police, je m'appelle Éric le policier qui vous a rencontré à la cabane il y a quelques jours. J'appelle à propos des tests. Les résultats sont revenus et tu peux venir les voir si tu désires.

— Ah! Salut, Éric! Ce sont de bonnes nouvelles! Quelle sorte de tests avez-vous faits ?

— Venez au poste et on vous expliquera!

Prévenus, Chantelle, Damien, Jason et Scarlett arrivent au poste.

— Les résultats des tests d'empreintes digitales sur le fusil, les photos démontrent que l'arme appartient à l'homme sur l'avis de recherche, dit Éric. L'homme s'appelle Alfred Gigande. En ce moment, notre équipe est en train de l'épingler. C'est un tueur en série, responsable du meurtre de votre amie Scarlett.

Après avoir pris connaissance des résultats de l'enquête et Scarlett sachant désormais qui lui a ôté la vie, les quatre amis se rendent au parc.

— Donc je peux monter aux cieux! constate Scarlett excitée, mais aussi triste de devoir dire au revoir pour toujours à ses amis.

— Tu vas tellement me manquer! se désole Damien.

— À moi aussi, ajoute Chantelle, c'est tellement difficile de vivre sans sa meilleure amie!

— À moi aussi tu vas me manquer! dit Jason.

Ils se font une grande étreinte, se disent un dernier au revoir puis Scarlett disparaît dans un éclat de lumière.

VIRUS MORTEL VERSUS L'ARGENT DU REMÈDE

*Par les garçons de 7^e de la classe de
Mme Francine Leblanc-Lebel
École St-Joseph, Blind River
Écrivain-mentor : Philippe Porée-Kurrer*

Yvon Torlamop travaille extrêmement fort de 18 h à 23 h. Il est très fier de son emploi comme concierge à la Banque Royale de Blind River, en Ontario. Il est fils unique et a passé sa jeunesse seul avec sa mère, il est maintenant âgé de 44 ans, il a des cheveux noirs comme le charbon des yeux verts comme l'émeraude et une peau bronzée. C'est un bon fils, sa mère, septuagénaire, vit avec lui, car elle souffre d'une grave maladie et ces derniers temps, sa condition dégénère rapidement. Au quotidien, Yvon doit préparer les repas copieux dont il nourrit sa mère. Cette chère dame avale un cocktail de médicaments matin et soir et sa condition nécessite une supervision constante. Yvon, ou sa voisine, qui est employée de la Croix rouge doit demeurer près d'elle afin d'assurer son bien-être. De ce fait, il a rarement de répit.

Chaque soir, de 18 h à 23 h, sa voisine garde sa mère. Pendant ce temps, il nettoie chaque recoin de la banque et pense sans arrêt à sa mère. Un jeudi soir, en retournant à la maison, il remercie sa voisine encore une fois. Il s'assoit auprès de sa mère et tous les deux écoutent les nouvelles de la fin de journée. Quinze minutes plus tard, alors que sa mère est endormie, Yvon apprend que des scientifiques en Grande-Bretagne ont développé un remède qui pourrait traiter

la maladie de sa mère. Cette information éveille en lui une petite lueur d'espoir. Après tout, sa chère maman est le seul lien familial qui lui reste.

Intrigué, Yvon s'affaire à faire une recherche à l'ordinateur. Il finit par trouver que le coût du médicament est exorbitant. Il souhaiterait pourtant pouvoir se procurer le remède afin de prolonger la vie de sa mère.

Yvon se retire pour la nuit. Son sommeil est souvent perturbé. Il se réveille plusieurs fois, préoccupé à chercher des moyens de se procurer ce remède. Pour lui, c'est la seule façon de garder sa mère à ses côtés plus longtemps.

Tôt le matin, avant le réveil de sa mère, Yvon va en ligne pour vérifier l'état de son compte d'épargne. Il a des économies dépassant de peu la somme de 10 000 \$. Un calcul rapide révèle qu'il lui faudrait 15 000 \$ de plus avant même d'atteindre le coût du remède.

Comme tous les jours, Yvon exécute la routine matinale avec sa mère. Il lui prépare son déjeuner et lui administre ses médicaments. Puis, il l'installe dans son fauteuil devant la télé. Yvon est toujours préoccupé avec l'idée du nouveau remède. Comment se procurer la somme manquante ? Il pense à plusieurs scénarios : un prêt de la banque, emprunter de l'argent d'un bon ami, faire une collecte de fonds, demander de l'aide financière au Club Richelieu ou même demander la charité à la paroisse Ste-Famille. Il s'avère que ce ne sont pas des solutions envisageables.

Ayant évalué toutes les options, Yvon décide de passer à l'acte : il va cambrioler la banque. Il planifie la date de son cambriolage, le jeudi 13 avril 2017. La banque est fermée les fins de semaine et il disposera

de deux journées supplémentaires, le Vendredi saint et le lundi de Pâques, avant que quelqu'un ne réalise que l'argent a été volé.

Depuis deux semaines, Yvon planifie soigneusement le vol. Il fera son quart de travail comme d'habitude. Quelques soirées avant la date, il couvrira les lentilles des caméras de surveillance avec des cartons noirs pour que personne ne puisse voir quoi que ce soit.

Le soir même du vol, il s'approche de la banque, un peu nerveux. Comme pour une soirée habituelle, il entre pour faire son quart de travail. Il désactive l'alarme, change ses chaussures, enfile ses gants de latex et s'affaire à sa routine de nettoyage. Quinze minutes avant 23 heures, il se dirige vers le coffre-fort et, à l'aide d'une loupe, repère les empreintes digitales laissées sur les chiffres utilisés pour déverrouiller le code. Sans perdre une seconde, il essaie plusieurs combinaisons, il y a 24 possibilités. Enfin, le coffre-fort s'ouvre ! Il prend soin de noter le code sur un bout de papier. Il s'empresse de prendre seulement la somme de 15 000 \$ qu'il dépose dans un sac à poubelles qu'il a soigneusement doublé. Il referme le coffre-fort et le verrouille. Il éteint les lumières et règle l'alarme avant de partir. Il dépose le sac dans le coffre arrière de la voiture, démarre celle-ci et se dirige directement à la maison où il place son butin dans la garde-robe de sa chambre. Avant de se coucher, il compte les billets à nouveau et dépose ces derniers dans une mallette. Comme d'habitude, il passe la nuit près de sa mère. Le lendemain matin, Yvon se réveille très tôt, prend son petit déjeuner, prépare sa valise et appelle la voisine pour lui signaler son départ et l'informer qu'il sera parti hors de la ville pour un petit bout de temps.

Il lui demande de prendre soin de sa mère jusqu'à son retour. Avant de partir, Yvon s'approche de sa mère et lui chuchote à l'oreille : « Je pars pour chercher un nouveau médicament pour toi. » Yvon quitte la maison vers sept heures et démarre à destination vers l'aéroport Pearson.

Chemin faisant pour Toronto, Yvon s'arrête à une station Esso pour mettre de l'essence dans sa Chevrolet Cobalt. Il prend aussi le temps d'aider une femme âgée à se rendre à son auto. Il pense à sa mère, à sa santé et à ce qui l'attend. Quand il retourne à sa voiture, il réserve ses billets aller-retour sur son téléphone intelligent, il s'envolera avec Delta Airlines. Il s'arrête à nouveau à Parry Sound pour manger dans un restau-rapide, puis reprend la route pour Toronto. Il arrive à l'aéroport Pearson à Mississauga à 14 h 30. Yvon s'assure qu'il a toutes ses affaires personnelles, l'argent, ses clés, son passeport et la photo de sa mère. Il marche vers l'aéroport. À l'intérieur, il regarde sur les écrans afin de se retrouver puis se dirige vers un guichet. Il sort son téléphone et montre la confirmation de sa réservation. Le préposé balaye son code et lui remet sa carte d'embarquement. Son vol est à 20 h 20. Yvon est très fatigué et est conscient qu'il y a beaucoup de monde autour de lui. Il tient sa mallette fermement et la paume de sa main est moite.

Il change de main régulièrement. L'attente est interminable.

Parti plus tôt, vers 6 h 30, le 14 avril de North Bay, le capitaine Johnson se prépare pour sa mission la plus importante. Accompagné par deux policiers militaires, Johnson réalise que s'il perdait le contenu de sa

mallette, la population de la terre serait en danger. Arrivé à l'aéroport Pearson, la tension augmente, mais grâce à ses privilèges militaires, Johnson passe le guichet sans problème.

Arrivés à la section de sécurité, Yvon et le capitaine sont côte à côte. Les deux voient leurs poches, enlèvent leurs ceintures et leurs souliers. Yvon dépose sa mallette et passe la machine x-ray et l'alarme sonne. L'employé de sécurité fouille Yvon. Après un temps, qui lui semble interminable, Yvon passe enfin la sécurité. Jetant un coup d'œil à sa montre, il se rend compte qu'il ne lui reste que vingt minutes avant l'embarquement. Il s'empresse de prendre la mallette sur le tapis roulant et marche à vive allure en destination de la porte d'embarquement 147.

Le capitaine, debout derrière Yvon, reçoit le signal d'avancer. Il dépose sa mallette et passe lui aussi la sécurité. Les deux policiers militaires font de même. L'un des deux policiers prend la mallette et les trois se dirigent vers la salle d'embarquement en route pour Londres.

— Les passagers du vol 7826 à destination de Londres Gatwick, présentez-vous à la porte 147 avec votre carte d'embarquement en main.

La voix féminine retentit dans les haut-parleurs de l'aérogare. Les passagers, incluant Yvon et le capitaine, embarquent dans l'avion. Chacun trouve son siège et prend place pour une longue envolée.

Tôt le matin, les passagers du vol 7826 arrivent à l'aéroport Gatwick. Comme il en a l'habitude, Johnson tente de retrouver dans la foule le lieutenant Philipp des Forces britanniques. Le lieutenant Philipp est son partenaire international et celui qui le conduit aux

réunions en Grande-Bretagne.

Pendant ce temps, Yvon arrive à l'Université de Londres, où il va faire l'achat du remède pour sa mère. Avant d'entrer, Yvon décide de vérifier si tout l'argent est bel et bien dans sa mallette. Il la pose sur ses genoux et, à son grand étonnement, s'aperçoit qu'il y a un cadenas. Il devient très nerveux, car il ne se souvient pas avoir jamais vu un cadenas sur sa mallette. Il ne connaît pas le code. Frénétiquement, il essaye plusieurs différentes combinaisons pour ouvrir sa mallette. Yvon est presque sans connaissance, il ne peut pas croire qu'il a perdu tout son argent. Il reste figé sur place pendant quelques instants, tente de se souvenir à quel endroit, durant son trajet, il aurait déposé sa mallette ne serait-ce que pour un bref instant. Il décide de retourner à l'aéroport Gatwick.

Le capitaine Johnson est arrivé à sa réunion. Il est assis dans la petite salle de conférence avec sept représentants d'autres pays. C'est top-secret, la sécurité est au maximum.

— Bonjour, tout le monde, je suis le capitaine Johnson, je suis ici aujourd'hui pour vous montrer ce qui représente une menace pour toute l'humanité.

Il dépose délicatement sa mallette sur la table. Tous les yeux sont dessus. On pourrait couper le silence avec un couteau. Le capitaine Johnson ouvre tranquillement la mallette, tout le monde reste quoi. Au lieu d'une fiole apparaissent des piles d'argent. Le silence est total. Après quelques secondes, la représentante de la Russie demande impatiemment :

— Quand et où avez-vous lâché la mallette la dernière fois ?

— À l'aéroport, à la sécurité, répond nerveusement le

capitaine. On a probablement mélangé notre mallette avec celle d'un autre passager.

— Nous devons la retrouver le plus vite possible, s'exclame le représentant du Brésil.

Tourmenté, le capitaine Johnson mentionne que si on ne retrouve pas cette mallette dans les quarante-huit heures, la fiole pourrait se désintégrer ce qui causerait une épidémie mondiale.

Le plan est que quelqu'un des Forces canadiennes se rende à Toronto à l'aéroport pour visionner les films de la sécurité. Johnson appelle un collègue à la base de North Bay. Il lui propose de se déplacer vers l'aéroport Pearson pour visionner les films de surveillance du vendredi 14 avril 2017 de 14 h à 21 h. Il croit que la section de la sécurité de l'aéroport est l'endroit où il y a eu confusion de mallettes.

À l'aéroport Pearson, le capitaine Frédérik visionne les films. Il voit plusieurs mallettes identiques et peine à trouver l'information recherchée. Plus le temps passe, plus il désespère. Au moment où il perd espoir, il repère une personne près de Johnson avec une mallette identique. Il fait faire l'analyse détaillée du visage de l'homme. L'information est rapidement analysée, il s'agit de M. Yvon Torlamop, de Blind River

L'enquête est acheminée à Capitaine Johnson. Il se souvient d'avoir vu cet homme à l'aéroport Pearson. Il sait à présent exactement qui chercher à l'aéroport Gatwick. L'information reçue dit qu'Yvon est aussi à Londres. Il espère que lui aussi sera retourné à l'aéroport.

Entre temps, Yvon est retourné à l'aéroport Gatwick. Il cherche pour quelqu'un portant une mallette

comme la sienne et se trouve désespéré. Ses jambes le font souffrir à force de marcher partout en cherchant. Il s'assoit pendant quelques minutes et aperçoit une mallette copie conforme à la sienne. Il s'approche, mais voit qu'elle n'est pas tout à fait identique; il y a un morceau de ruban adhésif sur la poignée.

N'ayant rien repéré, il a l'intention d'abandonner. Il décide de chercher encore une heure. Pendant que dans le grand hall de l'aéroport où des gens affairés se déplacent, le capitaine Johnson scrute les gens à la recherche d'Yvon Torlamop. Il regarde souvent la photo soumise par la sécurité. Au même moment, dans le même hall, Yvon marche nerveusement. Soudain, le capitaine Johnson aperçoit Yvon. Il informe immédiatement ses collègues et leur ordonne de le suivre. La poursuite commence.

Préoccupé et nerveux, Yvon s'arrête pour éponger la sueur sur son visage avec un mouchoir. À cet instant même, un collègue prend Yvon par l'épaule, et lui montre un mandat d'arrêt. Yvon est conduit immédiatement dans une salle privée où le Capitaine l'attend. C'est une salle blanche sans aucune fenêtre, éclairée par des néons. Il n'y a que deux chaises placées de chaque côté d'une table. Sans délai, l'interrogatoire commence :

— Pourquoi est-ce que je suis ici ? demande Yvon.

— Ici, je pose les questions ! réplique le capitaine. Pourquoi as-tu ma mallette, Yvon ?

— Comment connais-tu mon nom ?

— Nous avons visionné les vidéos de surveillance de la sécurité de l'aéroport Pearson et nous avons remarqué que tu avais une mallette identique à la mienne. D'où vient cet argent ? Où allais-tu avec une

telle somme ?

— J'ai... J'ai emprunté l'argent de la banque RBC de Blind River où je travaille comme concierge. C'est pour acheter un remède pour soigner ma mère gravement atteinte de la maladie de Lou Gehrig.

— Et toi, qu'est-ce qui se trouve dans ta mallette ? demande Yvon.

— C'est un secret d'État !

— Est-ce que je peux récupérer ma mallette ? demande Yvon.

Le capitaine acquiesce et ils font l'échange sur le champ. Yvon ouvre sa mallette, l'argent y est. Tenant sa mallette sur la table, le capitaine Johnson l'ouvre et y trouve la fiole contenant le virus portant le symbole biohasard.

— Est-ce que je peux m'en aller, maintenant, je veux acheter le remède, demande Yvon ?

— N'as-tu pas volé ta banque ?

— C'est moins grave que de se promener avec un virus au risque de provoquer une épidémie !

— Bon, bon, calmons-nous et permets-moi de te proposer un arrangement qui nous préservera tous les deux de tout ennui, d'accord ?

— D'accord. Je promets de retourner l'argent à la banque avant qu'elle n'ouvre, mardi matin, et toi tu promets de détruire le virus. Il ne faut pas risquer une épidémie.

— D'accord, je promets de détruire le virus.

Yvon et Johnson retournent au Canada en prenant bien soin de ne pas quitter des yeux et des mains leur mallette respective. Yvon retourne à Blind River et le capitaine retourne à North Bay.

Yvon retourne à la banque avec sa mallette. Il se rend au gros coffre-fort et utilise le code 6287 pour l'ouvrir. En remettant les 15,000 \$ dans le coffre, Yvon ne peut que penser à sa mère. Ceci fait, il enlève les cartons noirs des caméras de surveillance puis quitte l'établissement. À la maison, la voisine le renseigne sur l'état de sa mère et retourne chez elle. Tout semble fini.

Quelques jours plus tard, Yvon se rend au bureau de poste pour y prendre le courrier. Surpris, il trouve un paquet qui lui est adressé de North Bay. Il l'emporte à la maison et y trouve le remède pour sa mère ainsi qu'une note du capitaine Johnson lui demandant d'envoyer une photo de lui et de sa mère quand elle sera en phase de guérison.

Un mois plus tard

Le capitaine Johnson reçoit une photo d'Yvon et de sa mère. Au dos de la photo, Yvon écrit que sa mère va beaucoup mieux et qu'elle peut rester seule à la maison, le soir, pendant qu'il travaille.

Le capitaine lui répond que « la fiole » a été placée dans un four à haute température et qu'elle est détruite à tout jamais.

Mission accomplie!

LE NERF À VIF

*Par les filles de la classe de 7^e de Mme Francine Vandal
École Camille-Perron, Markstay
Écrivain-mentor : Luc Baranger*

L'histoire se déroule à Wahnapiatae.

C'est vendredi soir, et comme tous les vendredis depuis que l'école est terminée, Gabriel Lafontaine, François Côté, Jacques Morissette et Luc Laframboise se rencontrent dans les bois derrière la maison de François pour jouer au nerf¹ avec les lunettes de vision nocturne de leur père.

Après quelques minutes de jeu, trois des adolescents entendent un coup de fusil. François et Jacques retournent dans la cour arrière pour voir ce qui se passe.

— Jacques, c'est quoi ce bruit ? questionne François d'un air incertain.

— Veux-tu aller voir ce qui se passe ? répond Jacques. Traumatisés, François et Jacques regardent le corps de Gabriel.

— Qu'est-ce qu'on a entendu ? demande François. Jaques tremble de peur, Luc, se cache derrière une grande caisse de bois, saute dedans et ferme le couvercle. Les deux autres garçons trouvent Gabriel par terre, ensanglanté. Il a été atteint d'une balle. Deux secondes plus tard, Luc entend deux autres coups de fusil.

Luc, effrayé dans sa boîte, échappe à la tuerie.

1 : Le nerf est un jeu proche du paintball et qui se joue avec des armes en plastique.

Le tueur, vêtu de noir et d'un masque de ski, quitte les lieux en pensant qu'il n'a été vu par personne. Cependant, il perd son gant de la main gauche...

Il est environ minuit lorsque les parents de François Côté reviennent à la maison. Ils demeurent figés lorsqu'ils voient les corps des trois adolescents dans la cour arrière.

— Qu'est-ce qui est arrivé à mon fils et aux autres garçons ? demande la mère de François en pleurant.

Leur fils gît là, sans vie. Qu'est-ce qui est arrivé ? La mère est tellement inconsolable qu'elle ne peut pas parler et c'est donc son mari qui décide d'appeler les policiers du village.

— 911, qu'elle est votre situation d'urgence ? demande le répartiteur.

— Trois garçons ont été tués. Ils étaient quatre à jouer ensemble, le quatrième on ne le trouve pas.

Rapidement, deux policiers arrivent. Il s'agit de deux agents OPP, Marco Legros, un homme de quarante-cinq ans environ, qui est à la fois petit, mais avec un gros ventre, et il a une voix aiguë. Son partenaire, Gaston Banister, qui doit avoir dans la trentaine, est très grand et mince. Il porte un bouc et il est chauve.

Trente minutes après les OPP, arrive au volant de son camion Natasha Bradley de la police scientifique de North Bay. Natasha est une jolie petite femme, mince, avec des lunettes rectangulaires. Natasha examine les cadavres et cherche des empreintes, des étuis de cartouches, éventuellement une arme, et elle cherche aussi différents indices.

Natasha va aussi chercher à déterminer l'heure de la mort des victimes.

Les enquêteurs finissent par trouver Luc

Laframboise dans la caisse de bois. Il est prostré, en état de choc. Terrorisé, il est incapable de prononcer le moindre mot. Après avoir examiné ses blessures, les ambulanciers l'emmènent à l'hôpital, accompagné de sa mère, très inquiète de l'état de son fils.

Les policiers ignorent le fait qu'un des docteurs, Laurent Giroux, n'était pas présent quand ils sont arrivés à l'hôpital avec le seul survivant, Luc Laframboise.

Pendant ce temps, les policiers en profitent pour appeler les parents des autres victimes avant que les médias couvrent le reportage de ces terribles événements.

Au cours de la nuit qui suit le brutal assassinat des trois adolescents, presque tous les écrans de télévision du pays et de l'Ontario en particulier affichent les « Dernières nouvelles » pour parler des enfants assassinés dans la petite ville de Wahnapiatae. Des dizaines de camions d'équipes de télévision, de radio et de journalistes débarquent de toutes parts à Wahnapiatae. C'est donc par la télévision que le meurtrier apprend qu'il y avait un quatrième adolescent. Mécontent de la tournure que prennent les événements, l'assassin pense que le témoin l'a vu et qu'il peut l'identifier. Il doit absolument se débarrasser de ce témoin gênant. Comment faire? Selon la télévision, l'enfant est hospitalisé et gardé par la police.

Ce que les policiers ignorent, c'est que le meurtrier est un des docteurs de l'hôpital. Il y a très longtemps, il a été gravement malade du cerveau, et quand il arrête de prendre ses médicaments il a des pulsions meurtrières qui le poussent à tuer des adolescents. Pourquoi des

adolescents? Parce que le docteur avait un fils, et qu'à l'adolescence ce fils, qui subissait l'intimidation d'autres garçons de son école, s'est suicidé.

Après s'être trompé de pilules, le docteur commence à se sentir isolé et il donne l'impression de devenir fou. Avant que les policiers s'en aperçoivent, il déclenche l'alarme d'incendie de l'hôpital, kidnappe Luc et l'emporte dans une maison abandonnée à l'extérieur de Whanapitae pour terminer ce qu'il a commencé, c'est-à-dire tuer Luc pour ne pas se faire arrêter pour les meurtres des trois adolescents. Une fois arrivé à la maison abandonnée entourée par des bois, le docteur Laurent Giroux emmène Luc dans une des chambres.

— Où suis-je? demande Luc, effrayé.

Laurent quitte la chambre pour aller chercher de la corde dans le but d'attacher Luc sur un des lits. Pendant qu'il lui attache les mains avec sa corde, Luc crie à l'aide.

— À l'aide! À l'aide! Au secours!

Pour l'empêcher de crier, Laurent couvre la bouche de Luc avec du ruban adhésif. Luc a très peur et est vraiment désorienté. Laurent quitte à nouveau la chambre, Luc n'entend rien. Le meurtrier revient avec une ceinture et commence à frapper Luc violemment. Luc, affolé, regarde partout autour de lui et aperçoit une vieille photo accrochée au mur.

Trois semaines avant le meurtre...

Manon, la mère de Luc, portait toujours une clé autour de son cou, une clé avec les lettres L.M.L gravées dessus. Luc ne savait pas ce qu'ouvrait cette clé. Un jour, il fouillait dans la garde-robe de sa mère et il a trouvé une boîte verrouillée avec les mêmes

lettres gravées sur la boîte. Ce soir-là, Luc attendit que sa mère s'endorme. Il entra dans la chambre et vola la clé de sa mère pour ouvrir la boîte mystérieuse. Il trouva des photos de sa mère en compagnie d'un bébé et un homme inconnu. Luc tourna la photo et lut : « Laurent, Luc et Manon. 10 juin 2001. » Luc réalisa que cette date correspondait à la date de son premier anniversaire et que le bébé dans les bras de sa mère, c'était forcément lui. Et l'étranger qui posait avec eux devait bien être son père.

— Tu es mon père ! s'exclame Luc qui se débat sous les coups de ceinture.

Soudain, Laurent arrête de le frapper.

— De quoi tu parles ? demande l'homme.

— La photo, là, sur le mur !

Luc regarde le portrait de lui, de son père et de sa mère affichés sur le mur. Laurent suit son regard et examine la photo.

— C'est quoi le nom de ta mère ? questionne Laurent d'un air très confus.

— Manon Laframboise, répond Luc en crachant du sang par terre.

Il est plein de sang après avoir reçu plusieurs coups à la face.

— Pourquoi es-tu parti ? demande Luc, avec des larmes qui coulent sur sa joue.

Quand il entend cela, Laurent se souvient du passé.

Il raconte à Luc :

— Ce n'est pas moi qui t'ai laissé. Ta mère et moi avions des problèmes. Un soir, je suis rentré du travail et la maison était vide. J'ai cherché partout, mais je n'ai pas réussi à vous trouver. Un mois plus tard, j'ai rencontré une femme nommée Lily. Plus tard, Lilly et

moi, on a eu un fils : Samuel.

Luc reconnaît aussitôt le nom Samuel.

— Samuel Giroux ? demande-t-il.

Luc était dans sa classe de septième et huitième années, il a fait partie du groupe qui a conduit Samuel à la mort.

Laurent Giroux continue :

— Samuel subissait de l'intimidation très grave à l'école. Il s'est suicidé à cause de toi et de tes amis.

— Ah ? C'est pour ça que vous les avez tués ? demande Luc.

— Oui, et c'est aussi pour ça que je vais te tuer, ajoute Laurent.

Luc le regarde d'un air terrifié.

Laurent sort de la chambre et revient avec de l'essence et des allumettes. Il verse de l'essence partout, craque une allumette et toute la chambre s'embrase.

Luc, attaché sur le lit, regarde la chambre en feu. Il commence à tousser, il étouffe, panique et tire sur ses cordes. Laurent réalise soudain que Luc est son dernier fils et qu'il ne peut pas le laisser mourir. Laurent remarque qu'il a de l'essence sur lui-même, et voilà que son pantalon prend feu. Laurent hurle de douleur. Il se dirige vers le lit et détache son fils. Luc court vers la porte entrouverte, se retourne et implore Laurent de sortir avec lui.

— Viens avec moi ! lui crie Luc

— Non, c'est trop tard, laisse-moi.

Luc ouvre les yeux. Il est allongé dans un lit, dans une pièce toute blanche éclairée par une lumière fluorescente. « Est-ce que j'ai rêvé ? Est-ce que c'est mon imagination ? » se questionne l'adolescent. Il

examine la salle et réalise qu'il est dans une chambre d'hôpital. Il tourne la tête et, à côté de lui, il voit sa mère assise sur une chaise. Elle le fixe d'un air inquiet.

— Qu'est-ce qui s'est passé avec mon père? Où est-il? demande Luc, perplexe. Et le feu? Ce n'était pas un rêve?

Luc réalise beaucoup de choses à présent.

Manon raconte à Luc :

— Ton père, c'est Laurent Giroux. Il est docteur à l'hôpital. Après avoir tué tes trois amis, il est venu te kidnapper à l'hôpital pour te tuer, comme il a fait à tes amis. Il t'a emmené dans une maison abandonnée. Pas n'importe laquelle. C'est ton ancienne maison. C'est là que nous avons habité tous les trois il y a treize ans.

À ce moment-là, les policiers Marco Legros et Gaston Banister entrent dans la chambre et racontent à Manon et Luc que Laurent s'est laissé mourir dans l'incendie, qu'il aurait pu sortir de la maison, mais qu'il a préféré rester.

— La maison a fini par s'effondrer, dit Gaston.

À Whanapitae, désormais, sans François Côté, Gabriel Lafontaine et Jacque Morissette, les parties de nerf ne seront plus jamais les mêmes.

LA VENGEANCE DE CHARLES

*Par les garçons de la classe de 7^e de Mme Francine Vandal
École Camille-Perron, Markstay
Écrivain-mentor : Luc Baranger*

L'histoire se passe dans le nord de l'Ontario dans les environs de Chapleau au printemps 2007.

Charles Gauthier est maigre, avec des cheveux blonds, des yeux verts, et il est plutôt grand. Les docteurs disent qu'il est fou. Depuis l'âge de treize ans, il est interné à l'hôpital psychiatrique de Lake Shore, à Chapleau. Charles « parle » souvent à une personne invisible qu'il appelle Martin...

À l'âge de treize ans, son frère jumeau, Martin, a été mis dans une famille d'accueil. Martin a blâmé Charles pour le meurtre de leurs parents dans un « accident » d'auto. L'accident s'est passé à Terre-Neuve. La famille Gauthier, le père, la mère et les deux garçons étaient en vacances. L'auto était stationnée sur une falaise de cent vingt mètres de haut qui dominait l'océan Atlantique. Pendant que les parents regardaient le coucher de soleil au bord de la falaise, les jumeaux Martin et Charles jouaient un peu plus loin. Soudain, Martin a desserré le frein à main de la voiture qui s'est mise à rouler toute seule vers le bord de la falaise. Les parents n'ont pas entendu le véhicule arriver à cause du bruit du vent et des vagues. La voiture les a poussés dans le vide. Charles a tout vu. Quand il a raconté aux policiers que c'était son frère Martin qui avait tué leurs parents, personne ne l'a cru. Charles a été enfermé dans un asile psychiatrique pour avoir tué ses

parents et Martin, son frère jumeau, a été placé dans une famille d'accueil.

À vingt-quatre ans, il décide de s'évader de l'hôpital. Il a remarqué que chaque semaine l'hôpital reçoit la visite d'un fourgon qui apporte les médicaments pour tous les malades. Charles monte et se cache dans le camion pendant que le chauffeur décharge les caisses de médicaments.

Une fois loin de l'hôpital, Charles saute du camion en marche. Il voit une maison, il y entre. Il n'a pas remarqué que la propriétaire, une vieille femme, est en train de jardiner. Quand elle rentre dans la maison, Charles panique et tue la femme avec un couteau avant de la jeter dans le puits de la maison. À ce moment, le téléphone sonne dans la maison. Toujours paniqué, Charles sort de la maison en courant et s'enfuit dans le bois avec le vieux camion Bronco de la vieille femme. Mais Charles n'a jamais conduit de sa vie puisqu'il était interné. Rapidement, il percute un arbre et le camion ne peut plus redémarrer. Charles continue à marcher dans le bois. Il trouve une cabane de chasseurs et un vieux revolver avec six balles.

Pendant ce temps, la famille a cherché à appeler la vieille femme, qui n'a pas répondu. Inquiète, la famille se rend chez la grand-mère. On la cherche partout. On l'appelle, on fouille les bois alentour, la cave, le grenier : personne. À un moment donné, le petit-fils tire de l'eau au robinet pour boire. C'est à ce moment que la famille s'aperçoit que l'eau du puits est rouge. Ils vont ouvrir le puits et trouvent le cadavre de la vieille femme. Ils appellent la police immédiatement. En entendant les sirènes des auto-patrouilles, que Charles fuit dans le bois avec l'espoir de se rendre à

Chapleau.

Après deux heures de marche, Charles voit le cinéma de Chapleau. Il y entre par la porte arrière. L'administrateur du cinéma braque sa lampe de poche sur Charles et demande :

— Hey toi ! Que fais-tu là ?

Charles ne sait pas quoi répondre. Il panique à nouveau et tue un autre innocent avec son revolver. La détonation fait peur à tout le monde dans le cinéma et les gens s'enfuient. Une fois dehors, une des personnes voit un policier et se précipite vers l'homme en uniforme et dit :

— Il y a un maniaque dans le cinéma !

— Tout le monde reste calme ! s'exclame le policier.

— Il a un revolver ! répond le citoyen.

— Restez ici, je vais fouiller le cinéma, dit le policier, bravement.

Mais c'est trop tard, car Charles s'est déjà enfui dans les bois. Soudain, il entend un grondement féroce et voit une ombre. Un ours immense devant de lui, le fait s'arrêter net. L'ours se dresse sur ses deux pattes arrière, toujours en grondant. Charles essaie de lui tirer dessus avec son arme, mais, il manque sa cible, car ses mains tremblent excessivement. L'ours donne un coup de patte, frappe le revolver de Charles, qui tombe. Lorsque l'arme frappe le sol, la gâchette se déclenche. La balle du pistolet atteint l'ours dans la patte et l'ours s'enfuit. Charles prend une grande respiration et se relève lentement après avoir ramassé le revolver.

Charles voit une rue et de l'autre côté il voit une station-service. Il regarde de plus près et remarque le fourgon de médicaments de l'hôpital. Il décide de

s'approcher avec précaution. Charles commence à fouiller dans le camion et trouve le permis de conduire. Surprise ! Charles voit sa face sur la carte. Il regarde de plus près et lit le nom de « Martin Dupont ». Charles réalise que c'est son frère jumeau. Soudain, il entend quelqu'un à l'extérieur du camion. Charles commence à paniquer. La porte s'ouvre et les deux jumeaux se regardent face à face. Les deux sont étonnés. Charles menace l'autre avec son arme et s'exclame :

— Déshabille-toi ! On va échanger nos vêtements.

Martin et Charles échangent leurs vêtements. Charles pose le canon de son revolver sur la tempe de son frère et dit :

— Conduis-nous à l'hôpital psychiatrique.

Charles et Martin arrivent à l'hôpital. Charles dit qu'il vient livrer son frère, le fou qui s'est évadé et qui a tué une vieille femme et un propriétaire de cinéma. Martin essaye de se défendre, il crie qu'il est innocent, que c'est son frère le vrai coupable, mais personne ne l'écoute et les policiers appelés par le personnel de l'hôpital l'immobilisent et l'emmènent dans une cellule.

Après quelques jours dans cette cellule Martin est remis dans une chambre de malade. Il s'habitue à la routine de l'hôpital. Il se lève à neuf heures pour le déjeuner avec les autres malades. Ensuite, il prend ses médicaments pour rester calme. Après, il va dans le salon de l'hôpital pour regarder les nouvelles à la télé. Ensuite il mange son dîner à la cafétéria. Puis tous les malades vont dans la cour pour respirer l'air frais. Après beaucoup d'exercice, Martin et tous les autres malades retournent à la cafétéria pour le souper. Le soir, Martin regarde la télévision avec les autres

malades.

À dix heures, il prend à nouveau les médicaments que lui apporte l'infirmière et il retourne dans sa chambre pour dormir.

Les jours passent, les mois passent. Martin essaie de temps en temps de dire aux infirmiers et aux docteurs de l'hôpital qu'il est Martin et que son frère Charles est en liberté, mais personne ne le croit.

Un jour, alors qu'il a perdu espoir de sortir de cet hôpital, Charles vient rendre visite à Martin et il lui annonce qu'il a un plan pour que Martin s'évade.

— Je vais t'aider à t'échapper de cet hôpital si tu jures de ne pas me trahir, chuchote Charles.

— Dis-moi d'abord ton plan avant que je jure, lui répond Martin qui se méfie de son frère.

— OK. Voilà le plan. J'ai appris en lisant le journal qu'il y a un vieux qui est mort hier soir à l'hôpital. C'est pour ça que j'ai attendu pour venir te voir. Ce soir, à sept heures et demie, on va emporter le cercueil avec le vieux dedans à la chapelle de l'hôpital. Avant d'aller te coucher, tu vas faire semblant de prendre tes médicaments pour dormir. Vers onze heures, quand tout sera calme, tu vas sortir de ta chambre, aller à la chapelle et tu vas te coucher dans le cercueil, par-dessus le vieux. Demain matin, vers sept heures et demie, la famille du mort viendra prier quelques minutes et quelqu'un fermera le cercueil. On l'emportera au cimetière dans une camionnette où quatre ouvriers l'attendront au pour l'enterrer.

— Mais comment je vais respirer ? l'interrompt Martin.

— J'ai déjà pris soin de ça. J'ai volé une bouteille d'oxygène dans l'entrepôt où je travaille. J'ai pris ta

place à ton travail, c'est moi qui livre les médicaments et les fournitures pour l'hôpital. Tu auras une réserve de quarante-cinq minutes d'oxygène sous terre. Quand tu vas te faire enterrer, tu vas entendre de la terre frapper ton cercueil. N'aie pas peur. N'utilise seulement ton oxygène qu'une fois que tu auras de la difficulté à respirer.

— Et comment je vais faire pour sortir de ce cercueil ?

— Je vais attendre sur la route à côté du cimetière pour voir quand le corbillard passera. Quand l'enterrement sera fini, je viendrai te déterrer.

— Mais comment on va communiquer, toi et moi ?

— J'ai acheté deux walkies-talkies pour qu'on puisse parler quand tu seras dans le cercueil. J'ai pensé à tout.

Martin réfléchit longtemps puis il dit :

— C'est d'accord. Je te fais confiance.

Ils mettent aussitôt leur plan en action. Charles donne la bouteille d'oxygène et un des walkies-talkies à Martin et il lui souhaite bonne chance.

La nuit, Martin fait comme son frère le lui a dit. Il attend que tout soit calme, va à la chapelle, ouvre le cercueil, se couche dedans et ferme le couvercle du cercueil doucement pour ne pas attirer l'attention. Il passe la nuit allongé sur le cadavre du vieux.

Le lendemain matin, comme Charles avait prévu, après les prières et les dernières paroles de toute la famille du mort, quelqu'un visse le couvercle du cercueil et le corbillard l'emporte au cimetière avec le mort et Martin dedans...

Au cimetière, les ouvriers sortent le cercueil du corbillard et le posent dans l'herbe. Martin entend la grosse pelleteuse mécanique creuser la tombe à six pieds de profondeur.

Quand la fosse est creusée, il entend la pelleteuse s'éloigner. Martin sent qu'on passe des cordes sous le cercueil. Il entend les hommes dire :

— Un deux trois ! On y va !

Les hommes soulèvent le cercueil avec les cordes et le descendent dans la tombe. Puis Martin entend les cordes s'écraser sur le couvercle et glisser sous le cercueil. La pelleteuse redémarre et Martin entend des gros paquets de terre tomber sur le couvercle. Il commence à avoir froid et peur. Il se met à pleurer.

Il entend de moins en moins le bruit du moteur de la pelleteuse mécanique. Il appelle son frère avec le walkie-talkie et Charles lui répond :

— Calme-toi ! J'arrive.

Les ouvriers rangent la pelleteuse dans un coin et quittent le cimetière.

Charles entre dans le cimetière, une pelle à la main.

Il creuse une pelletée de terre et s'arrête. Il se met à réfléchir. Il se dit que Martin a tué leurs parents et qu'il mérite de mourir. Il allume le walkie-talkie et dit :

— Martin, tu m'as accusé d'avoir tué nos parents et à cause de toi j'ai passé quatorze ans dans la misère d'un hôpital psychiatrique.

— Charles, je t'en prie... Charles...

Grâce au walkie-talkie resté ouvert, Martin entend les pas de Charles qui s'éloignent tranquillement sur le gravier du cimetière...

DE L'OR AU PRIX DU SANG

*Par les garçons de la classe de Mme Hélène Russel
École Val-des-Bois, à Marathon
Écrivain-mentor : Philippe Porée-Kurrer*

« Nous approchons de la région de Cariboo, atterrissage dans dix minutes », annonce le pilote de l'hélicoptère.

Quelques instants plus tard, l'équipe experte de prospecteurs venant de Vancouver se trouve près des anciennes mines des années 1870. Leur ambition est de trouver de l'or restant après la ruée.

— Nous atterrissons ! les avertis le pilote.

D'après leur carte, les prospecteurs auront à marcher une trentaine de minutes pour se rendre à la mine la plus près. Tout au long de leur randonnée, ils passent plusieurs petites collines dans la forêt clairsemée. Sur le flanc d'une de ces collines, les prospecteurs discernent un vieux mur de bois. Les planches qui condamnent l'entrée sont vermoulues ; les cinq hommes n'ont pas de difficulté à les enlever avec leurs pieds de biche.

L'équipe entre prudemment dans l'obscurité. La mine a près de cent mètres de long avec un petit chemin de fer pour les chariots. Ils ont franchi à peu près la moitié du tunnel lorsque Philippe aperçoit un spectacle qui le terrifie.

Les yeux écarquillés par la surprise, tremblant, il montre devant lui quatre squelettes étendus sur le sol. Tous les prospecteurs sortent de la mine en criant.

— On devrait appeler la police, propose l'un d'eux.

— Non, plutôt un détective, suggère un autre.

— Non, je vais appeler François, dit Philippe ; c'est un ami de l'école secondaire quand je vivais à Barkerville. Il vient de sortir du campus de Quesnel, tout près d'ici, où il a étudié pour devenir détective.

Les autres approuvent cette idée.

Quelques heures plus tard, un vieux Jeep noir et bosselé arrive dans un nuage de poussière. Lorsque le véhicule s'arrête, François Beaulieu en sort avec une lampe de poche à la main. Il va ouvrir la porte arrière et fouille dans son bagage pour trouver son calepin de notes. Finalement, le détective se tourne vers les prospecteurs.

— Alors, où sont ces squelettes ? demande-t-il.

— Au milieu du tunnel, explique un des prospecteurs d'une voix où perce encore l'effroi.

— Vous pouvez m'y conduire ? demande François.

— Pas moi, je n'y retournerai jamais ! s'exclame un des hommes.

— Je vais essayer, mais je n'aime pas ça, réplique Philippe.

— Pour quel motif vous trouviez-vous dans cette mine ? demande le détective.

— On pensait qu'il y aurait peut-être de l'or restant après la ruée.

En avançant dans la galerie, François peut observer l'ancienne mine en détail. Il y a d'énormes toiles d'araignée qui s'accrochent dans les cheveux, des supports détériorés et des vieux chariots couverts de poussière.

— Nous sommes presque arrivés, bonne chance ! dit l'ami de François.

— Merci beaucoup !

Presque immédiatement, en tournant la tête, le détective aperçoit les squelettes. Après un long moment d'inspection, François se dit que la façon donc les crânes sont fracturés ne semble pas accidentelle. Il décide d'aller au musée pour lire des articles de journaux de l'époque afin d'en savoir plus sur ce qui s'est passé durant la Ruée vers l'or.

Arrivé au musée, François se dirige vers le bureau de l'administration.

Il salue une jeune femme qui l'accueille avec le sourire.

— Bonjour! Mon nom est François Beaulieu. Je fais ma maîtrise en histoire et je souhaiterais avoir plus d'information sur ce qui s'est passé dans la région durant la ruée vers l'or, dit-il en mentant avec facilité.

— Vous êtes au bon endroit, lui répond la jeune femme, je vais vous montrer nos archives. Suivez-moi.

Ils se rendent dans une petite pièce en arrière de la salle principale. La conservatrice lui désigne un mur couvert de photos représentant des mineurs avec leurs noms inscrits en légende. Soudain, François reconnaît le même visage sur les photographies jaunies. Plus tard, il découvre un article de journal des années 1870 qui explique que Luc Bourgeois, l'homme qu'il a vu sur les deux photos, était le seul survivant et unique témoin de l'effondrement de deux mines de la région. Une chance extraordinaire! Bourgeois n'est pas un nom inconnu du détective, c'est celui d'une famille puissante de sa ville natale. En quittant le musée, son attention est attirée par un artefact exposé dans une vitrine.

— D'où vient ce pic? demande François.

— Ah! oui cette pièce *pique* l'attention de plusieurs visiteurs! dit la femme en blaguant. C'est avec cet outil que le fameux Luc Bourgeois a fait fortune durant la Ruée.

En l'examinant de plus près, François remarque que la pointe du pic est manquante et qu'il y a des taches foncées sur le manche de bois.

— Merci pour tout, dit-il en sortant.

Assis dans son véhicule, François feuillette le dépliant qu'il a ramassé au musée. Ce dernier contient une carte de la région indiquant les vieux sites miniers.

« Je suis certain qu'une deuxième mine, supposément effondrée, contient des squelettes », se dit-il.

Optimiste, il s'élançe sur les routes poussiéreuses vers les anciennes mines. Le premier chemin finit en cul-de-sac et François ressort la carte afin de se repérer. Il semble qu'il soit sur la bonne piste, mais il va lui falloir marcher quelques kilomètres. Le terrain semble similaire à l'autre site et assez facile à parcourir. Il n'a emporté avec lui que sa trousse de détective qui contient divers objets servant à recueillir des indices.

Après une bonne trentaine de minutes, une des mines est en vue. Heureusement, quelques planches sont déjà tombées et il peut entrer sans trop de problèmes. Prudent, il longe l'ancien tunnel en s'éclairant avec sa lampe de poche. Le faisceau lumineux le réconforte un peu. Par contre, quand l'entrée disparaît de sa vue, il commence à avoir des inquiétudes. Quand le son produit par les chauves-souris résonne dans le tunnel, François prend soudain ses jambes à son cou et sort de la mine. Se rassurant en se disant que ce ne sont que des animaux inoffensifs, il décide d'entrer à nouveau

pour poursuivre son enquête. Malgré tout, il ne trouve rien sur ce site.

La prochaine mine est plus difficile à trouver, mais après quelques heures François réussit à s'y rendre. Il escalade une petite colline et doit trouver une manière d'entrer dans le tunnel qui est condamné par des planches. Sans perdre espoir, il se sert d'un pieu de bois pour écarter suffisamment quelques madriers.

« Si quelqu'un a mis tant d'efforts pour bloquer ce tunnel, se dit-il, il doit certainement y avoir quelque chose à l'intérieur ! »

Il se glisse entre deux planches et pénètre dans le tunnel.

Même s'il s'y attendait un peu, lorsqu'il découvre les squelettes, il a un mouvement d'effroi. Tout de même, se persuadant qu'il n'y a là rien de plus que des vieux os, rassemblant son courage, il prend quelques photos et inspecte les crânes des victimes. Dans l'un d'eux, il remarque un morceau de métal incrusté dans l'os. Il récupère l'objet prudemment et le place dans un sac de plastique.

« Cette découverte amène plein d'autres questions », pense-t-il.

François sort de la mine, entre dans son Jeep et examine attentivement la petite pointe de métal qu'il a trouvé.

« Où est-ce que je peux faire examiner ça », se demande-t-il ?

Il pense à ses cours de détective et se souvient de ce qu'on lui a enseigné.

Il décide de se rendre au campus à Quesnel. À l'université, François se précipite au bureau de l'administration pour obtenir une permission d'utiliser

les services du laboratoire. Il doit déterminer s'il y a de l'ADN sur le morceau de métal.

— Bonjour, j'enquête sur une tragédie qui s'est produite dans deux mines de la région au temps de la Ruée vers l'or. J'ai besoin que vous analysiez ce que je crois être du sang sur ce morceau de pic.

— C'est intéressant, nous allons faire de notre mieux pour vous rendre ce service.

— Merci! C'est confidentiel, retournez-moi les données et le morceau de métal quand vous aurez terminé.

Arrivé à Barkerville, le détective se précipite à l'adresse de la famille Bourgeois. C'est un imposant manoir. Impressionné, il demeure quelques secondes sans bouger pour observer les lieux. Enfin, il sonne à la porte et bientôt un homme se présente devant lui.

— Que puis-je pour vous? demande Arthur Bourgeois.

— Je souhaite vous poser quelques questions concernant une découverte dans deux vieilles mines d'or, répond François.

— Entrez, je doute de pouvoir vous aider, mais je peux essayer.

— J'ai fait plusieurs recherches, invente le détective en le suivant à l'intérieur, sur plusieurs mineurs dont l'un est votre ancêtre. Je suis intrigué, car j'ai remarqué qu'aucun des mineurs n'a fait fortune sauf Luc Bourgeois. Comment expliquer ça?

— Je suppose qu'il a eu plus de chance que les autres, répond Arthur Bourgeois. Il a gagné une grande fortune pendant la ruée. Maintenant, grâce à son travail, nous vivons une vie magnifique.

« C'est sûrement lui qui a tué les autres, pense le

détective pour lui-même, ça expliquerait toute cette richesse. »

— Tu as sûrement vu notre pic familial au musée? demande Arthur Bourgeois.

— Oui, j'ai déjà vu cette pièce de collection.

Quelques jours plus tard, François Beaulieu récupère à la poste les résultats de l'analyse qu'il a demandée au laboratoire de l'université. La lettre explique le résultat d'ADN trouvé sur le morceau de pic.

« Comment est-ce qu'une famille aussi respectée peut descendre d'un psychopathe? » se demande le détective, en évaluant par ailleurs comment il va s'y prendre pour confronter la famille Bourgeois, car il considère l'enquête comme close. Il doit à présent leur dévoiler que leur ancêtre est un assassin.

« Et pas seulement à la famille, se dit-il, car il est de mon obligation de faire connaître la vérité au public. »

Le lendemain matin, François Beaulieu arrive devant le manoir de la famille Bourgeois et sonne à la porte. Arthur Bourgeois lui ouvre.

— Je suis venu vous dévoiler le résultat de mon enquête, lui annonce le détective.

— Entrez, j'ai hâte de savoir.

François Beaulieu s'assoit sur un des sofas et commence :

— Il apparaît que votre ancêtre a tué huit personnes pour s'approprier leur or. Il se trouve que des traces d'ADN ont été trouvées sur une pointe de pic qui était incrustée dans un crâne. Je soupçonne que ce bout de métal appartient au pic exposé au musée. Je vais aller à la police pour leur demander de l'analyser.

— Et pourquoi êtes-vous venu ici pour me raconter cela? demande Arthur Bourgeois d'un ton irrité.

— Parce que je voulais vous prévenir avant de rendre l'affaire publique, puisque cette évidence incrimine votre ancêtre.

— Non! Vous ne pouvez pas faire cela!

Ignorant ces mots, François Beaulieu se lève pour partir.

— Attendez! s'écrie le propriétaire du manoir.

François se retourne.

— Attendre quoi?

— Je me doutais bien que vous en arriveriez à cette conclusion. Je dois donc tout faire pour que l'honneur de ma famille ne soit jamais sali.

— Vous ne pouvez pas faire grand-chose, dit François Beaulieu en s'interrompant soudain lorsqu'il aperçoit que l'homme pointe une arme vers lui.

— Dans la famille, dit Arthur Bourgeois avec un sourire froid, on n'a pas l'habitude de s'embarrasser des gêneurs...

BANG!

DWOUILLE! DWOUILLE! DWOUILLE!

*Par les filles de la classe de 7^e de M. Hervé Zambou Jlokeng
École élémentaire des Quatre-Rivières, à Orangeville
Écrivain-mentor : Benoît Bouthillette*

Deux jolies femmes se promènent un vendredi soir à bord de leur voiture Smart dans les rues de Toronto. La soirée est chaude et le toit ouvrant de la voiture est baissé. La passagère regarde attentivement les piétons qui traversent la rue. Soudain, un troisième œil apparaît au milieu de son front. La passagère concentre son regard sur un homme d'une trentaine d'années, arrêté au feu de circulation et qui semble correspondre parfaitement au spécimen recherché. La passagère dit à la conductrice : « Il est parfait ! » Cette dernière ouvre son bâton de rouge à lèvres puis le tend à son amie. La passagère s'en empare, le déroule et le pointe vers le jeune homme. Elle appuie sur un bouton secret et un rayon sort de la pointe du rouge à lèvres. Le rayon enveloppe l'homme et le soulève dans les airs. Pendant ce temps, la conductrice actionne un levier qui déploie un mécanisme qui à son tour fait s'agrandir la voiture. L'homme, attiré par le rayon, tombe dans un gigantesque frigo apparu derrière le siège des passagers. Le toit de la voiture se referme. Le troisième œil de la passagère se referme aussi alors qu'elle adresse un sourire complice à son amie. Celle-ci lui dit : « Aurélie, tu peux me redonner mon rouge à lèvres ? »

Après avoir remisé le précieux appareil, la conductrice regarde Aurélie et lui conseille : « Boucle ta ceinture ;

on décolle! » avant de quitter le sol pour s'envoler, la voiture disparaît complètement.

L'enquêtrice principale Heather Smith est assise à son bureau. Après avoir bu sa première tasse de café, le téléphone sonne. Elle répond et entend la voix de son supérieur qui lui demande de venir à son bureau, car il a une enquête à lui confier. La jeune femme de 29 ans se lève et se dirige au dernier étage de l'édifice de l'O.P.P. (Ontario provincial police) à Toronto. Lorsqu'elle arrive chez monsieur Jackson, ce dernier est assis derrière son ordinateur et a un air contrarié. Son bureau déborde de documents. Heather le salue, et il la prie de s'asseoir. Il pose alors les deux mains sur le bureau, se lève et se met à marcher autour de son pupitre, les mains croisées dans le dos. De sa voix grave, il annonce : « Ma chère Heather, nous avons un problème. Plusieurs disparitions inexplicables ont eu lieu partout dans la province. » Heather lui demande s'il y a des indices qui les relient. Monsieur Jackson parle d'étranges témoignages impliquant une voiture volante et conseille à l'enquêtrice de se rendre sur la scène de la dernière disparition.

À l'intérieur de la maison qu'elles avaient louée, Zoé et Aurélie, ou plutôt Zooloo et Azula, comme on les appelle sur leur planète, disposent le corps. Elles l'installent sur une table à l'intérieur du frigo géant et l'emballent dans une pellicule carbonée pour conserver sa fraîcheur. En utilisant ses deux bras supplémentaires, Zoé peut transporter l'homme sans problème. Pendant ce temps, Aurélie se gratte la peau bleue de son crâne avec les ongles de sa troisième main. L'air de la Terre est vraiment trop sec pour leur

peau. Après avoir refermé la porte du frigo, Zoé et Aurélie se rendent dans la cuisine pour préparer leur souper.

— Dis-moi, chère Azula, que désires-tu manger ce soir ?

— La même chose qu'hier, chère Zooloo ! Des cerveaux de serpents et de la fourrure de rat !

— Dwouille ! Dwouille ! Dwouille ! entonnent en cœur les deux extra-terrestres.

Heather enfile le veston de son tailleur noir et se rend sur le lieu de la disparition dans sa propre Ford Ranger. Arrivée, elle s'approche des policiers qui entourent la scène au moyen de ruban jaune. Elle montre son insigne. Sur le coin de la rue, les policiers ont retrouvé le clochard qui avait affirmé avoir été présent lors de l'enlèvement. Heather s'en approche et demande aux agents de police de la laisser seule avec l'homme. Elle lui demande avec gentillesse de lui raconter son histoire. L'homme raconte qu'il a vu une femme possédant un troisième œil kidnapper un jeune homme. Heather lui demande dans quelles circonstances et l'homme lui raconte qu'après avoir pointé un tube de rouge à lèvres sur l'homme au coin de la rue, ce dernier s'est envolé et a été kidnappé à l'arrière d'une voiture. Heather ne sait pas si elle doit croire ou non l'histoire de cet homme, mais décide néanmoins de fouiller la scène.

Elle commence à regarder autour d'elle, inspecte la bouche d'égout puis aperçoit une caméra de sécurité installée sur un mur de l'autre côté de la rue. Heather demande à ses collègues de trouver les bandes vidéo de la soirée de l'enlèvement et de les lui envoyer. Lorsqu'elle reçoit les bandes et les visionne, elle

aperçoit un objet qui tombe des poches de la victime. Elle se précipite alors vers l'arrière de la poubelle et y trouve le portefeuille de l'homme. À l'intérieur, le permis de conduire permet d'identifier la victime : c'est un homme de 30 ans, aux cheveux blonds, qui habite un quartier voisin, à Toronto. Mais, plus que tout, Heather est troublée par ce qu'elle a vu sur la bande vidéo : l'homme a réellement été enlevé et soulevé dans les airs par un rayon sorti d'une voiture Smart...

En terminant leur dessert d'ailes de chauve-souris avec fraises pourries, Zoé et Aurélie élaborent la prochaine étape de leur plan. Zoé demande : « Croistu que nous avons suffisamment de spécimens humains pour pouvoir repeupler notre planète ? » Aurélie croit que non et dit qu'il leur faut remplir tous les caissons de leur maison-fusée avant de quitter la Terre.

Revenue à son bureau, Heather trouve un message qui lui indique qu'un autre témoin a pris en photo le même enlèvement. Après avoir lu le message, Heather rappelle la personne pour qu'elle lui envoie la photo du véhicule suspect. Lorsqu'elle l'observe sur son écran, Heather reste stupéfaite. Elle constate que la femme assise dans le véhicule possède effectivement un troisième œil au milieu du front. D'un bond, elle se lève et se rend au bureau de monsieur Jackson. À son arrivée, il rabat l'écran de son ordinateur portable et écoute Heather lui raconter ses découvertes.

— Plus que tout, poursuit l'enquêtrice, en fouillant dans les dossiers de toutes les victimes d'enlèvement, j'ai constaté qu'ils avaient tous les mêmes caractéristiques physiques. Elles mesurent toutes plus de six pieds et elles ont toutes des cheveux bruns, des yeux bruns et

une moustache brune. Ainsi qu'un gros ventre...

Le sergent Jackson reste perplexe.

— Tu veux dire, comme moi? demande-t-il de sa voix grave.

— Exactement! Et ça m'a donné une idée...

Zoé et Aurélie ramènent leur nouvelle victime à leur voiture. Comme l'homme qu'elles avaient repéré se trouvait trop loin, elles n'ont pu utiliser leur rouge à lèvres à rayon. Elles ont donc utilisé leurs lunettes Guiche à rayon gelant pour immobiliser l'homme. Mais des passants les ont aperçues et les ont prises en photo. Zoé change le mode de ses lunettes et les met en mode « perte de mémoire » et dirige le faisceau vers les passants. Devenus amnésiques, ils oublieront tout ce qu'ils ont vu durant les trois dernières heures.

Le sergent Jackson s'est départi de ses vêtements de travail et les a troqués pour des vieux jeans, un t-shirt bleu et un sweatshirt vert. Il marche le long de la rue avec une oreillette Bluetooth afin de rester en contact avec Heather.

— Je me sens complètement ridicule, grommelle-t-il.

— Ce n'est qu'un mauvais moment à passer, nous n'avons pas le choix, vous êtes la victime parfaite pour nos kidnapeuses...

Le sergent Jackson n'est pas chaud à l'idée de servir de proie, mais sa jeune collègue est si persuasive qu'il ne peut refuser. Alors qu'il marche dans Queens Park, une jeune femme séduisante, assise sur banc de parc, lui adresse un sourire. Le sergent Jackson continue à marcher. La jeune femme se lève et marche derrière lui. Il la remarque et dit à Heather qu'il a peut-être repéré une de leurs suspectes. La jeune femme se rapproche et salue le policier. Elle remarque que

son gobelet de café est presque vide et lui dit qu'elle connaît un endroit fabuleux où ils font le meilleur café au monde! Jackson est ébloui par le regard rose de la jeune femme et la suit à l'extérieur du parc. Dans son oreille, Heather pose des questions, mais Jackson ne répond pas. L'enquêtrice enfle son blouson de cuir, quitte sa cachette et se lance sur les pas de son supérieur.

Lorsqu'elle arrive à la dernière position connue du policier, elle regarde autour d'elle et aperçoit la voiture Smart détectée par les caméras de surveillance. Une jeune femme est en train d'en refermer le coffre. Heather n'hésite pas. Elle saute dans son Ford Ranger et se lance à la poursuite de la Smart. Elle la suit discrètement jusqu'à un quartier paisible de la ville. Lorsque la Smart se gare devant le garage d'une maison, Heather va se stationner un peu plus loin. Elle descend de sa voiture et vient inspecter à travers la fenêtre du salon.

Zoé et Aurélie guident le corps flottant du sergent Jackson à travers l'immense hangar qui sert de congélateur. En ouvrant la dernière porte, Aurélie glisse le corps à l'intérieur du caisson réfrigérant. Elle ferme la porte puis regarde Zoé.

— Mission accomplie. Nous avons tous nos spécimens, dit-elle.

— Dwouille! Dwouille! Dwouille! s'exclame joyeusement Zoé.

Heather voit les deux femmes et le corps flottant de monsieur Jackson disparaître derrière la porte immense qui donne sur le salon. Elle se dirige vers la porte d'entrée et se sert de sa trousse d'urgence pour la débarrer. En ouvrant la porte, elle essaie d'entrer,

mais une décharge électrique l'arrête. Elle porte la main à son front et, par chance, le bracelet de pierres turquoise qu'elle porte à son poignet crée un court-circuit qui annule le champ électrique. Sur la pointe des pieds, elle s'approche discrètement de la porte du salon. Celle-ci s'ouvre subitement. Heather plonge derrière le sofa! Son cœur bat à tout rompre. Les deux extra-terrestres traversent le salon et s'arrêtent, car elles sentent une odeur humaine dans la maison. Une alarme se déclenche. Heather aperçoit une grille de ventilation. À l'aide de sa trousse, elle l'ouvre et se glisse l'intérieur. Au moment où elle la referme, deux paires de tentacules bleus s'insinuent derrière le sofa et fouillent l'espace sans rien trouver. Heather retient son souffle. Lorsque les bras se rétractent, elle se remet à respirer à nouveau. L'alarme cesse de retentir et les extra-terrestres poursuivent leur chemin.

Heather rampe dans le tunnel d'aération jusqu'à une lumière et ouvre la grille. Elle se retrouve dans un gigantesque congélateur. Elle ouvre toutes les nombreuses portes qui s'y trouvent et découvre tous les hommes victimes d'enlèvement. Dans le dernier caisson, le sergent Jackson, gelé, inconscient. Heather regarde autour d'elle et voit un panneau de commande. Elle appuie sur tous les boutons dans l'espoir de décongeler le sergent Jackson. À ce moment, un immense grondement secoue toute la maison. Heather perd l'équilibre et tombe au sol. En se levant, elle constate que la maison bouge toujours.

Elle sort du congélateur. Elle regarde autour d'elle pour s'assurer qu'il n'y a personne. Par la fenêtre du salon, incrédule, elle s'aperçoit que la maison s'élève du sol. En passant à travers la cuisine, elle ramasse un

couteau à pizza qu'elle glisse dans sa poche ainsi qu'un rouleau à pâte. Discrètement, elle se rapproche de la pièce qui aurait dû être le garage, mais lorsqu'elle ouvre la porte elle constate que la Smart s'est transformée en une immense cabine de pilotage. Heather lève le bras, et donne un coup de rouleau à pâte sur la tête de la première extra-terrestre. Du sang mauve gicle de son crâne. L'extra-terrestre s'effondre sur le sol. La seconde extra-terrestre est prompte à réagir. Elle s'empare d'un bâton encastré dans son poste de pilotage. Elle appuie sur un bouton et la tête d'un ours en peluche avec des yeux laser en sort en projetant ses rayons en direction de Heather. L'enquêtrice plonge de côté et les évite de justesse. Elle roule au sol et se remet en position d'attaque. Elle plonge la main dans sa poche et en sort le couteau à pizza. Elle se lève et bondit en direction de l'extra-terrestre. D'un geste rapide, elle donne un coup de couteau à son adversaire et l'atteint au cou. L'extra-terrestre pousse un cri ignoble. Des griffes apparaissent au bout de ses doigts avec lesquelles elle essaie d'agripper Heather. Celle-ci pare le coup en attrapant le poignet de la créature. Les deux femelles se regardent les yeux dans les yeux. Ceux de l'extra-terrestre sont remplis de furie. Heather la repousse. Son adversaire perd l'équilibre et se rattrape en s'agrippant au panneau de contrôle. Heather lui taillade la peau du dos avec son couteau à pizza. La créature gémit et saigne abondamment.

Heather ne peut se résoudre à l'achever. Elle se penche et demande à l'extra-terrestre les raisons de ces enlèvements. La pauvre créature murmure « Dwouille! Dwouille! Dwouille! » Et à ce moment, Heather reçoit un coup derrière la tête. Elle se retourne

et aperçoit la seconde extra-terrestre qui est en mode d'attaque. Elle a dans ses mains le bâton/ourson laser et tire une décharge en direction de l'enquêtrice. Instinctivement, Heather replie les jambes et évite l'attaque. Du coin du regard, elle aperçoit un second bâton laser accroché au panneau de commande. D'un élan des pieds, elle appuie sur le mur et se pousse au sol dans sa direction. Elle glisse sur le plancher et atteint le bâton. Elle l'agrippe et le pointe vers la créature. La tête de l'ourson s'éjecte du Bâton et au moment où Heather s'apprête à appuyer sur la détente...

Heather se retrouve dans la rue. Devant elle, là où devrait se trouver une maison, il n'y a qu'un immense trou. Elle est en compagnie du sergent Jackson et de toutes les victimes des d'enlèvements récents. Mais elle ne se souvient absolument pas des événements qui l'ont conduite ici...

Dans leur vaisseau spatial, Azula et Zooloo observent la scène à travers leur télescope intersidéral. Les extra-terrestres sont furieuses; cette misérable humaine a réussi à contrer leur plan. Les capacités régénératrices de leur espèce ont réussi à sauver Azula après que Zooloo ait administré le rayon amnésique à Heather au cours de leur bataille. Les spécimens masculins étant tous sortis du congélateur, les femelles ne pouvaient donc plus les ramener avec elles sur leur planète.

— Nous reviendrons, grommelle Zooloo.

— Nous reviendrons, répète hargneusement Azula.

On peut imaginer que cette fois leur revanche sera impitoyable.

L'ENFER SE DÉCHAÎNE

Par les garçons de la classe de 7^e de M. Hervé Zambou Jlokeng

École élémentaire des Quatre-Rivières, à Orangeville

Écrivain-mentor : Benoît Bouthillette

La grande partie de hockey du vendredi soir va débiter dans moins d'une heure à l'aréna d'Orangeville. Et pourtant il n'y a encore aucun spectateur assis dans les gradins. Le concierge discute avec une employée du casse-croûte. Ils se demandent comment il se fait que personne ne soit arrivé. À l'écran de télévision suspendu dans un coin apparaît une annonce d'urgence. Le concierge entend le commentateur dire qu'ils se passent des choses horribles dans le quartier tout prêt. Il décide d'aller voir, enfile son manteau, se rend à la porte de l'aréna et entend quelqu'un frapper doucement. Il regarde à travers la fenêtre givrée et il aperçoit une silhouette. Il ouvre la porte, souhaite la bienvenue au visiteur et l'invite à entrer. Le visiteur demande le chemin des toilettes. Lorsqu'il passe devant le casse-croûte, il regarde l'employée derrière le comptoir et son visage se transforme horriblement. Alors qu'un cri s'entend à l'intérieur de l'aréna, le concierge ouvre finalement les portes et se trouve submergé par une vague de spectateurs qui l'écrasent sur leur passage. À deux kilomètres de l'aréna, un camion de la S.W.A.T sillonne les rues d'Orangeville. L'équipe tactique constituée des quatre meilleurs agents a pris place à l'arrière. Penché sur l'ordinateur, Ibah cherche des informations sur la situation en cours. Les agents reçoivent un appel de leur patron leur disant

qu'ils doivent se précipiter vers la rue d'Alder, car... Mais la communication est coupée. Ibah s'interroge sur les raisons de cette mauvaise communication. Son collègue Lee lui demande pourquoi il a l'air si inquiet. Avant qu'Ibah puisse répondre, Cameron s'approche et tend une mitrailleuse au visage d'Ibah en disant : « Regardez ce que j'ai trouvé dans le bureau du patron ! » Hulx s'interpose en disant : « Les gars, soyez prêts à intervenir ; on arrive à Alder. » Avant que le camion n'atteigne la destination, il doit freiner, car un homme apparaît au milieu de la route. Le conducteur s'exclame « Hé ! Bougez ! » Mais, l'homme reste immobile. Le conducteur descend de son camion et se dirige vers lui. Sa peau et ses organes sont déchirés, en lambeaux. Le conducteur lui dit de lever ses mains dans les airs ; l'homme répond en poussant des grognements. Le conducteur avance avec précaution, l'homme se précipite vers lui et le mord dans le cou. L'équipe de S.W.A.T saute du camion et voit ça. Les quatre membres de la S.W.A.T s'approchent de l'homme avec leurs armes brandies. L'homme recule de quelques pas. L'équipe de la S.W.A.T se rapproche des cadavres et s'exclame : « Un zombie ! » Immédiatement le quatuor remonte dans le camion et Cameron prend le volant. Il essaie de démarrer le camion, mais la clé est manquante. Il redescend pour chercher la clé sur le conducteur mort. Il se penche pour ramasser la clé, mais soudain la main du conducteur mort s'empare violemment de son avant-bras. Instinctivement, Cameron se recule et tire. Le bruit réveille le deuxième conducteur devenu zombie. Il agrippe la jambe de Cameron. Celui-ci tombe au sol et éparpille ses armes partout autour de lui. De

l'intérieur du camion, Hulx observe la scène. Il sort du camion en voyant Cameron à la merci de cette horrible créature. Il prend son bâton de hockey laser et lance une puissante décharge sur le zombie. Le bruit du laser attire tous les zombies des alentours. Les fenêtres et les portes des maisons explosent et l'enfer se déchaîne. Lee et Ibah sortent du camion à leur tour et viennent à la rescousse de Cameron. Très rapidement, ils sont encerclés de zombies. Ils parviennent toutefois à se créer une petite ouverture et tous les quatre sautent dans le camion et s'échappent. Ils roulent à toute vitesse en direction des zombies et foncent dans le tas, en écrasant des dizaines. Le camion roule dans les rues d'Orangeville plongée dans le brouillard. Ils arrivent à leur destination : le centre Alder. Ils essaient d'ouvrir la porte de l'aréna, mais celle-ci est bloquée. Hulx prend son bâton de hockey laser et découpe un rectangle dans la porte. Le morceau découpé tombe par terre et le bruit attire l'attention des zombies dans l'aréna. Face à cette situation cauchemardesque, les quatre membres du S.W.A.T restent figés. En voyant tous les joueurs zombies se précipiter vers eux, Cameron réagit en brandissant son canon et demande à ses amis de se sauver en vitesse.

— Où allons-nous ? demande Lee.

— Rendons-nous au bureau du directeur, nous pourrions peut-être nous y barricader, répond Hulx.

Cameron lance une grenade aux zombies et rejoint ses trois amis aux portes de l'ascenseur. Lorsqu'elles s'ouvrent, ils voient trois zombies à l'intérieur qui dansent au rythme de la musique émanant de l'ascenseur et ne prennent pas conscience de leurs présences. Ils décident de rebrousser chemin et

d'emprunter les escaliers. En montant les escaliers à toute hâte, Cameron trébuche. Lee ne peut s'empêcher de rire. Hulx pousse le bureau du directeur pour bloquer la porte de façon à empêcher le passage. Le désordre du bureau laisse supposer que le directeur s'est sauvé en vitesse. Parmi les papiers qui traînent par terre, Ibah reconnaît le logo qu'il a déjà aperçu sur l'uniforme d'un des zombies de l'ascenseur. Lee s'empare du papier au sol, il lit l'adresse de l'en-tête et constate que la feuille est une facture qui provient de l'usine de plastique d'Orangeville. L'aréna y avait acheté une douzaine de baies vitrées. Cameron installait des explosives claymores en forme de rondelles de hockey sur la porte et constate qu'ils ont un logo distinct. Est-ce que l'usine de plastique d'Orangeville produirait des explosifs? Les quatre membres de l'escouade l'ignorent, mais Cameron suggère que si elle est capable de produire des explosifs, il est probable qu'elle possède un laboratoire secret. Pour s'y rendre, ils devront soit sortir par la fenêtre ou tout simplement demander à Hulx de sauter et de se servir de son bâton de hockey pour ralentir le saut contre le mur. Cameron utilise son canon multiple pour ralentir sa chute. Ibah se sert des rétrofusées de ses bottes, Lee quant à lui crie : « Banzai! » Il perce le mur avec ses couteaux et se laisse glisser le long du mur. L'équipe rejoint le camion et roule en direction de l'usine de fabrication de plastique. Quelques murs du bâtiment se sont effondrés. Les cheminées crachent de la fumée. Les clôtures entourant le site ont été détruites. En s'approchant du brasier central, une bande d'humains encerclés par des zombies tente de leur résister. Le camion s'avance jusqu'à l'entrée

principale du bâtiment. Les équipiers sortent du véhicule pour entrer, mais ils constatent que les portes sont gardées par une mer de zombies. Cameron voudrait bien tirer afin de les détruire, mais Lee lui fait comprendre qu'ils sont trop nombreux et que le bruit les attirera tous : « C'est inutile ! »

Ils doivent trouver un autre chemin. Hulx propose de passer par le toit et ils acceptent. Au milieu du toit se trouve une verrière en forme de pyramide. Lorsqu'ils s'en approchent, ils regardent à travers la vitre et constatent qu'un immense bassin est installé au milieu de la pièce et qu'aucun zombie ne l'entoure. Le bassin est rempli d'un liquide mauve fluorescent. Si elle décide de descendre par la verrière, l'équipe S.W.A.T. n'aura pas d'autre choix que de tomber dans le bassin. Hulx pulvérise la vitre en éclats. Avec ses couteaux, Lee accroche des câbles aux rebords, pendant qu'Ibah et Cameron se donnent du courage en buvant un liquide suspect contenu dans la gourde de Cameron. Ibah s'accroche aux câbles et se laisse glisser. On entend Ibah qui fait splash en atterrissant dans le bassin. Lee espère que le bassin ne contient ni acide ni piranhas. Mais Cameron a peur que ce soit de l'urine de zombie. Lorsque Ibah sort la tête, il crie : « Ce liquide est chouette, c'est chaud ça goûte comme du jus d'orange ! » Ses trois compagnons crient « Banzai ! » et plongent en faisant le saut de l'ange dans le bassin. Cameron rate son coup et atterrit la face sur le sol. Mais les quatre commencent subitement à s'interroger : « Pourquoi n'y a-t-il aucun zombie ? » D'un seul coup d'œil, grâce à ses lunettes à rayon X, Ibah identifie l'emplacement du local de surveillance. L'équipe s'y rend pour consulter toutes les caméras de

l'édifice. Dans le coin d'une image du sous-sol, Ibad aperçoit un homme derrière un classeur. L'homme porte un sarrau blanc. L'équipe de SWAT se dirige donc vers le local, défonce la porte et entre. Les quatre policiers y découvrent un homme nerveux et apeuré. Son bras laisse voir des marques de morsure.

— Identifiez-vous ! crie Lee en brandissant son arme.

— Je me nomme Bob Proust.

— Prout ? demande Hulx.

— Non, Proust, comme l'auteur célèbre. Je suis le scientifique en chef de cet établissement.

— Que faites-vous seul ici, dans ce local ?

— Je cherche une façon d'appliquer l'antidote à l'épidémie dont nous sommes responsables.

— Quel antidote ? s'écrient en chœur tous les membres de l'équipe.

Le scientifique raconte que suite à une expérience visant à créer des explosifs qui contiennent des virus toxiques, les tentatives sur des humains ont mal tourné et ont provoqué une épidémie de zombicémie. Le scientifique retire sa paire de lunettes, l'essuie, et poursuit son histoire.

— Cependant, mon équipe a réussi à développer un antidote que vous avez peut-être vu, dans le bassin situé au milieu du hall de l'édifice.

— Le truc mauve à saveur d'orange ? demande Hulx.

— Exactement, répond le scientifique. Nous devons trouver un moyen de le répandre au-dessus de la ville.

Ibah réagit instantanément. Il se souvient avoir aperçu un hélicoptère sur le toit alors qu'il pénétrait dans le bâtiment.

— Si nous l'attachons par des chaînes, nous pourrons le soulever au-dessus de la ville !

Cameron s'avance héroïquement.

— Et moi, si je faisais exploser le bassin, nous pourrions asperger la ville.

— Mais nous n'avons pas de détonateur! réplique Lee.

— Je sais, répond Cameron.

Et, après quelques secondes de silence solennel, il poursuit :

— Je me ferai exploser avec la grenade que je tiendrai sur le bassin du liquide antidote lorsque vous me laisserez tomber au-dessus de la ville.

Devant ce sacrifice héroïque, les autres membres de la S.W.A.T font décoller l'hélicoptère. Toute l'équipe est à bord, sauf Cameron qui se tient sur le rebord du bassin. L'hélicoptère se rend au-dessus de la ville. Les zombies sont attirés par le bruit de l'hélicoptère. Au signal d'Ibah, Lee libère le caisson d'antidote qui tombe en chute libre. Alors, Cameron dégoupille la grenade. Se tenant fièrement sur le bassin, il attend l'explosion.

Trois mois plus tard, les trois survivants de l'équipe de la S.W.A.T se tiennent devant la grande statue érigée en l'honneur de Cameron

— Il était courageux, dit Ibah.

— C'était un héros! renchérit Hulx.

Derrière les trois officiers, un homme étrange rôde. Lorsqu'ils se retournent et l'aperçoivent, l'équipe reconnaît le scientifique Bob Proust. Il est transformé et a un éclair de menace dans le regard.

LA FUITE DE PRISON

*Par les filles de la classe de 7^e de Mme Joëlle Boulanger
École Jeanne-Lajoie, Pavillon secondaire, à Pembroke
Écrivain-mentor : Francis Chalifour*

Un an plus tôt

Les jumeaux Alexandre et Alexandria arrivent à leur grande maison, à Kingston, en Ontario, et voient des policiers, des ambulanciers, et leur père, qui a des menottes aux mains. Alexandria panique, elle tremble d'effroi, ses mains deviennent moites et elle pense qu'elle va rendre son dîner. Ils ont quatorze ans et leur père vient juste de tuer leur mère. Leur mère était abusive, elle les battait et les emprisonnait dans le sous-sol durant des jours avec seulement la noirceur comme compagnie. Elle était jalouse d'Alexandria, car elle était plus belle et son père l'aimait plus que sa mère.

Aujourd'hui

Alexandre a des cheveux brun foncé qui dépassent sur ses oreilles et il a les yeux verts. Il porte un gros t-shirt vert foncé et des vieux pantalons bruns. Depuis qu'ils vivent dans l'orphelinat, ils portent seulement des vêtements déjà portés. Alexandria a de longs cheveux blonds et des yeux bruns. Elle porte une camisole grise avec un blazer blanc et des jambières noires et un collier de perles rouge. Les enfants vivent à l'orphelinat Bulle lumineuse, qui est vieux et très coloré.

Les jumeaux remarquent la photo de leur père aux

nouvelles à la télévision, il a un regard fâché et l'air violent et cruel. Ils écoutent avec beaucoup plus d'intérêt. La présentatrice annonce :

« bulletin spécial : La peine de mort a été rétablie pour les meurtriers au Canada. Ainsi, Gaston Lacroix sera exécuté demain à minuit pour l'assassinat de son épouse, Josée Lacroix, il y a déjà un an de cela. »

Les jumeaux sont choqués. Ils savent qu'ils ont besoin de faire quelque chose pour sauver leur père. Dans le dortoir où dorment vingt enfants de tout âge, ils formulent un plan. Ils prennent les couvertures mauves des lits et les rideaux jaunes et ils en font une corde pour sortir par la fenêtre située au deuxième étage de l'orphelinat. Elli, la jeune femme avec des cheveux roux qui garde les orphelins les voit fuir. Elle tente de les arrêter, mais n'y arrive pas. Ils vont sauver leur père, peu importe les obstacles qui se dresseront sur leur route.

Les jumeaux courent environ 800 mètres et se retrouvent dans le stationnement plein d'autos d'un McDonald. Toutes les portes des autos sont verrouillées sauf une Toyota noire. Les enfants ont très peur d'être repris. Alexandria est géniale en mécanique, elle prend le fil bleu et le fil rouge sous le tableau de bord et les attaches ensemble, ce qui fait démarrer la Toyota. C'est parfait, ils vont libérer leur père... En route, ils aperçoivent une voiture de police qui semble les suivre. Alexandre qui était assis derrière le volant commence à conduire très vite dans la direction opposée. Mais quand ils pensent avoir semé la police, ils se rendent compte qu'ils ont conduit vingt kilomètres dans la mauvaise direction. Les jumeaux font demi-tour. Après deux heures,

Alexandria aperçoit le pénitencier de Kingston. Ils décident de se débarrasser de l'auto et de passer la nuit dans la forêt qui se trouve à deux kilomètres de la prison. Le lendemain matin, Alexandria et Alexandre s'approchent de la prison et grimpent la clôture qui entoure le centre de correction. Ils entrent dans la prison noire, désolante, dégoûtante et repoussante et, lorsque le garde détourne le regard, ils enlèvent doucement la grille du système de ventilation et s'engouffrent à l'intérieur. Ils rampent jusqu'à ce qu'ils voient une grille au-dessous d'eux avec deux gardes armés jusqu'aux dents, mais ils remarquent aussi que l'un des gardes a un gros trousseau de clés. Les jumeaux se demandent à quoi peuvent bien servir ces clés. Alexandria est sûre que l'une de ces clés doit ouvrir la cellule de son père, mais Alexandre, lui, pense que ce sont des clés comme les autres qui pourraient servir à ouvrir n'importe quoi dans la prison, comme le vestiaire des gardes ou leur casier, etc. Les jumeaux veulent quand même avoir ces clés pour voir si elles peuvent délivrer leur père. Les jumeaux formulent un plan : Alexandria va attendre que l'un des gardes détourne le regard ou qu'il se déplace un peu et elle va ensuite retirer délicatement la grille puis va sauter sur le garde pour ensuite prendre les clés. Alexandre, lui, va sauter à son tour pour prendre le fusil et tirer sur les deux gardes et après ils iront libérer leur père.

Alexandria attend impatiemment qu'un des gardes se déplace et c'est ce qui arrive. Elle enlève délicatement la grille, saute sur le garde et prend les clés. Alexandre saute brusquement à son tour, arrache le fusil et tire sur les deux gardes. Les jumeaux courent maintenant pour aller libérer leur père. Les deux gardes sont très

blessés et perdent beaucoup de sang, mais voilà que l'un des gardes parvient à se lever pour déclencher l'alarme.

— Vite, dépêche-toi, dit Alexandria apeurée et déterminée à sortir son père de prison ; les gardes vont être ici dans quelques secondes. On doit vite trouver papa, si les gardes nous trouvent c'est nous qui risquons d'aller en prison.

Quelques secondes plus tard, Alexandria trouve son père, seul dans une petite cellule.

— Alexandria !

— Oui, c'est moi, papa ! On n'a pas le temps de discuter, les gardes vont arriver. Je vais te libérer.

Alexandria lève le trousseau de clés, surprise de voir le nombre de clés. Alexandre crie :

— Alexandria, vite, une garnison de gardes arrive. Je ne peux pas les retenir.

— D'accord, je pense que j'ai trouvé la clé.

Alexandria libère finalement son père. À présent, selon leur plan, ils doivent fabriquer des bombes.

— Commence à fabriquer les bombes, dit Alexandria à son frère, moi et papa allons essayer de détourner l'attention des vigiles. Suis-moi, papa !

Trois minutes plus tard, deux gardes aperçoivent Alexandria et Gaston, ils leur demandent de se rendre. Au lieu de répondre, Gaston prend le fusil et abat les policiers. De son côté, Alexandre a terminé les bombes et il leur en passe quelques-unes en leur disant où aller. Papa va à gauche, Alexandria va à droite et moi je vais les mettre devant les portes et sur les fenêtres.

Une fois les bombes en place, la famille continue vers la sortie. Soudain, Alexandria dit à son père et

à son frère de se taire, car elle entend quelque chose. Ils découvrent très vite que les gardes ne sont pas leur plus gros problème, en effet cinq énormes bergers allemands viennent juste de tourner le coin. Les trois échangent des regards anxieux, puis se mettent à courir comme si le diable lui-même les pourchassait vers la sortie.

En tournant un coin, les jumeaux et leur père se trouvent face à face avec trois gardes menaçants. Alexandre, donne le fusil à sa sœur qui tire aussitôt sur les gardes. Elle se sent mal, mais c'est pour libérer leur père et rétablir leur famille.

Un cri de son père la tire de ses pensées. Il lui dit de tirer sur les chiens qui s'avancent. Alexandria tire une fois dans la patte de devant de chaque chien, en s'assurant de causer juste assez de dommage pour arrêter les chiens. Enfin, ils arrivent à la porte de sortie et voient qu'elle est déjà à moitié fermée. La famille a juste le temps de glisser sous la porte, mais un garde inattendu a saisi le pied du père et le tire à lui. Les deux enfants prennent les bras de leur père et tirent de leur côté. Mais, personne ne réussit et la porte de sortie se referme sur le pied du père qui est sectionné. Le père pousse un hurlement. Alexandre et Alexandria avalent leur panique devant tout le sang qui coule et aident leur père à sautiller vers l'auto.

Quand ils y parviennent, Gaston tombe inconscient. Puisqu'il ne peut pas conduire, Alexandre le fait.

Échappés de la prison de Kingston afin de reconstruire leur famille, Gaston, Alexandre et Alexandria s'installent à Punnkeydoodles Corners, dans une vieille cabane de bois abandonnée entourée d'arbres morts. Les enfants sont contents d'avoir sauvé

leur père, mais ils s'inquiètent puisqu'il saigne encore beaucoup. Alexandria, qui a suivi un cours de premiers soins l'été dernier, réussit à le soigner en enveloppant sa cheville avec plusieurs pansements stérilisés qu'elle a trouvés dans une trousse de premiers soins dans la cabane. Le père remercie ses enfants de leur aide, mais il craint de retourner au pénitencier.

Quelques heures plus tard, pendant que les jumeaux s'amuse à l'extérieur de la cabane lorsque six autos de police arrivent à grande vitesse. Les policiers armés de fusils sortent de leur auto aussi vite pour arrêter le père. Celui-ci sort de la cabane et un sentiment de panique l'envahit ainsi que ses enfants. Ils sont persuadés qu'ils vont être arrêtés. Le père ne sait pas quoi faire, mais refuse de retourner en maison de détention avec ses enfants. Soudain, il aperçoit un bateau assez grand pour que lui et ses enfants puissent s'échapper. Il indique aux enfants de le suivre et court vers le bateau en claudiquant sur un pied. Les enfants le suivent, mais un grand policier musclé réussit à accrocher le bras d'Alexandre. Alexandria refuse de laisser son frère en arrière et balance un grand coup de poing au policier qui lâche son frère. Les enfants continuent de courir. Presque rendue au bateau, Alexandria trébuche sur une roche, mais, avec l'aide de son père, elle réussit à se relever avant que les policiers ne l'attrapent. La famille saute rapidement dans le petit bateau bleu et ils s'éloignent sur la rivière en direction du lac Ontario. Le bateau disparaît dans le coucher de soleil.

Depuis ce jour, la police les cherche, mais n'a aucune idée si le bateau a coulé ou si la famille infernale continue de se terrer quelque part.

UN JEU DE TOURMENTE

*Par les garçons de la classe de 7^e de Mme Joëlle Boulanger
École Jeanne-Lajoie, Pavillon secondaire, à Pembroke
Écrivain-mentor : Francis Chalifour*

Une soirée en 2016. Vincent Laffèche est un homme qui haït les Maple Leafs de Toronto et les Sénateurs d'Ottawa, mais qui adore les Canadiens de Montréal. Il est marié et a trois enfants. De plus, il est un policier en apprentissage. Il a 26 ans, il est chauve, vraiment musclé et ressemble à Bruce Willis et sa chanteuse préférée est Céline Dion.. Aujourd'hui, il a gagné 400 dollars à la loterie et a décidé d'aller à une joute de hockey au Centre Bell : Les Canadiens de Montréal contre les Bruins de Boston. Dans l'arène, la capacité est d'environ 30 000 personnes, 100 sections et 80 sorties. Quand Vincent se prépare pour aller à la joute, il a un drôle de sentiment comme si quelque chose allait changer sa vie. Vincent n'a pas souvent ce sentiment alors il ne sait pas quoi faire. Il pense que c'est tout simplement la hâte. Une fois à l'arène, le jeu commence. Le but est pour Boston quand Patrice Bergeron passe à Zdeno Chara. Il prend un tir de la ligne bleue qui est allé sous le bâton de Carry Price après avoir été dévié par Andrei Markov. Milan Lucic a un échappé et il essaye de déjouer Carry, mais il fait un bel arrêt avec son gant, vite comme un éclair. Dans la deuxième période ça devient 1-1, quand P.K. Subban prend un tir de poignet et le met entre les jambes de Tukka Rask à deux minutes de la fin de la deuxième période.

Tout à coup, les lumières magnifiques de l'arène s'éteignent. Des gens avec des cagoules noires, des fusils, des uniformes noirs et des lunettes entrent. La plupart des gens réalisent que ce sont des terroristes qui prennent le contrôle du complexe. Le chef des terroristes s'appelle Kevin Proulx. Il a un accent de Boston et une cicatrice sur l'œil droit. La plupart des jeunes de douze ans sont plus grands que lui et ses cheveux sont gris. Il porte des jeans orange et un chandail en polyester de haute qualité avec le numéro 33 de Chara inscrit au dos. Il a 34 ans et porte une casquette des Bruins de Boston. Il annonce que c'est une prise d'otages et que si des personnes quittent l'édifice, il fera exploser les bombes placées dans chaque section du complexe, ce qui causerait la mort de 30 000 personnes.

— Si le gouvernement ne nous verse pas un million de dollars, on va tuer une section de 300 personnes du Centre Bell toutes les dix minutes, dit le chef des terroristes.

Une heure plus tard, les terroristes ont déjà tué six sections de 300 personnes dans l'aréna. Tout le monde crie de terreur et des balles volent partout.

Soudain, le terroriste, Kevyn Proulx, apparaît sur le Jumbotron. Il dit : « Je ne joue pas ! Et pour que vous le sachiez... » Le terroriste présente alors Gary Battman en le visant avec une mitraillette. Gary Battman tombe au sol, avec deux trous au côté gauche de la tête.

Vincent ne sait plus quoi penser, mais il se dit qu'il doit faire quelque chose pour arrêter ce massacre. Il pense à sa famille et décide qu'il doit sortir du Centre-Bell le plus vite possible. Il voit une sortie gardée par

trois terroristes lorsqu'il entend annoncer depuis un porte-voix : « On va vous donner l'argent si vous laissez les personnes sortir de l'aréna. S'il vous plaît, ne tuez plus personne ! »

Ils savent que s'est le S.W.A.T qui parle et Vincent sait qu'il est sauvé lorsque le terroriste répond : « on va arrêter de tuer quand vous apporterez l'argent. ».

Devant la section de Vincent, il y a un terroriste à qui il manque l'œil gauche avec un fusil d'assaut gros comme le bras. C'est un homme que connaît Vincent. Son nom est Rodney Coperfield et il est en train de viser une femme dans leur section ! Vincent se lève vite, frappe Rodney au menton et lui prend le fusil des mains.

— Tu peux te joindre à nous, Vincent, on va faire des millions ! Lui dit Rodney

— Jamais ! répond Vincent furieux.

Vincent assomme Rodney et s'assure que la femme est en sécurité. À présent qu'il a l'arme de Rodney, Vincent commence à tirer sur les terroristes. Il entend un gros cri et il sait qu'il en a tué un. Il ne peut pas croire qu'il vient de tuer un homme. Mais il se rend compte que c'est pour sauver des milliers de personnes. Donc, il se relève et commence à se battre à nouveau. Vincent sait qu'il doit commencer à contrôler les terroristes, donc il tue ou immobilise tous les terroristes aux gradins et aux portes, mais il ne peut pas contrôler tous les terroristes sur la glace.

Le téléphone de Vincent sonne. C'est son ami Henri qui travaille pour le S.W.A.T. et il rapporte que le S.W.A.T veut envoyer des hélicoptères d'assaut,

mais ils ne peuvent pas l'envoyer si les terroristes ont des missiles. Vincent doit s'assurer qu'ils n'ont pas de missiles. Il se rend sur le toit après avoir grimpé plusieurs escaliers. Sur place, il se rend compte que les terroristes ont en leur possession plusieurs missiles Javelines; des missiles tirés d'un tube d'un mètre, qui peuvent descendre un hélicoptère d'assaut. Après deux tirs avec son arme, il n'y a plus de terroristes sur le toit. Vincent prend les missiles Javelines. Après cela, Henri offre à Vincent de quitter les lieux, mais Vincent décide qu'il doit rester. Il y a trop de personnes qu'il doit aider. Pendant qu'il converse avec Henri, un terroriste tire sur lui. Vincent est touché à l'épaule.

Blessé, Vincent entre à nouveau dans l'arène. Les cris remplissent l'édifice. On peut aussi entendre le fracas des armes. Il voit des corps ici et là. Le sang des innocents coule partout. La bataille est féroce, mais Vincent et l'organisation policière parviennent à se débarrasser des terroristes après des heures et des heures de tourmente. Puis Vincent décide qu'il en a assez. Tout ce qu'il veut à présent, c'est être sain et sauf chez lui, avec sa femme et ses enfants. Mais, ce n'est pas fini, un bruit de pas résonne derrière lui. Il se retourne et, à sa surprise, retrouve l'homme avec la cicatrice, un couteau en main, l'homme dit à Vincent :

— Vous allez le payer! Et vous allez le payer cher!

C'est fini pour Vincent. Il pense que c'est inutile de se défendre à ce point. Mais heureusement pour lui, Carey Price, le 31, se précipite discrètement derrière l'homme et le frappe à la tête avec son bâton de hockey CCM rouge. Le terroriste s'effondre sans connaissance, la tête fendue. Vincent reprend son souffle et remercie le gardien.

Un mois plus tard, M. Kevin Proux a été condamné à une peine à perpétuité. Vincent Lafflèche est avec sa famille, en paix. Pour sa bravoure, les Canadiens de Montréal lui ont donné des billets de match à vie au siège B-22, un siège niveau à la glace. Il s'y trouve justement, en train d'assister au dernier match des séries éliminatoires 2015-16. Il espère que les Canadiens vont gagner contre les Jets. Mais non, le score final est de 5-3. Les Jets de Winnipeg sont les champions de la coupe Stanley 2015-2016.

« Eh bien... se dit Vincent, il y a toujours de l'espoir pour l'année prochaine... »

LA VIANDE À TOI

Par les filles de la classe de 7^e de Mme Kimberly Sinclair

École Georges-P.-Vanier, Windsor

Écrivain-mentor : Benoît Bouthillette

« Arrêtez de lire ! »

Karl ignore la demande de son enseignante et poursuit discrètement sa lecture. Elle réalise que Karl ne la regarde pas et qu'il a toujours les yeux tournés vers son pupitre. Elle insiste :

— Karl, tu peux aller au bureau de la direction, si tu veux.

Mais Karl semble ne pas l'entendre. Le livre qu'il est en train de lire lui semble trop réel. C'est l'histoire d'une famille de bouchers cannibales. Le monde entier s'est arrêté de tourner pour Karl, car il se souvient d'une journée où il est passé en face d'une boucherie et où il a vu une main humaine dans la vitrine.

Le garçon assis à côté de Karl essaie de le ramener à la réalité en lui donnant un coup de coude. Karl murmure des mots incompréhensibles qui racontent des histoires de sang qui coule sur des tuiles et d'humains suspendus au plafond. L'enseignante essaie alors de le calmer en posant sa main sur son épaule. Karl réagit violemment. Il repousse sa chaise en criant :

— Personne ne me croit jamais !

L'enseignante appelle alors la mère de Karl afin qu'elle vienne le chercher.

Lorsqu'elle arrive, Karl profite du temps où elle parle avec la directrice pour se sauver. Il court jusqu'à ce

qu'il n'en puisse plus et arrive devant les portes de la boucherie La viande à toi, la seule boucherie de la ville. À bout de souffle, il voit derrière le commerce quelqu'un qui décharge un corps humain d'un camion blanc. Lorsque sa mère le trouve enfin, Karl l'emmène en arrière du commerce et lui pointe le camion en disant :

— Maman, il y a des cadavres dans le camion.

Sa mère va vérifier, mais ne trouve rien que des carcasses de cochon. Elle secoue la tête avec tristesse. Son fils vient encore d'avoir un épisode de schizophrénie.

Le propriétaire de la boutique sort alors dans la ruelle et dit à Karl et sa mère qu'ils ne doivent pas se trouver là. La mère de Karl est dégoûtée par l'aspect physique de l'homme. La peau de son visage est toute sale et tachée de sang, son tablier blanc n'a plus rien de blanc, la moitié de son visage est déformé comme si elle allait tomber, les traits de son visage ne témoignent aucune expression, son ventre trop gros déborde du tablier, mais le pire aspect, c'est qu'il lui manque un œil. Après avoir craché par terre, il informe Karl et sa mère que l'entrée du commerce se trouve de l'autre côté du bâtiment et le sourire qu'il fait à ce moment révèle deux dents manquantes en avant.

La mère de Karl demande au boucher pour de la viande pour son souper. L'homme ignoble répond qu'ils doivent passer à l'intérieur du commerce, par l'avant.

Lorsqu'ils reviennent à la maison et qu'ils déballet la viande, ils y trouvent un ongle. Karl est persuadé qu'ils vont y trouver un doigt humain, mais la viande est normale.

Pendant ce temps, dans la boutique, la famille de bouchers parle de Karl. La bouchère demande à son fils :

— Es-tu certain que ce garçon a tout vu ?

— Oui, j'en suis certain. On doit trouver une façon de l'éliminer.

La mère retourne alors vers le père qui pense que Karl les soupçonne en effet. Pour rassurer la famille, le père dit que Karl n'est qu'un adolescent et que personne ne va le croire. La fille de la famille brandit alors un énorme couteau et dit qu'ils n'ont pas de temps à gaspiller, qu'ils doivent retrouver le garçon immédiatement.

Après avoir soupé, Karl se rend à la bibliothèque pour consulter les autres romans de Harper Queen. Il demande à la préposée derrière le comptoir si elle connaît des détails sur la vie de Harper Queen. La préposée observe le jeune homme. Elle le trouve vraiment beau avec sa grande taille, ses cheveux noirs et ses yeux bleus perçants. Malgré ses larges épaules, il semble vraiment inquiet et nerveux. La jeune femme sent la chaleur envahir ses joues. Elle se retourne brusquement pour ne pas se sentir embarrassée. Lorsqu'elle revient au jeune homme, elle lui apprend que Harper Queen est mort il y a deux mois. En fait, on ne sait pas vraiment s'il est mort, mais il a disparu subitement après avoir terminé l'écriture du dernier livre de sa série *La famille maléfique*. Son corps n'a jamais été retrouvé.

Karl prend le livre que lui tend la bibliothécaire et va s'asseoir dans un coin pour le lire. Dans l'histoire, il trouve beaucoup d'éléments reliés à la famille de

bouchers. Par exemple, leur apparence écrite dans le livre est presque parfaitement la même que celle qu'il a vue en réalité. Ils sont vraiment laids, il est écrit que l'homme est borgne. La famille que l'on retrouve dans chaque histoire est la même. Un père, une mère et leurs deux enfants qui ne prennent jamais de douche. Karl décide de se rendre à nouveau à la boucherie. Il sort de la bibliothèque et en chemin il voit la camionnette blanche de la boucherie qui ralentit et s'arrête à côté de lui. Karl commence à réaliser qu'il est suivi et il commence à marcher plus vite. Il se retourne souvent pour vérifier si le camion se rapproche. Soudain, un garçon costaud descend de la camionnette et saute sur Karl et le frappe violemment à la tête avec une pierre. La vision de Karl s'obscurcit, ses yeux deviennent lourds. Lorsqu'il tombe au sol, il entend la conductrice de la camionnette chanter une chanson vraiment terrible.

Lorsqu'il ouvre les yeux, Karl est assis sur une chaise avec les mains et les pieds attachés. Sur le sol, à côté de lui, il voit une flaque de sang. Quand il lève la tête, il voit des corps suspendus au plafond. Karl tourne sa tête et aperçoit la pointe d'un couteau qui frôle son œil. Karl est terrifié, bouche bée. Karl recule doucement sa tête. L'homme qui tient le couteau dit :

— Ah! te voilà enfin réveillé. Je me demandais si j'allais te tuer ou non...

Il a un rire maléfique. Karl ne parvient pas à prononcer aucun mot. Aucun son ne sort de sa bouche. Karl tente de s'éloigner du couteau et dans son mouvement il tombe sur le côté en entraînant la chaise dans sa chute. Il se retrouve le visage dans le sang. Il aperçoit sur le sol une jambe fraîchement

arrachée dont dépasse un os fracturé. Discrètement, il s'approche et frotte la corde de ses poignets sur les points aiguisés de l'os. Pendant ce temps, le boucher ne cesse de répéter :

— Je ne voudrais pas te tuer, mais tu connais tous nos secrets...

— Je ne sais rien ! crie Karl.

La fille de la famille entre hurle :

— Tu mens, tu mens !

Le père, frustré, sort une hache et la lance de toutes ses forces en direction des jambes de Karl.

Dans un mouvement de réflexe, Karl lève les pieds en espérant de bloquer la hache et la lame coupe les liens qui retiennent ses chevilles. À ce moment, le boucher se rend compte que Karl a réussi à trancher les cordes de ses poignets. Karl se lève en trébuchant. Il veut s'échapper vite et il se met à courir. Il aperçoit des chaînes qui pendent du plafond et court à toute vitesse pour sauter sur une chaîne. Il se balance en direction de la petite fenêtre près du plafond, il la brise et passe à l'extérieur. Il se trouve dans le stationnement arrière de la boutique. Pour s'en échapper, il devrait franchir la haute clôture, il n'y a qu'un seul moyen. Il saute, pose un pied sur le mur, se donne un élan et pose l'autre pied un peu plus haut sur le camion de la livraison stationné devant. Il refait la manœuvre quelques fois et se retrouve sur le toit du camion. Il fait alors une roulade par-dessus la clôture et se retrouve dans la ruelle. En posant le pied au sol, il se foule la cheville. Avec beaucoup de difficulté, il se met à courir. En se retournant, il aperçoit le boucher qui le suit avec la hache à la main. Lorsqu'ils arrivent à un carrefour, le boucher cesse de les suivre pour ne pas être aperçu

par les automobilistes. Cependant, une voiture freine pour tenter d'éviter Karl, mais elle est trop près et arrive à une très grande vitesse. Karl saute et glisse sur le capot. Il est sauf. Il peut donc maintenant se rendre à la police.

Il arrive au poste de police à bout de souffle, la blessure à sa tête saigne encore. Karl essaie de raconter son histoire, mais il est trop nerveux et les mots sortent en désordre. Il répète souvent les mots : Boucher, cannibale, sang et Harper Queen. Avant de pouvoir terminer son histoire, il s'évanouit. Les policiers le mènent à l'hôpital et décident d'aller rendre visite à la seule boucherie de la ville. Ils fouillent les lieux, mais ne découvrent absolument rien ni personne.

Lorsqu'ils retournent pour rendre visite à Karl à l'hôpital, celui-ci dit au policier :

— Je ne suis pas fou, je ne suis pas fou, relis les passages d'Harper Queen...

Un policier décide d'enquêter sur ce que peut vouloir dire ce « Harper Queen ». Sur Internet, il découvre les livres de l'auteur. Il se les procure, les lit et découvre des connexions étranges entre chacune des histoires, et plus précisément entre le dernier livre et la vie de Karl. Le roman raconte l'histoire d'une famille de bouchers cannibales qui, après avoir tué un auteur célèbre, s'en prennent à un de ses lecteurs. Cette famille avait une cachette dans la forêt et le policier décide de suivre les instructions du roman pour tenter de vérifier si cette cachette existe vraiment. Il rend dans la forêt au nord de la ville et trouve un sentier qui mène à une cabane abandonnée. La description est identique à celle du livre. Il sort son arme, ouvre la porte et entre dans la maison vide pour en inspecter

toutes les pièces. Il constate que les lattes du plancher sont branlantes. Il se penche et découvre une trappe. Il l'ouvre et descend un escalier sombre. Il ouvre un interrupteur pour découvrir une pièce glauque où rampent et croupissent des insectes de toutes sortes, mais aucune présence humaine. Il remonte à l'étage où l'attendent... les membres d'une famille de bouchers, armés de lames et de couteaux, des sourires carnassiers aux bouches.

Lorsque la famille s'apprête à sauter sur l'enquêteur, une armée de policiers accompagnés de Karl défonce la porte et arrête la famille.

La famille va en prison pour purger une peine à vie tandis que Karl a retrouvé la confiance de sa mère.

UN MYSTÈRE AUX OLYMPIQUES !

Par les garçons de la classe de 7^e de Mme Kimberly Sinclair

École Georges-P.-Vanier, Windsor

Écrivain-mentor : Benoît Bouthillette

« Attention, Mesdames et Messieurs, nous sommes prêts à commencer le premier événement de cette journée olympique : le saut à ski ». Le premier athlète à se présenter est le Canadien Robert Moss. Il porte les couleurs rouge et blanc du Canada. Robert entend le vent de la montagne souffler et ajuste ses lunettes. Il est prêt pour sa descente. Il prend son élan et descend très, très vite le long de la rampe. La foule du stade olympique de Windsor est folle de joie. Tous les spectateurs sont debout avec les bras dans les airs. Beaucoup agitent le drapeau canadien. Robert atteint l'extrémité de la rampe et prend son envol. Dans les airs, il franchit la distance du record mondial de 246,60 m, et lorsqu'il atterrit, à la surprise de la foule, un de ses skis casse, et il commence à débouler. Un de ses bras se disloque. Il roule et va se cogner contre le mur de protection où il se casse le cou. La foule entend un craquement sinistre. Robert Moss vomit du sang sur la neige et meurt. La foule est ahurie. Les infirmiers essaient de le ramener à la vie, sans succès.

Dans son bureau, au sommet de la tour olympique sur plombant la rivière Détroit, Jack Bedard, le chef de la sécurité, observe la bande vidéo de l'accident de Robert Moss. En observant attentivement la séquence au ralenti, il réalise que le ski paraît exploser au lieu de simplement craquer sous impact. Cela lui semble

suspect et il décide d'aller sur les lieux de l'accident pour inspecter.

Il se dirige vers l'endroit où Robert Moss a percuté le sol, il s'accroupit, il fouille la neige et trouve une balle. Il continue à fouiller, mais ne trouve rien d'autre. Il détermine que l'angle d'entrée de la balle pointe vers le sommet de la tour olympique. Il crée une image mentale ou il imagine le tireur. Il retourne à l'ascenseur de la tour et l'emprunte jusqu'au sommet. Il aperçoit des pas dans la neige. Jack se dit qu'il aura besoin de savoir le nom de tous ceux qui ont eu accès à la tour. Soudain, il aperçoit dans la neige un trou qui lui semble suspect. Il s'approche. Le trou a été causé par un objet chauffé. Jack enfle ses gants et s'empare de l'objet : c'est une douille de fusil.

Le stade pour la compétition de Skelton est plein à craquer. L'équipe russe vient d'établir le score à battre. C'est maintenant au tour du Canadien Mark Thibodeault de s'avancer. Il prend son élan, court, s'accroupit puis plonge et s'allonge sur sa luge. Il prend de la vitesse et atteint 144 kilomètres à l'heure, avant d'arriver à la dernière courbe quand soudain il est éjecté dans les airs. Il tourne dans les airs et frappe violemment la piste en retombant. La lame du traîneau vole dans les airs, lui retombe sur le cou et lui tranche l'artère. La piste se remplit de sang. Les spectateurs sont en état de choc. Certains sont bouche bée, d'autres vomissent dans les gradins. La piste a l'air du long tapis rouge. La foule évacue la scène dans le désordre et l'événement est remis. Les secours arrivent, sans espoir.

Jack Bedard est encore sur l'autre scène lorsqu'il entend la mauvaise nouvelle. Il grimpe aussitôt dans

le camion officiel des Olympiques, une fourgonnette Chrysler produite à Windsor, et se rend à la piste de Skelton. Sur les lieux, il trouve la luge et se demande pourquoi la lame est allée si loin de la planche. Après avoir examiné les deux objets, il remarque une vis manquante. Lorsqu'il retourne au début de la piste, il trouve une vis sur le sol. L'équipement olympique est trop professionnel pour avoir une telle défectuosité. Il suspecte que l'équipement des Canadiens a été saboté. Il retourne à son bureau pour consulter la liste des gens qui ont eu accès à l'équipement. Il consulte une bande vidéo et constate que la dernière personne à avoir accès au traîneau était l'entraîneur de Mark Thibodeau. Jack décide de rendre visite à l'entraîneur.

Le bureau de l'entraîneur se trouve aussi dans la tour olympique. Alors qu'il roule sur la rue Lauzon, en face du Tim Horton's, le pneu avant du véhicule éclate. Lorsque Jack descend du camion, il examine sa roue et trouve une balle de fusil similaire à celle qu'il a trouvée auparavant. Avec l'aide du gérant du Tim Hortons, il grimpe sur le toit du restaurant et Jack aperçoit alors un homme qui s'éloigne en courant. Surpris, Jack reconnaît le fusil utilisé pour le biathlon. Si l'individu qui a tiré dans sa roue est le même qui a tiré dans le ski, il a eu accès à la tour olympique. Le coupable doit être un athlète ou un entraîneur de l'équipe olympique.

La prochaine étape de Jack est d'aller rendre visite à l'équipe de biathlon. Quand il arrive, il va parler à l'entraîneur. Il lui demande si, à son avis, des membres de l'équipe qui seraient capable de faire du mal. L'entraîneur est un homme âgé, mais en forme. Il n'est pas très sympathique. Il a toujours l'air fâché.

Quand Jack l'interroge, il devient encore plus furieux qu'on puisse suspecter ses athlètes. Jack le remercie et va rendre visite à un athlète qui joue au poker avec ses coéquipiers. Jack le remarque parce que son comportement est agressif. L'athlète frustré donne un coup violent sur la table. Jack lui demande :

— Monsieur, puis-je vous voir à l'extérieur s'il vous plaît ?

L'athlète murmure un juron. Il sort néanmoins de la pièce en compagnie de Jack qui tente de le calmer en lui disant que la prochaine fois il va gagner. L'athlète réplique en crachant à côté des souliers de Jack et demande :

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Connais-tu Marc Thibodeau ?

— Non, il n'était pas aux nouvelles

— As-tu remarqué si des athlètes avaient un comportement suspect ?

— Je ne sais pas de quoi tu parles...

Jack le remercie et va se renseigner sur l'entraîneur. Il apprend que son frère était un ancien champion de saut de ski. Jack est vraiment impressionné d'aller rendre visite à l'ancien champion canadien et médaille d'or olympique, Jordan Pacifique. Depuis que Jordan est devenu entraîneur de l'équipe canadienne, personne n'a encore égalé ses records. Jack entre dans son bureau et voit dans un caisson de vitre toutes les médailles et tous les trophées remportés dans sa carrière.

— C'est un honneur de vous rencontrer, dit Jack en lui tendant la main. Je me présente, Jack Bédard, responsable de la sécurité du site olympique.

— Bonjour, monsieur, que puis-je faire pour vous ?

— Voilà, je soupçonne que quelqu'un est responsable

de l'incident de Mark Thibodeau. Savez-vous si quelqu'un qui a accès à la tour olympique pourrait faire cela ?

Avant que Jordan puisse répondre, le téléphone sonne dans sa poche. Lorsque Jordan répond, Jack aperçoit sur l'écran que c'est l'entraîneur du biathlon qui l'appelle. Jordan essaie de cacher sa nervosité. Il fait signe à Jack d'attendre une minute puis lui tourne le dos. Jordan dit à son interlocuteur :

— Je m'excuse, je ne peux pas te parler maintenant.

Jack lui demande à qui il parlait et Jordan lui répond que c'était sa blonde. Jack sait qu'il lui ment. Jordan répond alors à la question de Jack :

— Je ne connais personne qui a pu atteindre l'équipement de Mark avant sa course. Je suis le seul à y avoir accès.

Jack le remercie et avant de s'en aller ils se serrent la main et se tapent dans le dos. Faisant cela, il s'empare du téléphone dans la poche de Jordan. Jack Bédard retourne à sa voiture et consulte l'historique des appels dans le cellulaire de l'entraîneur. Il constate que l'appel que recevait Jordan ne venait pas de sa « blonde », mais bien de l'entraîneur de l'équipe de biathlon. Au même instant, un texto apparaît de la part de l'entraîneur qui dit « Rendez-vous à la patinoire. La troisième période commence dans 20 minutes. »

Jack décide de se rendre à l'aréna au match entre le Canada et la Finlande. Quand il arrive, Jack cherche Jordan Pacifique dans la foule. Il le trouve derrière le banc de l'équipe canadienne. Il a les yeux levés au ciel et Jack regarde l'écran du Jumbotron. Il y voit une publicité de Subway Canada et leur « spécial olympique », un sandwich de 20,22 pouces. Jack

constate que l'entraîneur ne regarde pas vraiment l'écran, mais qu'il se sert de ses jumelles pour observer quelque chose au sommet de l'aréna du côté opposé. Jack regarde alors vers la passerelle et voit la caméra du Jumbotron immobile qui ne pointe pas du tout en direction de l'action sur la patinoire. Et dans l'ombre, il voit un canon de fusil pointé vers la glace.

Jack agit vite. Il regarde autour de lui et aperçoit un Segway électromagnétique. Tout de suite, il saute dessus et il se faufile jusqu'aux escaliers afin d'aller arrêter le tueur. Le Segway flotte légèrement au-dessus des marches et à une grande vitesse. Jack atterrit sur la passerelle. Il voit le tireur penché au-dessus de la rampe. À ce moment, il saute de son Segway, attrape le canon de fusil, l'arrache des mains du tireur et l'assomme avec la crosse du fusil. Le tireur tombe comme un sac de patates. Lorsque Jack s'approche, il n'est pas surpris de reconnaître l'entraîneur de biathlon.

Jack fait arrêter les deux suspects de meurtres commis aux Olympiques de 2022 et les amène au poste de police de Windsor, situé au centre-ville, au pied des tours du Caesar's Palace.

Les suspects sont assis dans des salles d'interrogatoires séparées. Derrière les miroirs, les policiers s'interrogent sur les motifs qui ont poussé les deux entraîneurs à commettre les meurtres. Soudain, Jack réalise que l'entraîneur du biathlon, celui qui, avec sa carabine, a fait exploser le ski du sauteur, porte le même nom de famille que l'ancien champion canadien de saut à ski. Se pourrait-il que, pour protéger le record olympique de son frère, il eût provoqué l'accident? Et, dans la même logique, Jordan Pacifique aurait-il éliminé le compétiteur actuel pour protéger son propre record?

Mais pourquoi alors se rendre à la partie de hockey avec l'intention de tuer ?

Jack espère recueillir les confessions du tireur. Il va s'asseoir en face de Jordan Pacifique et lui dit :

— Nous savons ce que vous avez fait pour protéger vos records...

Jordan Pacifique sourit de manière méprisante et répond :

— Tu n'as aucune idée de ce que nous nous apprêtions à faire...

Jack n'en peut plus. Il explose. Il se lève, agrippe le chandail de Jordan et lui donne un coup de poing à la mâchoire. Pacifique est sonné. Jack insiste :

— Dis-moi ce que tu allais faire à l'aréna. Tu agis sans honneur, c'est contraire aux valeurs canadiennes. Tu deviens une honte pour tout le pays !

— Au contraire ! répond Jordan, j'étais en train d'aider le pays !

— Comment ?

C'est alors que Jordan Pacifique confesse qu'ils ont installé une bombe sous la glace de la patinoire et qu'ils allaient la faire exploser si le Canada se dirigeait vers une défaite. Jack comprend tout à coup comment fonctionne l'esprit torturé de Jordan Pacifique. Il réalise qu'il vient, non pas de résoudre deux meurtres, mais de sauver de nombreuses vies innocentes.

Lors de la cérémonie de clôture des Olympiques, le comité olympique fait appel à Jack pour éteindre la Flamme olympique et en être le gardien jusqu'aux prochains jeux.

Grâce à lui, l'esprit olympique a été sauvé.

L'OS DE DINGAROO

*Par les filles de la classe de 7^e de Mme Lisa Boisvert
École Ste-Marie, Azilda
Écrivain-mentor : Luc Baranger*

Giovanna Wiggy est une vieille dame originaire de Canberra, en Australie. Elle y est née en 1934. Toute sa vie, Giovanna a été une paléontologue réputée. La paléontologie consiste à étudier les fossiles et les choses anciennes, comme les éléments biotiques morts. Giovanna est une petite femme aux yeux verts et aux cheveux gris. Elle est toujours habillée avec soin. C'est une personne généreuse, drôle, mais aussi de sérieuse et passionnée par son métier de chercheuse. Elle travaille dans un laboratoire scientifique qui s'appelle l'Aubara. Giovanna a toujours aimé son métier, parce qu'elle est une aventurière. Elle adore aussi écrire des lettres à sa famille. Giovanna habite une maison dans le quartier de Didjeridoo à Canberra.

En 1960, Giovanna a donné naissance à une fille, Céleste, dont le père, nommé Georges Marti, était un touriste venu de France. Giovanna n'a jamais vraiment aimé Georges, aussi ne lui a-t-elle rien dit quand elle s'est trouvée enceinte. Elle a élevé sa fille toute seule. Parfois avec difficulté, car Céleste demandait toujours qui était son père, où était son père. À l'école les autres enfants parlaient beaucoup de leurs parents, mais elle-même n'avait jamais rien à dire sur son père.

Céleste a émigré au Canada en 1980, après avoir trouvé un emploi à Toronto. Elle a enseigné la zoologie et a décidé de rester au Canada. À Toronto,

elle a rencontré et épousé Robert Pines, qui travaillait dans une mine de nickel dans le nord de l'Ontario. Malheureusement, Robert est mort écrasé dans un éboulement. Quand Robert a eu son accident, en 1992, Céleste était enceinte de Claire, qui n'a donc pas connu son père.

Claire a grandi à Toronto avec sa maman. Quand elle était jeune, elle écrivait souvent des lettres à sa grand-mère, une grand-mère qui la faisait rêver en décrivant ses aventures. Claire a étudié la zoologie pendant quatre ans à l'université Saressa Delviny à Toronto. C'est une brune aux yeux bleus, une fille gentille, intelligente, sensible et aventureuse, comme sa grand-mère qu'elle ne connaît qu'à travers les lettres qu'elles s'échangent.

Vers la fin de sa vie, Giovanna fait une découverte capitale près du célèbre Hayer's Rock : le grand rocher qui se trouve au milieu du désert plat au centre de l'Australie. Giovanna, en effectuant des fouilles, a trouvé un os de dingarou, un animal qui a autrefois vécu en Australie, mais qui a totalement disparu il y a des siècles. L'animal n'existe que dans les légendes des aborigènes australiens, qui vivent dans le désert. Cette découverte prouve que la légende disait vrai : le dingarou, croisement de dingo et de kangourou, a réellement existé!

La vieille femme ne cherche pas à faire connaître sa découverte. Devenir riche et célèbre ne l'intéresse pas. Elle est trop vieille pour ça. La seule personne informée de cette fantastique découverte est son collègue Phil Keel, qui partage ses recherches depuis longtemps. Phil Keel n'a jamais fait de grande découverte et jalouse Giovanna. Il est prêt à tout pour

s'accaparer l'os de dingaroo et devenir célèbre dans le monde des scientifiques. Un jour, fouillant dans la corbeille à papier de Giovanna, il trouve un brouillon du testament de la vieille femme. Il comprend en lisant le testament que l'os de dingaroo pourrait lui glisser entre les mains. Il décide de tuer la grand-mère pour récupérer l'os de dingaroo. Une nuit, il revient au laboratoire Aubara et mélange des produits chimiques...

Quelques semaines plus tard, à Toronto, le facteur apporte à Claire un paquet en provenance de Canberra. Claire signe le reçu et s'aperçoit que l'expéditeur est un notaire : Maître John Chester-John. Claire ouvre le paquet et y trouve un os de dingaroo, l'animal des légendes australiennes qui vivait dans ces parages y a des centaines d'années. Dans ses lettres, sa grand-mère lui a souvent parlé du dingaroo. Dans la lettre qui accompagne le paquet, le notaire explique à Claire que sa grand-mère vient de mourir accidentellement dans son laboratoire. Alors qu'elle faisait une expérience, il y a eu une explosion. Le notaire écrit que la grand-mère laisse à sa petite-fille cet os de dingaroo et la somme de quatre-vingt mille dollars pour l'aider à terminer ses études de zoologie.

Claire est choquée et triste d'apprendre cette nouvelle, mais elle est aussi un peu heureuse de recevoir une grosse somme d'argent.

Claire décide de profiter de son héritage de quatre-vingt mille dollars pour se rendre en Australie pour voir où vivait sa grand-mère, et aussi faire un peu du tourisme dans le désert. Elle a beaucoup entendu parler de ce continent extraordinaire et rêve de le

découvrir. Avant de partir, Claire prend contact avec Phil Keel, le scientifique qui travaillait avec sa grand-mère. Phil écrit à Claire qu'il va envoyer son neveu, Diego, la chercher à l'aéroport.

Claire est accueillie par Diego, le neveu du collègue de la grand-mère. Les premiers jours, Diego et Claire deviennent rapidement amis. Mais leur amitié, au début, n'est pas réelle. Diego a reçu l'ordre de son oncle Phil Keel de devenir ami avec Claire parce que Phil veut récupérer l'os de dingaroo et il a besoin que Diego courtise la jeune Canadienne.

Claire a besoin d'une voiture pour découvrir l'Australie et elle décide de prendre celle de sa grand-mère. Diego dit à Claire qu'il aimerait être son guide et Claire accepte. Ils partent dans le désert en direction de l'Ayer's Rock, mais ils ont un accident juste avant d'arriver à Hayer's Rock. Soudain, les freins de la voiture lâchent et Claire et Diego se retrouvent dans le fossé. Heureusement, l'accident n'est pas grave. Claire appelle une dépanneuse qui emporte la voiture accidentée dans un garage. Le mécanicien chargé de réparer la voiture prévient la petite-fille que les freins ont été trafiqués. Quelqu'un a percé un des tuyaux du circuit de freins et débranché le témoin lumineux qui normalement clignote sur le tableau de bord quand il n'y plus de liquide de frein. Claire comprend que quelqu'un devait vouloir tuer sa grand-mère.

Qui pouvait vouloir tuer le Dr Giovanna Wiggi ?

Claire commence à penser que sa grand-mère n'est peut-être pas morte accidentellement dans son laboratoire. Qui pouvait en vouloir à Giovanna au point de la tuer ?

Après quelques jours à se promener dans le désert

avec Diego dans une voiture de location en attendant que sa voiture soit réparée, Claire retourne à Canberra. Elle s'installe dans la maison de sa grand-mère. En fouillant dans la maison, Claire trouve le journal intime de Giovanna. Elle lit que l'os de dingaroo a une énorme valeur scientifique, puisque le dernier dingaroo a disparu il y a des siècles. Depuis que le notaire lui a donné l'os, elle le porte autour de son cou.

Diego a aussi failli mourir dans l'accident de voiture. Il est très en colère après son oncle Phil, car il a compris par déduction que c'est son oncle qui a assassiné le Dr Giovanna Wiggy dans son laboratoire. Et il y a autre chose : Diego est plus ou moins tombé en amour avec Claire. Il ne peut s'en empêcher.

Diego veut en avoir le cœur net et décide d'avoir une explication avec son oncle. Il l'accuse d'avoir tué le Dr Wiggy et Phil Keel répond qu'il a fait cela pour récupérer l'os et le donner à Diego.

Diego ne croit pas son oncle. Il comprend qu'il est jaloux, qu'il veut avoir l'os de dingaroo à n'importe quel prix et devenir un savant célèbre dans le monde entier. Tout en faisant semblant de rester ami avec son oncle Phil, Diego décide d'aider Claire à le piéger.

Le lendemain, après avoir longtemps réfléchi avec Claire, Diego revient voir son oncle et lui dit que Claire respecte la volonté de sa grand-mère. Elle a fait mettre l'os de dingaroo dans le cercueil de Giovanna.

— Mais cette fille est folle ! Pourquoi a-t-elle fait une chose pareille ? dit le Dr Keel.

— Claire a fait enterrer l'os de dingaroo parce que Giovanna a écrit dans son journal que cet os porte malheur à ceux qui le portent. Et la preuve que c'est vrai, c'est que moi et Claire nous avons eu un

accident de voiture dans le désert. Claire a raison de se débarrasser de l'os.

— Mais elle n'a pas le droit! Cet os appartient à la science! Ça ne se passera pas comme ça!

Phil Keel a cru le mensonge, Diego comprend au regard de son oncle que celui-ci est capable d'aller creuser la tombe de Giovanna Wiggi...

Le soir, Diego et Claire se cachent dans le cimetière, derrière une tombe, et attendent.

La nuit passe et personne ne vient.

Mais la seconde nuit, Phil Keel arrive à minuit et quart avec une pelle, une pioche, une torche et une échelle en aluminium. Phil Keel creuse la tombe de Giovanna et lance la terre par-dessus son épaule. Il arrive au cercueil. Il dégage la terre et dévisse le couvercle. Dans le cercueil, il y a le corps de Giovanna et le paquet de lettres que Claire a écrites à sa grand-mère. Mais pas d'os de dingaroo.

Phil Keel pique alors une crise de nerfs. Il est furieux contre son neveu. Il comprend que Diego s'est moqué de lui. Il se retourne pour sortir de la tombe en montant à l'échelle, mais celle-ci a disparu. Le voilà captif au fond du trou. À cet instant, il reçoit un grand coup de pelle sur la tête de la part de Claire qui venge la mort de sa grand-mère et tombe près du cercueil, évanoui.

Pour oublier ce méchant oncle qui a tué une vieille femme pour la voler, Diego décide d'enterrer son oncle dans la tombe à côté du cercueil de Giovanna.

Claire et Diego quittent le cimetière en emportant la pelle, la pioche et l'échelle...

MAL

*Par les filles de la classe de 7^e, de Mme Cassia Larocque
École Omer-Deslauriers, à Ottawa
Écrivain-Mentor : Éric Péladeau*

12 Novembre 2010, 12 h 30

Dans une ruelle sombre, un homme étrange suivait sa seconde victime. Une fois assez près, il mit fin à la vie de la pauvre femme et laissa tomber le corps inerte lourdement sur le sol froid et sale de la ruelle. Ensuite, il sortit de sa poche un tube de rouge à lèvres et écrivit trois lettres sur le front de la dépouille : MAL.

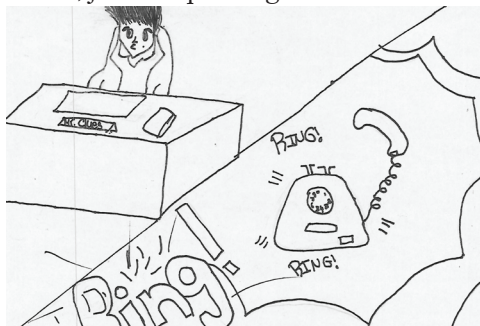
13 Novembre, 5 h

L'inspecteur Alexandre Clues était assis dans son fauteuil au poste de police, lorsqu'il reçut un appel.

— Inspecteur Clues, nous avons retrouvé un corps dans une ruelle derrière la rue Winnipeg. Une femme, elle aussi a le mot « MAL » écrit au rouge à lèvres sur son front.

— Une autre! Pas encore la femme d'un de nos collègues?

— Garde ça pour toi pour le moment, mais à première vue, je crois qu'il s'agit de Mélanie.



— La femme de Donald? D'accord, j'arrive tout de suite, répondit-il.

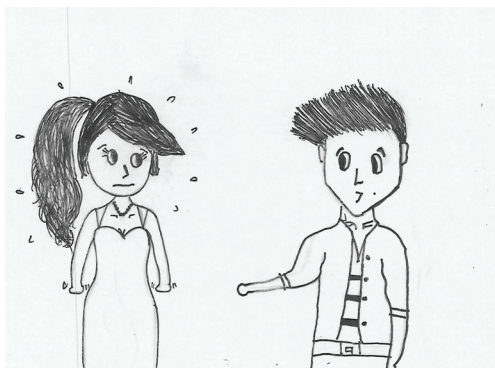
L'inspecteur Clues était spécialiste dans le domaine des meurtres. L'année précédente, il était responsable de l'enquête du meurtre de la femme d'un de ses collègues. Elle avait été étranglée et curieusement le mot « MAL » était écrit au rouge à lèvres sur son front. On n'avait jamais réussi à trouver le criminel. Avec cette deuxième victime, on pouvait maintenant croire que le meurtrier ferait d'autres victimes, des femmes de policiers.

Arrivé sur la scène de crime, Alexandre se faufila à travers la masse de curieux. Il passa sous le ruban jaune de sécurité et s'avança vers la victime. En examinant le corps, il remarqua des marques rouges vives sur son cou, indiquant clairement la strangulation. « Pas de doute, c'est bien Mélanie », se dit-il.

Une technicienne en identité judiciaire recueillit les possibles empreintes digitales du meurtrier sur le cadavre et celles du cadavre lui-même pour l'identifier. La morte fut ensuite placée dans un sac pour dépouille. Lorsque tout le monde s'en alla, Alexandre se promena dans les environs à la recherche d'indices. Il nota soigneusement ses observations dans un carnet de notes. Après une demi-heure, découragé de ne pas avoir trouvé grand-chose, il décida que le moment était venu de rentrer. À cet instant, il aperçut une jeune fille qui était restée à l'écart. Elle avait l'air terrorisée. Alexandre s'approcha d'elle.

— Bonjour, que faites-vous ici?

— Bonjour, Monsieur, la nuit dernière je revenais du travail et je crois avoir vu le meurtrier, dit la jeune femme.



— Ah oui? Pourquoi ne pas l'avoir dit plus tôt? De quoi avait-il l'air?

— Je n'étais pas supposée être dans le coin et je ne voulais pas d'ennui avec la police. J'ai compris au premier coup d'œil que l'homme avait l'air louche, alors je me suis enfuie assez rapidement. Ce matin, j'ai compris que ce devait être le suspect. Je ne l'ai pas bien vu, mais je sais qu'il était très grand et mince, qu'il avait de longs cheveux foncés et des pantalons déchirés.

— D'accord, merci beaucoup pour ton aide.

De retour au poste, Alexandre fouilla dans ses dossiers afin de trouver des indices. Il compara le dossier de la première victime avec ses notes. Après plus d'une heure de réflexion, il décida de rendre visite à son vieil ami Georges Laval pour des conseils.

L'inspecteur Clues frappa à la porte du sergent Laval. Un vieil homme aux cheveux gris et aux yeux bleu clair lui ouvre la porte.

— Inspecteur Alexandre Clues! dit-il en souriant. Quelle belle surprise! Ça fait longtemps que nous

nous sommes vus...

— Oui, Georges, j'ai besoin de toi et de tes bons conseils.

— D'accord, entre, dit Laval en s'écartant de la porte. Une fois l'inspecteur à l'intérieur, ils se dirigèrent vers le salon et Alexandre sortit les dossiers de quatre suspects potentiels qu'il avait pu identifier lors de ses recherches. Il les étala sur la table à café devant lui.

— Voici les dossiers des suspects à ce jour. J'aimerais que tu m'aides à en éliminer quelques-uns.

Laval pensa pendant quelques secondes.

— Il est possible que MAL soit un facteur dans l'identification du coupable ou un type de code, sinon pourquoi est-ce que le meurtrier perdrait son temps à l'écrire sur le front de ses victimes ?

— J'y ai pensé aussi, répondit Alexandre.

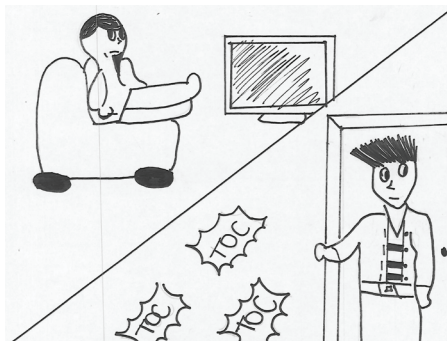
En observant les fichiers, ils se rendirent compte que deux des suspects avaient des noms constitués des initiales M.A.L.

Le premier suspect, Marc-Antoine Levesque, avait été retrouvé sur la première scène de crime et n'avait jamais réussi à fournir d'alibi. De plus, lors de son interrogatoire, il avait avoué qu'il aurait aimé être le tueur d'un crime aussi mystérieux et tenait des propos haineux envers la police. Les enquêteurs n'avaient malheureusement pas obtenu assez de preuves pour l'arrêter.

Le deuxième suspect, Marc-André Lemieux, avait un dossier criminel, pour avoir cambriolé plusieurs maisons de jeunes femmes qui vivaient seules ou qui étaient seules au moment de l'agression. Il les étranglait et vidait leur maison. À son procès, il avait aussi plaidé coupable pour d'autres meurtres du même genre. Ces

crimes avaient eu lieu il y avait de nombreuses années et il était sorti de prison depuis un an.

— Je vous conseille de rendre une visite à chacun des suspects au plus vite, dit Georges.



Le lendemain, Alexandre rendit visite au deuxième suspect, plus facile à retrouver puisqu'il était sous probation. Celui-ci vivait dans un quartier très pauvre. Alexandre frappa à la porte de la maison et un homme mince, mais très imposant, couvert de tatouages ouvrit la porte.

— Marco Lemieux? demanda l'inspecteur.

— Ouais, que voulez-vous?

— J'ai quelques questions à vous poser, je peux entrer?

— Qui êtes-vous? Un policier? Vous avez un mandat? Je suis arrêté? dit l'homme sous la défensive.

— Non, vous pouvez refuser de répondre à mes questions, mais si vous n'avez rien à vous reprocher...

— Je vois, c'est correct, entrez.

— Je vais aller droit au but. Une femme s'est fait étrangler cette semaine. Savez-vous quelque chose à

ce sujet ? demanda l'inspecteur Clues.

— J'en ai entendu parler, comme tout le monde, dit Lemieux. Mais je ne connais pas vraiment les détails. Vous pensez que j'ai quelque chose à avoir là-dedans ?

— Avec votre passé, il y a de quoi se poser des questions. Vous venez de sortir de prison, je me trompe ? Et c'était pour avoir cambriolé et étranglé des jeunes femmes.

— Mon passé, c'est le passé, j'ai payé ma dette et aujourd'hui je travaille comme concierge de nuit. Mon agent de probation peut vous dire que j'étais au travail le soir du meurtre. Je vous donnerai ses coordonnées, ainsi que celle de mon patron. J'ai peur de ne pas pouvoir vous aider plus que ça, et ne revenez pas me voir si c'est pour m'insulter ou insinuer des choses douteuses. Si vous avez des questions, passez par mon agent de probation, répondit Lemieux.

— Je m'en souviendrais, merci pour votre temps.

L'inspecteur se leva et prit son manteau.

Quelques jours plus tard, assis à son bureau, Alexandre fouillait dans les anciens dossiers de la police afin de retrouver des informations pertinentes sur Marc-Antoine Levesque. Il voulait lui faire passer un véritable interrogatoire et il devait être prêt à tout. Il avait confirmé l'alibi de M. Lemieux et il était maintenant persuadé que l'autre suspect avait quelque chose à avoir dans les mystérieux meurtres. C'est en parcourant les dossiers des années antérieures qu'il a retrouvé celui d'une vieille enquête qui n'avait jamais été résolue. Maxime Lenoir, un homme sans histoire, mais qui avait été durement frappé lorsque sa femme s'était fait assassiner en 2008. Le meurtrier

l'avait étranglée et avait volé ses bijoux alors qu'elle rentrait chez elle un soir. Malheureusement, aucun suspect n'avait jamais été incriminé. Cette histoire n'avait pas l'air d'avoir de lien avec les meurtres des femmes de ses coéquipiers, mais lorsque Alexandre vit le nom complet de Maxime, il devint livide. Son nom complet était Maxime Antoine Lenoir. M.A.L. Tout à coup, tout lui paru évident : un meurtrier étranglait des femmes de policiers et d'enquêteurs et la femme de cet homme n'avait jamais été vengée. On n'avait jamais attrapé le meurtrier. Il y avait trop de coïncidences pour ne pas sauter à la conclusion que Maxime était le coupable. Alexandre s'empara de son manteau et quitta son bureau à la course. Il se dirigea vers l'adresse de Maxime afin de lui poser des questions et peut-être être lui soutirer des aveux. Il se rendit dans le quartier de Maxime en quelques minutes seulement. Dans sa précipitation, il n'avait pas remarqué l'heure. Sa montre indiquait 21 h. Il ne pouvait pas se présenter chez un suspect potentiel à une heure pareille sans un mandat ! Il nota l'adresse et se jura d'en parler à son patron le lendemain. C'est alors qu'il entendit un cri venant d'une ruelle quelque part en avant, suivi de bruits d'étouffement. Il prit sa radio et demanda qu'on envoie des renforts, puis il courut vers la ruelle et aperçut une figure noire penchée sur une silhouette. La figure se tourna vers lui. Même dans la noirceur de la nuit, il était capable de reconnaître le visage : Maxime Antoine Lenoir !

Horrifié, l'inspecteur réalisa que la silhouette sur le sol était une victime. Mais avant que l'inspecteur puisse réagir, Lenoir courut vers lui et le renversa contre le mur. Alexandre sortit son pistolet, mais Maxime le fit

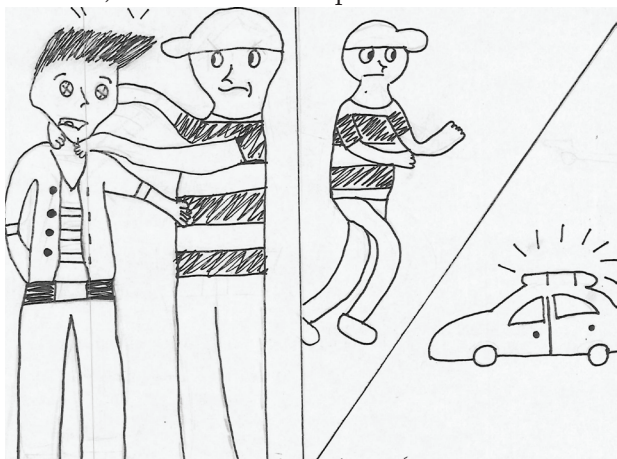
violemment tomber avant de nouer ses mains froides autour du cou d'Alexandre. L'inspecteur se débattait furieusement, mais le manque d'oxygène l'affaiblissait.

— Je ne peux pas avoir de témoin en vie. Encore moins un inspecteur comme toi! Personne ne doit m'arrêter! Je dois venger ma femme! s'écria Lenoir.

Le visage d'Alexandre était mauve. Ses mains battaient l'air autour et essayaient de se retirer de l'emprise du fou furieux, mais Maxime serra ses mains un peu plus fort et la flamme dans les yeux de l'inspecteur Clues s'éteignit.

Maxime desserra ses mains et le corps de l'inspecteur tomba lourdement sur le sol. Il sortit un tube de rouge à lèvres et écrivit sur le front du policier les fameuses trois lettres : « MAL ».

Au loin, on entendait les sirènes des patrouilleurs qui arrivaient, encore une fois trop tard...



LA REVANCHE

*Par les garçons de la classe de 7^e3, de Mme Cassia Larocque
École Omer-Deslauriers, à Ottawa
Écrivain-Mentor : Éric Péladeau*

Anne revenait tout juste de son travail. Comme elle ne s'endormait pas, elle ouvrit la télévision, chercha une bonne émission et s'arrêta sur un documentaire à propos des militaires. Cela lui rappelait ses jeunes années, lorsqu'elle était soldat. Elle entendit une porte s'ouvrir lentement, mais comme elle ne vit rien, elle crut que c'était son imagination. Elle mit son pyjama et se dirigea vers son lit. Comme elle avait souvent soif, elle gardait toujours une bouteille d'eau sur sa table de nuit. Anne en but une grande gorgée et se glissa sous les couvertures. Soudain, elle entendit des pas dans le couloir. La porte de sa chambre s'ouvrit lentement et elle vit un homme entrer. Ce n'était que son mari qui arrivait lui aussi du travail. Elle essaya de se lever, mais elle était incapable de bouger. Puis, elle vit que son mari n'était pas seul ; il y avait un homme masqué derrière son mari qui pointait un pistolet. L'homme masqué ordonna au mari de s'asseoir sur une chaise et puis avec une voix rauque dit à Anne :

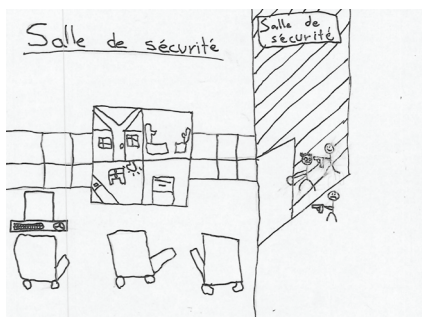
— L'eau que tu as bue contenait un paralysant. Tu ne peux pas bouger, mais tu vas pouvoir me regarder tuer ton mari.

Anne, horrifiée, ne pouvait rien faire pour venir en aide à son mari. L'inconnu appuya sur la gâchette puis s'échappa par la fenêtre. Un agent de sécurité alerté par le coup de feu arriva dans la chambre et regarda

par la fenêtre, l'homme qui s'enfuyait.



L'inspecteur Yaaseen, un des inspecteurs les plus connus de la région, entra sur la scène de crime. Il inspecta autour de lui, se demandant comment le criminel avait pu pénétrer dans la chambre. Il remarqua que les caméras de surveillance n'avaient rien enregistré. Lorsqu'il en demanda la raison, un autre agent de sécurité lui fit remarquer que le système avait été saboté. Yaaseen se demanda si un des agents pourrait être en lien avec le meurtre. Puis, il interrogea l'homme de sécurité, Alexandre, qui avait vu le criminel sauter par la fenêtre. Alexandre ne lui fournit pas vraiment plus d'information au sujet de l'homme masqué, tout s'était tellement passé vite. Par la suite, l'inspecteur entra dans la chambre d'Anne et tenta à plusieurs reprises de lui parler, mais elle était trop traumatisée. « Dommage, se dit-il. Ça aurait pu être important ». L'inspecteur comprenait comment le crime s'était déroulé, mais le motif lui échappait. Il s'avança vers le corps et remarqua les chiffres 1681982 inscrits sur le ventre de la victime. Il nota ce nombre mystérieux, persuadé que des recherches pourraient faire avancer l'enquête.

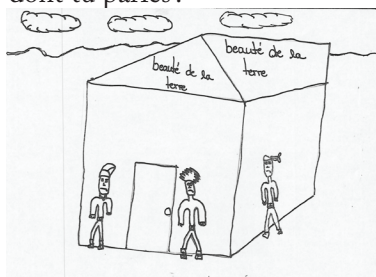


Après une semaine de recherche, le bureau de police annonça à Yaaseen qu'ils n'avaient pas trouvé la signification des chiffres. En tout cas, pas encore. Comme l'inspecteur n'avait plus d'indices, il rentra à la maison pour relaxer et penser tranquillement, mais même avec de la tranquillité, il ne pouvait trouver de solution. À son ordinateur, il commença à faire des recherches sur la victime. Il découvrit que le mari était un agent des services secrets qui avait réussi à infiltrer un gang de rue qui s'appelait « les Surnaturels ». L'inspecteur soupçonna alors un règlement de compte et se demanda si le gang n'avait pas engagé un assassin. Comme il s'agissait certainement d'un problème qui allait plus loin que le simple meurtre, il transféra le cas à la GRC.

On trouva l'emplacement d'un grand entrepôt abandonné appelé « Beauté de la terre ». L'inspecteur avec l'aide de la GRC réussit à infiltrer les Surnaturels et avait mis sur pied un plan qui permettrait d'en apprendre davantage sur le meurtre. Yaaseen, se faisant passer pour un membre du gang, réussit à avoir un entretien privé avec le chef, Dad-Trigger. Après quelques minutes de discussion, Yaaseen demanda :

— As-tu joué un rôle dans l'assassinat de M. Desjardins ?

— D'où sors-tu pour me poser une pareille question ? répondit furieusement Dad-Trigger. Qui est ce Desjardins dont tu parles ?



L'inspecteur Yaaseen se rendit alors compte que le criminel n'avait aucune idée de la véritable identité de l'homme qui avait infiltré son organisation. Il n'avait sûrement pas fait assassiner le mari d'Anne, s'il n'était pas au courant que celui-ci était un agent des services secrets.

— Oh ! je m'excuse, j'ai entendu parler d'un assassinat et j'étais impressionné. J'ai dû me tromper de personne, répondit Yaaseen.

Le lendemain, l'inspecteur rendit visite à Anne.

— Bonjour, madame, j'espère que vous vous sentez un peu mieux.

— Je ne sais pas, mais je suis prête à répondre à vos questions...

— Connaissez-vous quelqu'un qui aurait eu un motif pour tuer votre mari ?

— Non, il était très apprécié, respecté, même !

— Personne ne vous a menacé ? Pas même dans votre passé ?

— Maintenant que vous le dites, il y aurait peut-être Nicholas Trudeau, mon ex-petit copain. Il était dans mon équipe à l'armée. Il était charmant et beau; nous étions encore ensemble quand j'ai rencontré mon mari. J'ai vite oublié Nicholas, mais ç'a été une rupture difficile à accepter pour lui. Il a toujours dit qu'il se vengerait. Il était vraiment fâché. Il m'a menacé de détruire ma vie. Cependant, je ne peux pas croire qu'il ferait quelque chose du genre! Surtout pas après toutes ces années!

Yaaseen remercia Anne et rentra au bureau pour faire des recherches sur Nicholas Trudeau. Celui-ci avait quitté l'armée deux ans plus tôt et avait déménagé en Ontario. C'était la dernière information qu'il avait pu trouver sur l'homme. Comme s'il s'était volatilisé. Il chercha dans la banque de données un visage semblable et c'est ainsi qu'il le trouva sous une nouvelle identité. Il était maintenant connu sous le nom de Luca Belleville. Il nota l'adresse de sa nouvelle demeure et décida d'aller rendre une petite visite à Nicholas alias Luca Belleville.

Yaaseen se rendit au 10, rue de Rouville et frappa à la porte. Un homme très costaud ouvrit la porte.

— Bonjour, vous êtes Luca Belleville?

— Euh... oui. Qu'est-ce que je peux faire pour vous?

— Je suis l'inspecteur Yaaseen, j'aimerais vous poser quelques questions, je peux entrer?

— Oui, venez au salon, je vous apporte un verre d'eau?

— Avec la chaleur qu'il fait, je ne dirais pas non... Luca, ou devrais-je dire Nicholas?

Il entendit alors la porte de derrière claquer. Il se releva brusquement et se dirigea vers la cuisine. Luca

courrait déjà vers la ruelle en arrière de la maison. Il se lança à sa poursuite et finit par le rattraper. Il lui passa les menottes et l'embarqua dans sa voiture.

Au poste de police, Yaaseen fit asseoir Nicholas dans la salle d'interrogatoire.

— Pourquoi t'es-tu enfui alors que je voulais simplement te poser des questions? As-tu quelque chose à reprocher?

— Lorsque vous avez mentionné mon ancien nom, j'ai paniqué. J'ai changé d'identité, car je faisais partie d'un réseau qui vendait des armes biologiques... je ne voulais pas d'ennui avec la police, vous ne veniez pas chez moi pour ça?

— Non, répondit Yaaseen.

— Bien, parce que j'ai arrêté de vendre des armes biologiques il y a plusieurs mois et j'essaie de m'en sortir. J'ai eu peur quand je vous ai vu. Qu'auriez-vous fait à ma place?

— Je ne suis pas à ta place, justement; et j'espère pour toi que c'est vrai parce que j'ai envoyé deux patrouilleurs inspecter ta maison. Je ne venais pas te voir pour une affaire de contrebande, je venais te poser des questions sur le meurtre de M. Desjardins, le mari d'Anne Desjardins.

— Et je suis supposé savoir qui sont ces gens, moi?

— Tu ne sais pas qui est Mme et Mr Desjardins? Pourtant, Anne se souvient de toi. N'étais-tu pas son petit ami pendant votre carrière militaire?

— Je connais bien une Anne, mais une Anne Levert. J'imagine qu'elle s'est mariée et a changé son nom? Et pourquoi est-ce que je serais relié au meurtre?

— Anne m'a confié qu'elle croyait que vous aviez mal pris votre rupture et que tu voulais te venger.

— J'étais jeune, vous savez ce qu'on peut penser quand on est jeune... Cette rupture m'a vraiment fait mal, oui, et c'est une des raisons pour lesquelles j'ai quitté le service militaire et que j'ai commencé à vivre une vie criminelle. Mais tout ça, c'est du passé maintenant. J'ai un nouvel emploi et je sais que je vais m'en sortir.

— Où étais-tu le soir du 4 juin dernier ?

— Je travaillais, je vous laisserai le numéro de mon patron, il vous confirmera mon alibi.

— Laisse-moi ces informations et ne quitte pas le pays avant d'avoir eu de mes nouvelles. Une dernière question : quel genre d'armes biologique vendais-tu, et à qui ?

— Je les vendais surtout à des gangs de rues, des membres de la mafia et moins fréquemment à des individus. Je vendais des agents infectieux et des drogues paralysantes. Je ne suis pas fier de ce que j'ai fait, mais je ne peux pas changer le passé.

— Tu as dit « drogue paralysante » ? As-tu vendu une drogue paralysante autour du 4 juin ?

— Je vous ai dit que j'ai arrêté il y a plusieurs mois. Par contre, lorsque j'ai décidé de me reprendre en main et de me débarrasser de tout ce que j'avais, un de mes clients m'a offert de reprendre le tout à un fort prix. C'était un Japonais.

L'inspecteur remercia l'homme et lui rappela de ne pas quitter le pays avant d'avoir reçu son appel. En sortant, il demanda à un de ses collègues de faire vérifier les informations données par Nicholas et demanda aussi qu'on commence une recherche pour ce soi-disant Japonais.

L'inspecteur se rendit ensuite chez Anne.

— Bonjour madame. Je viens de rencontrer votre

Nicholas et il n'est pas suspect pour l'instant. Par contre, il a possiblement vendu des drogues paralysantes à un Japonais. Auriez-vous une relation avec un Japonais?

— Un Japonais? Mis à part ceux qui étaient avec nous dans notre mission militaire en 1982, je n'ai aucune relation avec des Japonais.

L'inspecteur Yaaseen nota ces informations dans son carnet en hochant de la tête. C'est alors qu'il s'aperçut d'une curieuse coïncidence.

— Anne, vous avez bien dit 1982? Parce que, curieusement, ce sont les 4 derniers chiffres trouvés sur votre mari.

— Vraiment! s'exclama Anne.

— Oui, voyons voir, quelle était la date exacte de votre mission?

— Le 16 août 1982.

Il regarda son carnet encore une fois et y vit les chiffres 1681982.

— Ah, ce n'est alors vraiment pas une coïncidence. Madame, je crois que le nombre n'est pas une fausse piste.

— Oh mon Dieu! non! soupira Anne, le visage devenu blanc comme un drap.

— Qu'y a-t-il, madame? Quelle était cette mission?

— C'est top secret. Je n'en ai jamais parlé à personne, et je ne le ferai jamais!

— Vous n'avez plus le choix, pour la mémoire de votre mari et pour trouver son meurtrier, il me faut en savoir plus sur cette mission.

— Vous avez peut-être raison... Je ne peux pas aller dans les détails, mais maintenant tout paraît si clair. Le 16 août 1982, nous avons torturé un Japonais nommé Ugg Hibachi. Malheureusement, il est mort

à la suite de ces tortures. Il a laissé derrière lui une femme et un garçon. La femme est morte au camp, mais nous n'avons jamais su ce qu'il était advenu du garçon. Pensez-vous vraiment que ce pourrait être lui le meurtrier ?

— Je ne sais pas, mais c'est une piste que nous ne pouvons pas ignorer. Vous connaissez le prénom du garçon ?

— — Oui, il s'appelle Jynn, Jynn Hibachi.

— Merci pour ces informations.

Le lendemain Yaaseen lança un mandat d'arrestation contre Jynn Hibachi et une véritable chasse à l'homme commença. Après quelques jours de recherche, on localisa enfin le suspect. Un civil avait reconnu la photo de l'homme recherché et avait contacté les services de police. Jynn Hibachi vivait dans un petit chalet de chasse près du Lac Mukana.

Deux hélicoptères, des voitures blindées et des soldats de la formation SWAT étaient autour de la maison afin de procéder à l'arrestation de l'homme. Jynn tenta de s'enfuir dans les bois, mais il fut rapidement retrouvé par les chiens des policiers. En attendant son procès, il resta derrière les barreaux, refusant de parler ou même de manger. Lorsque le jour de son procès arriva enfin, les gardiens l'ont retrouvé dans sa cellule, couché dans son lit, un flacon vide dans sa main. Il était mort.

ÉMILIE

*Par les filles de la classe de 7^e4, de Mme Cassia Larocque
École Omer-Deslauriers, à Ottawa
Écrivain-Mentor : Éric Péladeau*

Durant une soirée rigoureuse d'hiver, deux filles se préparent pour une « soirée pyjama ».

— Dominique, je n'arrive pas à croire que tes parents te laissent aller à une soirée pyjama, ricane Stéphanie.

— C'est parce qu'ils ne le savent pas ! dit Dominique. Mais ne t'inquiète pas, ils sont partis jusqu'à lundi. Cette soirée sera une opportunité pour calmer les choses entre moi et Émilie... Peux-tu aller me chercher des oreillers au sous-sol s'il vous plaît ?

— OK. Sais-tu à quelle heure Émilie et Alicia arrivent ?

On frappa à la porte.

— Ça doit être elles !

— Je vais chercher tes oreillers, répond Stéphanie tout excitée.

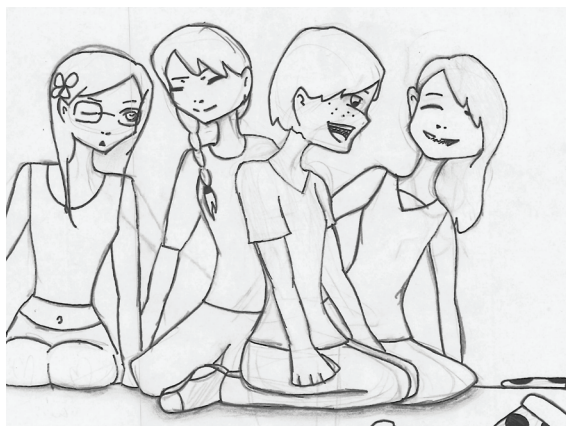
Après avoir mangé deux grosses boîtes de pizza, les filles se dirigent au salon. Dominique pointe son doigt vers Émilie.

— Vérité ou Conséquence ?

Celle-ci choisit la vérité.

— Alors, Émilie, dis-nous comment tu es entrée dans l'équipe de Soccer, alors que l'équipe était déjà formée avant ton arrivée ?

Le visage d'Émilie prend un regard sournois, tandis que les autres la regardent impatiemment.



— Mon père a soudoyé l'entraîneur et celui-ci a enlevé une fille de l'équipe et l'a remplacée par moi, répond Émilie.

— Mais cette fille qu'il a enlevée, c'est moi! lance Alicia au bord des larmes. Cette place m'appartenait! J'allais utiliser la bourse d'études pour l'Université, et tu le savais!

— Je m'excuse, Alicia, je ne savais pas que c'est toi qu'il allait retirer de l'équipe!

— En plus, toi, tu n'as pas besoin d'argent; ton père a pu soudoyer l'entraîneur!

— Whoa! Whoa! Calmez-vous les filles, dit calmement Stéphanie. Vous en reparlerez plus tard, on est ici pour s'amuser. Émilie, c'est à ton tour.

Émilie hoche la tête, et sourit à Alicia pour calmer la tension entre eux.

— D'accord, dit Émilie d'une voix malicieuse. Stéphanie, est-il vrai qu'hier, ton copain Félix t'avait dit qu'il avait un souper de famille?

— Oui... Mais comment le sais-tu? demande

Stéphanie surprise.

— Je le sais, car il était avec moi. Il me donne des cours de rattrapage et je crois qu'il aime mieux être avec moi...

— NON! Menteuse! Je crois que ce soir tu veux seulement causer des problèmes! hurle Stéphanie.

Alicia sent la tension monter et change de sujet maladroitement :

— Ma mère m'a appelé plus tôt et m'a dit qu'il y aurait une tempête de neige.

— Eh bien! nous ferions mieux de nous entendre si nous devons être coincées ici, dit Dominique.

— Génial! disent sarcastiquement Stéphanie et Émilie à l'unisson et en roulant des yeux.

C'est alors que toutes les lumières de la maison s'éteignent tout à coup.

— AAAHHHH! crient Stéphanie et Alicia.

— Une panne de courant! C'est parfait pour jouer à cache-cache, c'est toujours plus amusant, dans le noir, s'exclame Dominique.

— Mon Dieu! c'est un jeu d'enfant! Essaie de grandir une seconde, l'agace Émilie; tu ne peux pas avoir d'autres amies que nous, t'es tellement bébé!

— Au moins, mes amies m'aiment pour qui je suis et pas pour mon argent!

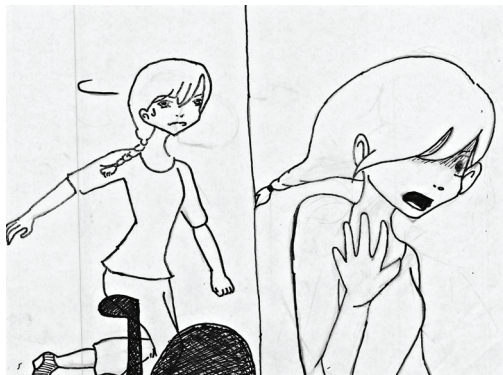
— Dominique! Émilie! Vous êtes des amies d'enfance, ne laissez pas une petite taquinerie tout ruiner! s'exclame Alicia; et puisqu'on ne semble pas avoir d'autres suggestions, jouons à cache-cache!

— Je vais compter, cachez-vous! répond Stéphanie en sautant d'excitation.

— Je vais allumer des chandelles, vous pouvez

commencer le jeu, je vous rattrape, dit Dominique avec de la rage encore présente dans sa voix pendant qu'elle allume des chandelles.

Point de vue d'Émilie



Pendant que les filles courent toutes dans différentes directions pour se cacher, je décide de me diriger vers le sous-sol. Lorsque j'arrive, il fait encore plus noir qu'à l'étage, il y a juste assez de lumière pour distinguer mon chemin. Je vois des trophées de golf, des DVD et un petit salon simple. Rien qui me servira de cachette. J'aperçois un vieux placard parfait pour me dissimuler. Malheureusement, le père de Dominique entasse tellement de trucs à l'intérieur qu'il n'y a aucune place. C'est à ce moment que j'entends un bruit derrière moi. Lorsque je me retourne, j'ai juste le temps de voir une ombre lever une sorte de bâton dans les airs avant de recevoir un coup solide sur la tempe. Je tente de crier, mais aucun son ne sort de ma bouche. Je ne peux plus voir ni même entendre. Mon corps est lourd et je suis au sol, incapable de bouger.

Point de vue de Stéphanie

Je crie jusqu'à en avoir mal à la gorge et, les larmes aux yeux, je remontais vite les escaliers pour ne plus voir ça...

— Stéphanie! Stéphanie! Qu'est-ce qui se passe? me demande Alicia en courant vers moi.

— Émilie! je crois qu'elle e... est morte! répondis-je. J'étais en train de compter lorsque j'ai entendu du bruit au sous-sol, donc je suis descendue et, là, je l'ai trouvée...

Mais qu'est-ce qui se passe? demande Dominique

En me retournant, je la vois, penchée sur le mur qui tente de reprendre son souffle, elle ajoute :

— J'étais cachée dans une des chambres au 2e étage quand j'ai entendu tous ces cris...

Point de vue de Dominique

J'aide Alicia à amener Stéphanie au salon. On l'assied sur le sofa et je me rends dans la cuisine pour lui chercher de l'eau froide. À mon retour au salon, les filles m'expliquent la découverte de Stéphanie.

— Quoi? Comment? Non, c'est impossible! C'est vrai qu'avec tout ce qu'elle a dit, ce soir... Mais c'est terrible si elle est morte; elle ne méritait pas ça!

— Il faut contacter la police au plus vite et sortir d'ici! dit nerveusement Alicia.

Je bondis sur le téléphone. Aucun son. La ligne avait certainement été affectée par la tempête.

— On ne peut pas, dis-je à mes amies. Il n'y a aucune réception.

— Il faut quand même sortir, on ne peut pas rester dans une maison avec un inconnu, un meurtrier en plus, répond Stéphanie qui reprend ces esprits. On

peut aller chez les voisins, je ne sais pas moi !

— J'ai verrouillé la porte en début de soirée et si quelqu'un était entré par une fenêtre, on aurait entendu la vitre se briser, fis-je. Les filles je sais que c'est fou, mais si personne n'a pu entrer...

— Alors celle qui a tué Émilie est l'une d'entre nous ? Mais t'es folle ! s'écrie Stéphanie.

— Tu vois une autre explication ?

Il règne dans la maison un silence de mort. La tension augmente de plus en plus chaque seconde et nous nous lançons des regards accusateurs. Je ne peux pas me faire à l'idée qu'Émilie est morte, assassinée, en bas, et que l'une d'entre nous ait fait ça.

Stéphanie interrompt le silence.

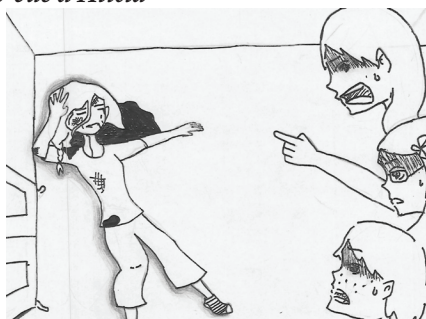
— Si nous sommes prises ici, autant essayer de trouver la coupable avant qu'elle ne fasse une autre victime non ?

— Tu veux dire chercher des indices nous-mêmes ?

— Stéphanie a raison, déclare alors Alicia ; nous devons au moins essayer !

Nous nous dirigeons donc au sous-sol. Je ne sais vraiment pas à quoi m'attendre du reste de la nuit.

Point de vue d'Alicia



En arrivant en bas des escaliers, j'ai peur de ce que je vais voir. Un petit cri de Dominique me fait sursauter. Je la rejoins et je comprends la raison de son cri. Je vois le corps d'Émilie, allongé par terre, du sang tout autour de sa tête. Son visage est pâle et sans vie. Elle semble si innocente et si vulnérable. Rien comme la fille riche et snob qui tout à l'heure taquinait ses amies sur tout. Rien comme la fille si belle et si pleine de vie qu'on connaissait. On riait, on se taquinait. Bon, Émilie nous taquinait, mais maintenant, Émilie est morte. Morte!

— Alicia, es-tu correcte? Me demande Stéphanie.

Je hoche simplement la tête et lui fais signe que oui. Elle est si gentille Stéphanie. Elle me demande si je suis correcte, alors qu'elle vient juste de découvrir le cadavre de son amie. Son amie qui vient juste de lui dire que son copain qu'elle aimait tellement la trompait peut être, avec elle. Quand ça en arrive à Félix, c'est vraiment le seul moment où Stéphanie devient offensive.

— À première vue, dit Dominique penchée près de la dépouille et tentant de contrôler les tremblements de son corps, on peut penser qu'elle a été frappée sur la tête avec quelque chose d'assez lourd pour la tuer.

— Dominique, dis-je, ton père joue au golf n'est-ce pas?

— Oui, pourquoi?

— Parce que les bâtons sont dans le sous-sol et que tu viens juste de dire qu'elle a été frappée à la tête, répondis-je, c'est évident non?

— C'est vrai! Quelqu'un pouvait facilement la frapper avec un bâton de golf. Je crois que j'en ai vu près du placard, là-bas quand je suis venu chercher les

oreillers, dit Stéphanie en se dirigeant vers le fond de la pièce.

Dominique me regarde d'un air pensif et je décide de suivre rapidement Stéphanie. Ai-je dit quelque chose de mal ?

Point de vue de Dominique

Je rejoins les filles autour de l'équipement de golf, puis je compte les bâtons.

— 12,13... Il en manque un ! dis-je en paniquant.

— Peut-être qu'on devrait se séparer et chercher le bâton qui manque, suggère Stéphanie.

— Penses-tu vraiment qu'on devrait se séparer ? Tu ne regardes pas de films ? C'est toujours quand les gens se séparent que le meurtrier frappe !

— J'aimerais ça être devant un film d'horreur, justement ! dit Alicia en pleurant. La réalité est trop dure à prendre !

— Les filles, dis-je, c'est le moment d'être honnête. Aussi horrible que soit la situation, si la personne se dénonce, on va l'aider, on va expliquer que c'est un accident...

— Tu parles de camoufler le meurtre ? C'est donc toi ? me répond Stéphanie.



— NON! Je le jure. Et puis, si tu m'accuses, c'est peut-être que tu essaies de cacher ta propre culpabilité! En plus, tu avais de bonnes raisons d'en vouloir à Émilie, toi!

— Pas plus qu'Alicia, je te ferais remarquer! lance Stéphanie.

— Arrêtez les accusations, ça ne mène à rien de positif, intervient Alicia.

— Il est tard et nous n'arriverons à rien ce soir. Alicia a raison, dis-je. Allons dormir chacune de notre côté. Demain, la tempête sera passée et je suis certaine que le téléphone fonctionnera de nouveau.

— Je pensais qu'il ne fallait pas se séparer? dit Alicia.

— Nous pouvons chacune prendre un bâton de golf pour nous défendre et dormir dans une pièce qui se verrouille de l'intérieur, dis-je. Nous avons toutes des sacs de couchage. Vous avez le choix, ma chambre ou celle de mes parents. Moi je prendrai la salle de bain.

— C'est chez toi, tu devrais dormir dans ta chambre non? me demande Alicia.

— Vous êtes quand même mes invitées, dis-je en accompagnant les filles à l'étage pour les installer.

Point de vue de...

Je me glisse dans mon sac de couchage. Je n'arriverai jamais à dormir. Je ne voulais pas tuer Émilie, je ne sais pas ce qui m'a pris. Je voulais lui crier, lui faire mal, comme elle m'avait fait mal, mais je ne voulais certainement pas la tuer! Lorsque j'ai vu le bâton de golf, j'ai vu rouge et je n'ai pas pu m'arrêter. Je dois me rendre et tout expliquer à mes amies et à la police!

Point de vue de Dominique

Le matin se lève et je m'éveille sur le plancher de la salle de bain, un gros couteau à la main. Quelqu'un frappe à la porte.

— Dominique, es-tu réveillée ? demande doucement Stéphanie. Je viens d'appeler la police et je pense que nous devons discuter toutes les trois avant leur arrivée.

Ensemble, nous nous dirigeons vers la chambre de mes parents où dort Alicia. On cogne. Aucun son. En ouvrant la porte, on découvre la chambre vide.

— Où est Alicia ? demande Stéphanie

— Je ne sais pas !

— Crois-tu que... oh non ! s'exclame Stéphanie

Stéphanie court au salon. Rien. On cherche ses souliers. Rien. Alicia semble partie. À ce moment, on devine, il n'y a plus de doute, Alicia est la meurtrière. Et maintenant, elle a disparu, ne laissant derrière que sa victime... Émilie.



LE MANOIR D'ANNABELLE

Par les garçons de la classe de 7^e, de Mme Cassia Larocque

École Omer-Deslauriers, à Ottawa

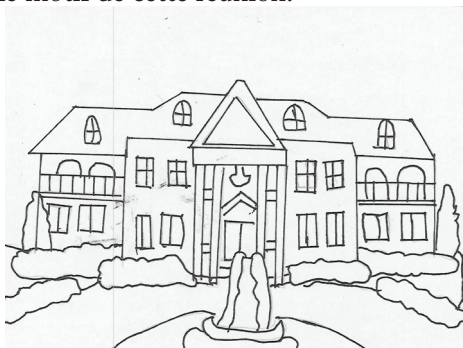
Écrivain-Mentor : Éric Péladeau

Annabelle marchait dans les grands couloirs de son manoir. Perdue dans ses pensées, elle se demandait ce qui lui restait à faire, car elle était mourante. Le temps pressait. Elle devait s'occuper de léguer son argent et ses possessions. Son argent, elle allait le donner à sa fille. Ses possessions se résumaient en quelques bricoles et en son manoir. Cette propriété devrait être donnée en héritage à un membre de sa famille; c'était une tradition. Mais comme la fille d'Annabelle, Julia Robertson, hériterait déjà de son argent, qui était une somme considérable, Annabelle souhaitait laisser sa demeure à un autre membre de sa famille. C'est pourquoi elle avait organisé une réunion familiale au manoir sans divulguer ses raisons. Elle révélerait tout quand le temps serait venu. De toute façon, ils devaient déjà tous débattre de ce qui arriverait du manoir à son décès.

À sa grande joie, tous avaient accepté l'invitation. Ils resteraient dans le manoir pendant trois jours. Julia serait là, évidemment, avec son mari, Julien. Il y aurait aussi sa sœur, Maya, avec Charles et leurs enfants. Son frère Xavier avec son jeune fils, Sydney. Et enfin son fidèle majordome, Gérôme, qui veillait à ses besoins depuis des années.

Ils étaient pour la plupart excités de se revoir après des mois. Les conversations allaient bon train.

Au souper, l'hôtesse prit la parole et dévoila le véritable motif de cette réunion.



— Écoutez, dit-elle sans préambule d'une voix légèrement triste. Vous savez qu'il ne me reste plus beaucoup de temps. Vous êtes ici parce que l'un d'entre vous héritera du manoir.

Un silence de mort emplit la pièce, puis quelques sourires vite dissimulés effleurèrent les visages des gens excités à l'idée de posséder un manoir des années 1910.

— Dans les jours qui viennent, vous aurez chacun une entrevue privée avec moi afin que je puisse mieux choisir qui en héritera.

Après le souper familial, elle rencontra chaque membre de la famille en privé, mais elle choisit de se laisser du temps avant de prendre une décision. Demain, elle pourrait les observer. Elle pria ses invités de gagner leurs chambres, et elle alla se coucher.

Annabelle se réveilla très tôt le lendemain matin. Elle était curieuse d'apprendre les détails de la vie de ces gens qui étaient sa famille, mais qu'elle côtoyait si rarement. Elle devait choisir une personne responsable

qui allait prendre soin du manoir. En marchant vers la salle à manger, elle rencontra un de ses neveux qui lui demanda où prendre son petit-déjeuner.

— On dirait que tu te réveilles assez tôt. Il n'est que si heures, commenta Annabelle.

— Le soleil dans ma chambre m'a réveillé. Je ne suis pas habitué, répondit le jeune homme.

— Excuse mes vieux yeux, je ne te reconnais pas. Tu es...? demanda Annabelle.

— Je suis Sidney, le fils de ton frère Xavier.

— La dernière fois que je t'ai vu, tu étais tellement petit. Comme tu as grandi! s'étonna-t-elle.

— Sais-tu où est mon père? demanda Sidney.

— Probablement à l'extérieur.

— Je vais le rejoindre. Merci et à plus tard!

« Il a l'air d'un bon garçon, se dit Annabelle. Eh bien, il reste deux jours avant la décision finale. J'ai encore du temps pour me décider. »

Annabelle se rendit à la cuisine pour prendre son petit-déjeuner. Pendant ce temps, Sidney était sorti voir son père. Celui-ci tenait entre ses mains une grande feuille de papier et regardait le terrain qui se terminait près d'une petite forêt.

— Que fais-tu? demanda Sidney.

— Savais-tu que ce sol est très riche en pétrole?

— Non!

— Eh oui, le terrain autour du manoir est rempli de pétrole, mais Annabelle n'a jamais voulu en profiter. Pour l'exploiter, il faudrait démolir le manoir.

— Si on héritait du manoir, on pourrait commencer une raffinerie de pétrole, nous serions riches! dit Sidney.

— Rejoins-moi vers midi, dans ma chambre. Je vais

m'arranger pour que ce soit nous qui héritions de ce manoir, répondit Xavier.

Vers 13 heures, Annabelle invita tout le monde à déjeuner ensemble dans la salle à manger. Pour elle, c'était une autre occasion de déterminer qui serait le prochain propriétaire du manoir. Pour les invités, c'était une autre chance d'impressionner Annabelle. Quand tout le monde fut assis autour de la grande table, le majordome apporta la nourriture. Il y avait toutes sortes de plats : des crêpes, des omelettes, des bagels, des fruits, et du pain. Un vrai festin ! Les invités étaient émerveillés par la nourriture qu'on avait préparée pour eux. La sœur d'Annabelle, Maya White, et son mari, Charles Duval, étaient polis et remerciaient chaleureusement le majordome chaque fois qu'il leur tendait un plat. Annabelle le remarqua et garda ce fait en tête.

À 22 h 30, elle se prépara à aller se coucher. La journée avait été longue. Elle marcha lentement vers la toilette de sa chambre. Elle se lava le visage, puis se brossa les dents. Gérôme, le majordome, entra alors dans la chambre pour lui apporter sa tisane quotidienne.

— Bonsoir, Madame, lui dit Gérôme, je vous apporte votre camomille.

— Merci, Gérôme, tu peux le déposer sur la table, lança Annabelle par la porte entrouverte.

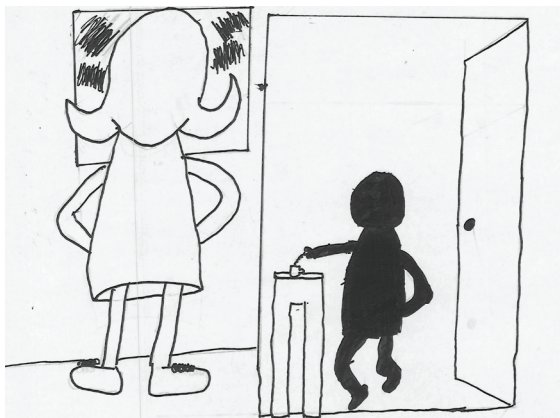
— D'accord. La plupart des invités sont couchés. Quelques-uns finissent une partie de cartes au salon avant de se retirer.

— Parfait, dit Annabelle, bonne nuit.

— Bonne nuit, dit Gérôme avant de repartir.

Annabelle finit de se brosser les dents et ne remarqua pas la silhouette qui entra dans la chambre, déposa une poudre rose dans la tisane toujours chaude et ressortit silencieusement. Annabelle but sa tisane en quelques gorgées, puis sentit sa gorge se resserrer. La malheureuse rendit l'âme presque immédiatement !

Le lendemain matin, un cri réveilla tout le monde dans le manoir. Maya apportait son thé matinal à sa sœur et venait de la trouver sans vie. Quelques minutes plus tard, tout le monde se pressait dans la chambre.



— Regardez sa tisane ! Il y a comme de la poudre dans le fond de la tasse, remarqua Maya.

— Ce serait un empoisonnement ? s'étonna Xavier.

L'atmosphère devint inconfortable et la colère des invités se fit sentir. Des accusations commencèrent à se faire entendre de la part de certains membres de la famille.

— Je dis que c'est le majordome, dit Xavier. C'est lui qui connaît le mieux Annabelle. Il devait être jaloux

de ne pas hériter du manoir et c'est lui qui a apporté la tisane.

— Ce n'est pas moi, se défendit Gérôme, je vous le jure ! Je n'aurais jamais fait une affaire comme ça à Madame Annabelle. Je la connais depuis trop longtemps. D'ailleurs, pourquoi ne l'aurais-je pas fait plus tôt ?

— Je dis que c'est le mari de Julia, dit Maya ; il est pharmacien, il aura très bien pu se procurer un quelconque poison ou une drogue.

— Comment peux-tu dire ça ? Tu n'as aucune preuve et Julien adore sa belle-mère, répliqua Julia.

— Arrêtez ! s'écria Gérôme. Personne ne sortira de ce manoir sans qu'on trouve le coupable. On va tous mener une enquête. On ne peut pas accuser quelqu'un sans preuve. Que ceux qui trouvent des indices viennent me voir. Chacun va fouiller une chambre qui n'est pas la sienne.

Comme personne n'avait de meilleur plan, on organisa rapidement la recherche.

Gérôme commença l'inspection dans la chambre de Maya, mais ne trouva rien de mystérieux, seulement quelques livres et des vêtements pour la semaine. Julia resta pour fouiller la chambre d'Annabelle. Xavier fouilla la chambre de Gérôme, qui vivait dans le manoir. Il trouva des photos de famille et des outils de ménage, mais aucun indice qui aurait pu dévoiler le coupable. Maya alla voir la chambre de Sydney et de Xavier. Au premier coup d'œil, il n'y avait rien de suspect, mais plus loin dans la chambre, sur un pupitre, elle découvrit des plans inquiétants. Maya alla tout de suite les porter à Gérôme et expliqua :

— J'ai trouvé ces plans du manoir qui montrent qu'il

y a du pétrole sous le manoir. Voici une preuve qui désigne Xavier et Sydney.



— Intéressant ! On va voir ce qu'ils ont à répondre, dit Gérôme.

Encore une fois, toute la famille se regroupa dans une chambre pour interroger le père et le fils.

— J'ai trouvé ce plan dans votre chambre, dit Maya d'un ton ferme. Ça démontre que vous aviez tout intérêt à vous débarrasser d'Annabelle pour hériter du manoir.

Xavier transpirait sous les regards accusateurs de sa famille.

— J'avoue ! Nous savions pour le pétrole dans le sous-sol et nous avons eu l'intention d'hériter du manoir et commencer une raffinerie, mais Annabelle est ma grande sœur ; jamais je n'aurais pu lui faire du mal ! De plus, hier soir, on était en train de jouer au poker, moi, Sydney et Julien. Regardez mon portefeuille. Il est vide. J'ai tout perdu !

Gérôme, curieux, regarda dans le portefeuille ouvert que tenait Xavier et vit que le portefeuille était vide. Julien, tout joyeux, ouvrit son portefeuille et montra tout l'argent qu'il avait gagné. Gérôme, convaincu que Xavier et Sydney n'avaient pas fait de mal à Annabelle, décida de continuer la recherche d'indices.

Malheureusement, la fouille des chambres n'avait rien donné et il ne savait plus comment poursuivre l'enquête.

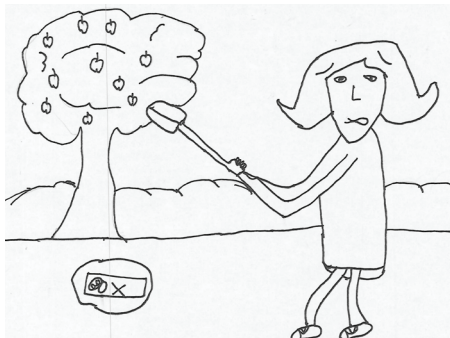
C'est alors que Xavier ajouta :

— Quand je suis sorti fumer une cigarette, j'ai remarqué des traces sur le terrain qui menaient vers la petite forêt en bordure de la propriété. Peut-être le meurtrier est-il venu et s'est-il sauvé par là ?

Tout le monde se dirigea alors vers la forêt. Ils virent une pelle plantée dans le sol à côté d'un petit monticule de terre. Gérôme se retroussa les manches, empoigna la pelle et commença à déterrer ce qui avait été caché. Julia arriva alors en courant. Personne n'avait remarqué son absence.

— J'ai cru voir quelqu'un dans la forêt. Je suis sortie pour voir qui c'était et j'ai remarqué ce monticule. Je suis retournée au manoir pour vous avertir, mais vous n'étiez pas là.

Comme Julia prononçait ces paroles, Gérôme sortit de terre une paire de gants féminins portant des traces de poudre rose. Tous se retournèrent vers Julia et Maya, les deux seules femmes de la famille depuis la mort d'Annabelle.



Julia, dit Maya, je n'accuse personne, mais je crois que tu es le suspect principal. Et la situation n'est pas favorable...

Devant cette preuve accablante, Julia cracha :

— Je ne pouvais qu'hériter l'argent de ma mère, mais le manoir me semblait plus important. Puisque personne ne savait que je ne pouvais pas hériter du manoir, en la tuant, il était à moi ! J'ai volé la clé de la pharmacie de mon mari pour obtenir ses médicaments et j'ai pu empoisonner Annabelle. Elle était mourante de toute façon. Il ne lui restait plus que quelques semaines. Je regrette mon geste, mais personne ici n'aurait pris soin du manoir comme ma mère le voulait. Vous ne le méritez pas. Et je préfère mourir plutôt que de passer du temps en prison.

Avant que personne ne puisse réagir, Julia prit un flacon de poudre et l'avala complètement en s'écriant :

— Adieu, monde cruel !

Tout le monde fut marqué par son geste. La famille resta interloquée. Puis Gérôme secoua tristement la tête et rentra appeler la police.

Le lendemain, Gérôme, inconsolable, commença à préparer les doubles funérailles qui auraient lieu au manoir. Julia fut enterrée. Personne ne vint à la cérémonie. Par contre, tous les membres de la famille se rencontrèrent à la cérémonie d'Annabelle. Le manoir était son endroit préféré. C'était là où elle avait grandi et là où elle désirait rester pour toujours. On exauça son dernier vœu, elle fut incinérée et ses cendres reposent dans son ancienne demeure pour qu'elle veille sur le nouveau propriétaire... et sur le manoir.

ADOPTION ILLÉGALE

Par les garçons de la classe de 7^e de Mme Cristina Shadeed

École Pierre-Savard, à Ottawa

Écrivain-mentor : Éric Péladeau

C'est une journée ensoleillée de l'été 2014. Il n'y a aucun nuage dans le ciel. L'école est finie et les enfants sont plus heureux que jamais. Mais Jérémie a trouvé le début de l'été difficile. Ses parents et lui ont immigré de l'Amérique du Sud à Ottawa. Néanmoins, le fils est toujours bouleversé. Ses amis lui manquent beaucoup. Désormais, les parents sont joyeux et satisfaits de leur nouvelle vie, mais Jérémie continue de bouder, de se plaindre et de poser des questions.

— Maman! Maman! crie le petit.

— Oui, Jérémie? réplique Brianna, sa mère, anticipant déjà sa question.

— Pourquoi avons-nous déménagé? redemande ce dernier.

— Quand tu seras plus vieux, faire tes études au Canada peut vraiment t'aider à trouver un bon emploi, répond la mère pour la centième fois.

En réalité, la famille Martinez vivait dans la pauvreté et la peur en Colombie.

Un jour, Brianna a une idée pour remonter le moral de son fils.

— Réunion de famille, les gars! s'exclame la mère.

Brianna annonce qu'ils vont faire un voyage en famille à Toronto pour découvrir les environs et relaxer. Jérémie était tellement heureux qu'il en oubliait ses soucis.

La famille est prête à partir. Heureux, Jérémie a un sourire sur le visage. Un sourire que ses parents n'ont pas vu depuis qu'ils ont immigré.

Pendant qu'ils sont en route pour Toronto, Jérémie demande continuellement :

— Il reste combien de temps en voiture ?

— Nous sommes presque arrivés, Jérémie, dit le père.

— Mais je veux savoir exactement, dans combien de minutes on arrive ? Je suis tanné d'être dans la voiture et je veux sortir ! réplique très impatientement le jeune de 8 ans.

Jackson regarde la carte routière sur son téléphone pour voir quand ils arriveront à Toronto.

— Chéri, tu sais que tu ne devrais pas utiliser ton téléphone au volant ! commente sa femme.

C'est à ce moment-là qu'un désastre survient. Il y a un énorme carambolage ! Six véhicules sont impliqués dans cette catastrophe. La voiture de la famille Martinez est projetée en flammes à l'envers sur le côté de la route.

Le pauvre Jérémie est désormais tout seul.

— Maman ! Papa ! pleure Jérémie.

— Je vais t'aider, pauvre petit garçon ! déclare un étranger.

Deux mois plus tard...

Jackson se réveille dans un lit d'hôpital. Il est horrifié par les tubes qui sortent de son corps et du masque d'oxygène sur son nez et sa bouche. Il ne se souvient de rien.

— Il est réveillé ! dit une infirmière.

— Quelle heure est-il ? Où suis-je ?

— Reposez-vous, vous êtes encore faible, répond

l'infirmière.

Soudain, Jackson se rappelle qu'il a une femme.

— Brianna! crie-t-il. Où est-elle? Je veux la voir!

— Elle euh... elle n'est plus parmi nous, dit l'infirmière espérant qu'elle lui a annoncé la nouvelle de la meilleure façon possible. Elle n'a pas survécu à l'accident. On ne pouvait rien pour elle.

— Ma femme... elle, elle... est morte? bafouille Jackson.

L'infirmière hoche la tête.

— Ma femme, morte, non, non, NON, pourquoi moi? POURQUOI MOI? Pourquoi ce malheur m'arrive-t-il? Qu'est-ce que j'ai fait, Dieu? Hein? crie Jackson en regardant le ciel.

Il se sent comme si quelqu'un lui avait arraché le cœur, déchiré en mille morceaux et mis au feu. Il est dévasté. Tous ses souvenirs lui reviennent en un seul moment : une journée à la plage avec elle et son fils... Son fils?

— Est-ce que je peux au moins voir mon fils? demande le père, la voix pleine de crainte.

— Votre fils? répond l'infirmière doucement en lui donnant un regard bizarre. Il n'y avait pas d'enfant dans l'auto lors de votre accident.

— J'ai un fils, je vous le jure. Je veux le voir maintenant! crie Jackson en sanglotant.

— Il est peut-être ici, mais, je ne suis pas au courant, répond l'infirmière.

Tout ce que Jackson peut faire c'est de rester au lit, se reposer et réfléchir toujours à la même question : comment cela s'est-il produit?

Jackson décide de chercher son enfant. C'est

impossible qu'il ne soit pas à l'hôpital avec lui. Il parcourt l'établissement, fouille toutes les pièces, de chambre en chambre, il bouscule les patients, clients, employeurs, qui se trouvent sur son chemin ! Tout le monde pense qu'il est fou ! La chasse continue jusqu'à ce qu'Émilie, une infirmière et ses collègues l'arrêtent. Elle lui donne un sédatif et le ramène dans sa chambre.

Deux minutes plus tard, un individu entre dans la chambre de Jackson.

— Bonjour Monsieur ! Je suis le Dr Robert Poussin, votre psychologue. Je vais vous voir quotidiennement jusqu'à votre départ de l'hôpital. Vous avez vécu toute une tragédie et votre tête a reçu un sale coup.

— Regardez, Robert Poussin, laissez-moi partir d'ici, je ne suis pas cinglé. Regardez mon portefeuille, j'ai une photo de ma famille.

Jackson plonge la main dans sa poche afin de sortir son étui qui pourrait démontrer l'existence de son fils, mais il remarque qu'il a une jaquette d'hôpital. Pris dans la déception de ne pas pouvoir prouver ce qu'il divulguait, il se calme et baisse la tête et dit :

— Docteur Poussin, faites ce que vous avez à faire.

Jour après jour, ils discutent, ensemble de tout et de rien. Tranquillement, le bon docteur obtient de plus en plus la confiance de son patient.

Jackson commence à avoir hâte de quitter l'hôpital. Cela fait déjà trois mois qu'il y est. Ayant retrouvé son portefeuille, il a pu enfin prouver qu'il avait bel et bien un fils. Toutefois, ça ne l'avance guère. Nouveaux arrivant au pays, Jackson n'a pas d'autre famille pour l'aider à le retrouver.

La nouvelle de l'enfant perdu de M. Jackson Martinez

s'est propagée partout dans l'hôpital. Il demande au directeur de l'établissement, M. Nicholas Morin, de rencontrer le personnel afin de savoir si quelqu'un aurait vu ou entendu quelque chose concernant la disparition mystérieuse de son fils.

— Pas de problème ! répond le directeur.

Jackson se rend vers la salle où aura lieu la rencontre. Il entre et remarque que tout le monde est prêt pour la réunion. Il s'assit, donne le signal au directeur, mais celui-ci annonce qu'il manque une infirmière. Ils attendent quelques minutes. Lorsque M. Morin reçoit un texto de l'infirmière annonçant qu'elle a l'enfant et qu'elle va partir très loin. Le patron appelle immédiatement la police. Jackson a peur du sort de Jérémie.

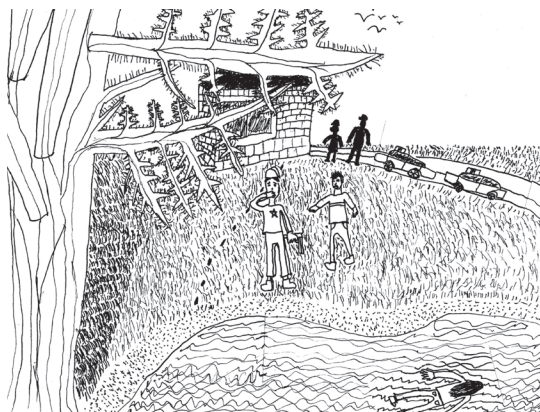
Arrivés à la demeure de l'infirmière, les policiers se déploient autour de la maison. La demeure ressemble plutôt à un chalet ; en bois rond, à l'extérieur de la ville en bordure d'un lac. Le chef des détectives chargé de l'enquête, Bryan Pandha, crie l'ordre au suspect de sortir du bâtiment, personne ne vient.

Après 20 minutes de patience, les agents entrent dans le chalet avec précaution. L'infirmière ne s'y trouve pas, mais le père n'abandonne pas. Dans la cour arrière, il voit un chien attaché à une petite poutre de bois. Pour une raison quelconque, les aboiements du chien sonnent plus comme des cris de désespoir que de rage. Il se dit que le chien a faim puisque sa propriétaire a disparu depuis quelque temps. Jackson le nourrit et ce dernier se calme. Il remarque ensuite une goutte de sang sur la belle pelouse. Elle est près d'une partie de la pelouse soigneusement tondue. Soudain, tout devient clair dans l'esprit de Jackson.

L'infirmière a tué son fils et l'a jeté dans le lac, par-dessus la basse falaise faite de roches et de terre. Puis, elle a coupé la partie de la pelouse sur laquelle le sang s'est écoulé. Il revient en avant de la maison bredouille et en larmes.

— Qui a-t-il ? demande Bryan Pandha.

Le père lui explique son raisonnement par rapport à la goutte de sang. L'enquêteur, ayant lui aussi examiné cette goutte, appelle des renforts pour fouiller le fond du lac à la recherche d'un corps. Les plongeurs



retrouvent un cadavre, mais vu le temps passé sous l'eau, le corps est impossible à identifier. Il va falloir l'envoyer au laboratoire avant de découvrir de qui il s'agit. Deux jours plus tard, Jackson est encore pensif. Il analyse toutes les possibilités. Le téléphone sonne au bureau de l'administration. Celui qui appelle est en fait le policier responsable du mystère du corps repêché ; Daniel Lacouture. Ce dernier demande à parler à Jackson. Après une conversation d'une quinzaine de minutes, Jackson regagne sa chambre,

l'air sombre.

En fait, le corps était celui de l'infirmière. Le sang aussi.

Quelques heures plus tard, le téléphone sonne à nouveau. Cette fois, l'agent déclare que le texto avait été envoyé après la mort de l'infirmière. Qui est derrière tout cela? Jackson replonge à nouveau dans un état de réflexion extrêmement poussé. Le psychologue a même affirmé que son patient risque de tomber dans une dépression profonde, s'il continue. Pendant plusieurs jours, le père ne fait que réfléchir au pire. Il perd l'appétit.

Sachant que l'infirmière n'apportera rien à l'avancement de son enquête, Jackson décide de passer à autre chose. Mais il y repense et se dit : « Peut-être que c'est José! » Dans leur jeunesse, ils étaient de bons amis, jusqu'au jour où Jackson avait décidé de quitter le groupe de bandits qu'ils avaient formé ensemble, afin de nourrir leur famille dans un environnement de pauvreté. Jackson avait dénoncé la bande à la police, car il trouvait que ceux-ci allaient trop loin. Ils ne se contentaient plus de voler, ils commettaient des crimes. Les autorités l'ont remercié en lui donnant une forte récompense. José n'a jamais pu lui pardonner d'avoir pris cette décision selon lui égoïste, qui lui a coûté deux ans en prison. Il a même juré de se venger un jour.

Jackson recommande à Bryan Pandha d'aller interroger José, qui habite maintenant au Canada, près de Toronto. Celui-ci arrive rapidement sur les lieux; une maison quasiment en ruines. Il passe la porte débarrée, sans cogner, et aperçoit un homme trapu étendu sur le divan, regardant la télévision. Il

se fige dès que Bryan entre, mais se détend aussitôt, conscient que c'est un policier.

— Êtes-vous José ?

— Oui, que voulez-vous de moi ?

— Puis-je faire le tour de votre maison s'il vous plaît ?

— D'accord..., répond José d'un ton las.

Le policier fait le tour de la maison accompagné de José. Ils parcourent le bâtiment, mais l'officier Pandha ne trouve rien.

Le séjour à l'hôpital de Jackson tire à sa fin, et pour avoir la permission d'en sortir, il doit se faire examiner par son psychiatre, Robert Poussin, une dernière fois.

— Alors, quand est ce que je peux sortir d'ici ? demande Jackson

— Vous pourrez sortir si je juge que vous êtes sain d'esprit. Avant de vous examiner, avez-vous quelque chose à me dire par rapport à votre santé mentale ?

— Non, tout va bien, mais je pense uniquement à mon fils. Je veux désespérément le retrouver, mais aucune piste n'aboutit, affirme le père.

C'est à moment que Jackson remarque le bracelet orange de trombones sur le poignet de M. Poussin. Son fils adorait fabriquer ces bijoux, et l'orange était sa couleur préférée. Il soupçonne alors son docteur d'avoir kidnappé son fils.

— Bon, continuons ? demande Robert.

— Oui, continuons, réplique Jackson embrouillé à l'idée que le docteur Poussin puisse avoir son enfant.

— Comme je peux voir, vous allez bien. Vous pourrez partir demain midi, annonce le docteur.

— Merci, je vais me reposer, dit Jackson.

Il s'arrête un peu pour réfléchir à ce qui s'est passé.

Le lendemain, Jackson suit discrètement le docteur jusqu'à sa maison en taxi. En regardant par sa fenêtre, il voit de vieux jouets usés sur le sol qui ressemblent à ceux que Jérémie avait dans la voiture. Il appelle la police immédiatement.

Robert était dans la cuisine à préparer une collation lorsqu'il entend les sirènes de polices. Il tend l'oreille pour voir s'ils s'arrêtent près de chez lui et entend les portes de voitures claquer et les voix de deux gardiens de la paix qui parlent avec quelqu'un. Il court dans la chambre, prend l'enfant et se dirige vers la porte, un couteau à la main.

Les enquêteurs mettent leurs mains sur leur arme tout en appelant du renfort. Jackson se retourne et son cœur se resserre dans sa poitrine. Robert est sur le balcon, appuyant la lame d'un couteau sur la gorge de Jérémie, qui commence à pleurer. Jackson tremble de rage :

— Pourquoi fais-tu ça ? Tu veux de l'argent ? C'est ça ? Je vais t'en donner, mais laisse partir mon fils, dit Jackson avec de la peur dans la voix.

— Je ne veux pas d'argent. J'en ai bien assez, dit Robert sur un ton assuré.

— Alors que veux-tu ?

Robert hésite.

— J'avais un enfant, répond-il finalement. Il avait 7 ans lorsque sa mère est morte du cancer. Je me suis dit que je ne laisserais rien lui arriver. Mais j'ai échoué. À l'âge de 9 ans, il... je... nous sommes allés à la banque pour déposer de l'argent dans le compte que j'avais créé pour lui et c'est là que... les voleurs sont entrés. Ils portaient des masques et ils lui ont tiré dessus. Ton garçon ressemble tellement au mien, ils sont comme

des jumeaux. Lorsque je l'ai vu... j'ai cru que vous étiez mort alors je l'ai pris.

— Ça ne se fait pas ! réplique Jackson

— Pourtant je l'ai fait ! Je ne vous voulais aucun mal, la preuve... j'ai appelé les ambulanciers pour t'aider et de plus je me suis porté volontaire pour te soigner. Mais je jure que si vous avancez je le tue !

Le supérieur des enquêteurs présent commence à en avoir assez. Il dit d'une voix ferme :

— Bon, Dr Poussin, donnez-nous l'enfant !

— Non ! Attention ! Celui qui ose s'approcher d'un pas ou pèse sur la détente de leur fusil ne me donnera pas d'autres choix que de tuer cet enfant ! Croyez-moi, ce ne sont pas des paroles en l'air, j'ai le culot de le faire. Réfléchissez avant d'agir !

Les policiers rangent leurs fusils, afin de ne mettre aucune vie en danger. Mais Jackson essaie d'approcher pour l'arrêter.

Le docteur commence à paniquer. Ça ne concorde vraiment pas avec son plan initial qui était de retrouver un fils et de l'élever comme le sien. Selon lui, il n'a pas kidnappé l'enfant, ses parents étaient sur le point de mourir. Il ne pouvait pas prévoir que Jackson allait survivre. Pris dans ses pensées, tout devient noir, il ne ressent plus rien. Soudain, Robert Poussin s'évanouit sous la pression des circonstances.

Les autorités inspectent la demeure, plus tard, et découvrent des drogues narcotiques que le docteur utilisait pour soulager son extrême anxiété. En avait-il consommé ? Ou plutôt surconsommé ? Ils trouvent aussi le cellulaire de l'infirmière assassinée. Le meurtre de l'infirmière visait à détourner l'attention des enquêteurs. Toutes les questions que se posait le

policier, Bryan Phanda, sont résolues. Son enquête est terminée. Il n'a plus qu'à attendre que le médecin se réveille pour l'arrêter et lui lire ses droits.

Enfin libre, l'enfant court dans les bras de son père. Celui-ci est plus que content de le prendre dans ses bras, de le revoir en vie, après tous ces mois consacrés à sa recherche. Il ne cesse de lui répéter des tendres mots pour lui exprimer son affection.

— Papa, j'ai trouvé des bonbons sur la table du docteur. Ça goûtait bizarre.

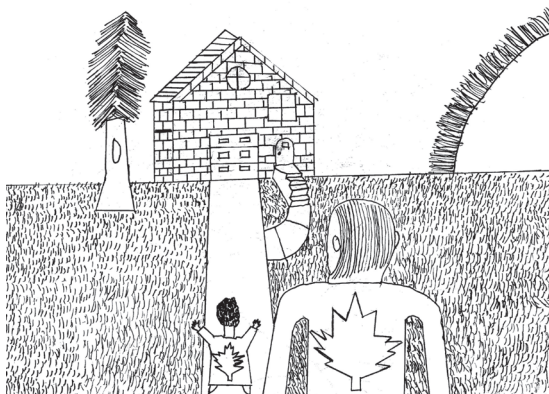
Soudain, son enfant tombe inconscient, dans ses bras. Jackson, dans un état de confusion, cède à la panique. Que se passe-t-il? Pourquoi? Quoi? Comment? Et encore une fois, les ambulanciers tentent de réanimer l'enfant. Ne sachant pas ce que Jérémie a trouvé sur la table, le père soupçonne que son fils a ingurgité les drogues du médecin. Il est certain qu'il va mourir.

Cherchant une idée afin de se venger de façon instantanée, Jackson remarque le pistolet semi-automatique dans la pochette mal fermée sur la hanche d'un des policiers venant vers lui. Il arrache le fusil, de l'officier, se retourne en direction du docteur, lève l'arme et le pointe et sept balles du Glock disparaissent dans le corps de la victime en laissant des trous qui disparaissent, sous le sang qui s'écoule en grande quantité. Il a fait feu et regarde le corps du docteur amortir les chocs.

Réalisant l'ampleur de ce qu'il vient de faire, Jackson prend la décision la plus importante de toute son existence. Il sait que tôt ou tard, tout le monde connaît la mort. C'est inévitable. C'est le cycle de la vie. Tu vis, puis tu meurs. C'est triste, mais c'est la vie. On ne peut rien y faire. Il se met donc à genou et crie au

policier qu'il souhaite être enterré à côté de sa femme et de son fils. Bryan Pandha anticipant ce qui va se produire, essaye de le raisonner en lui disant que ce qui vient de se passer est déjà dans l'oubli et qu'il n'y aura pas de conséquences. Mais Jackson récite une prière, sa dernière prière et s'enlève la vie.

Deux jours plus tard, le garçon se porte mieux. Après un lavement d'estomac, tout résidu des drogues s'est dissipé. Après un court séjour à l'hôpital, Jérémie est accueilli par l'oncle José qui l'adopte vu qu'il a perdu ses parents. Au début, Jérémie ne comprend rien, mais il commence à prendre conscience de son passé et de la tragédie de ses parents. Quelque chose les a séparés. Seuls ses souvenirs flous supportent ses suppositions. Dès qu'il aborde le sujet avec son père adoptif, il change de sujet. Personne ne veut lui expliquer ce qui est arrivé. Cela jusqu'à ses 29 ans où, étant devenu policier, il a l'occasion de fouiller dans les archives et de trouver ce qu'il cherchait depuis tant d'années. La vérité l'ébranle.



Évaluer les histoires

Tous les lecteurs des classes de 7^e année des écoles de langue française de l'Ontario sont invités à évaluer les histoires sur le site Web :

www.auteurs-en-herbe.org

La grille d'évaluation qui s'y trouve te permet de donner ton évaluation personnelle sur une échelle allant de 1 à 5 pour chaque histoire.

Si tu aimes énormément tu peux mettre 5, si tu n'aimes pas du tout, tu peux mettre 1 (considère quand même le travail et pas seulement le fait que ce soit ou non le genre d'histoire que tu préfères).

Demande à ton enseignante ou à ton enseignant de t'aider si tu ne sais pas comment faire.

Si tu n'as pas le temps de lire toutes les histoires, tu peux évaluer uniquement celles que tu auras lues, mais ne mets pas d'évaluation sur celles que tu n'aurais pas lues, ce serait injuste pour les auteurs. Tu peux voter après la lecture de chaque histoire, inutile d'attendre de les avoir toutes lues. Cependant, tu ne peux voter qu'une fois par histoire, dans le cas contraire le système s'en rendrait compte et ton vote serait annulé.

Sur le site, sous la section « évaluer », il sera important de bien sélectionner la ville ou le village où se situe ton école et le nom de ton école elle-même, puis d'inscrire le nom exact de ton enseignante ou de ton enseignant, ainsi

que ton nom et ton prénom dans les cases appropriées.

Il sera possible de voter jusqu'au 15 mai 2015, mais ce serait préférable de le faire avant.

Le nom du groupe gagnant sera affiché sur le site Web en juin 2015.

Rendez-vous à :

www.auteurs-en-herbe.org

**Fièremment imprimé au Canada sur
du papier 100 % recyclé**